





40f
lg 4 vol

HENRIK IBSEN

LE

CANARD SAUVAGE

ROSMERSHOLM

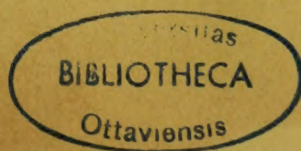
Traduction de M. PROZOR

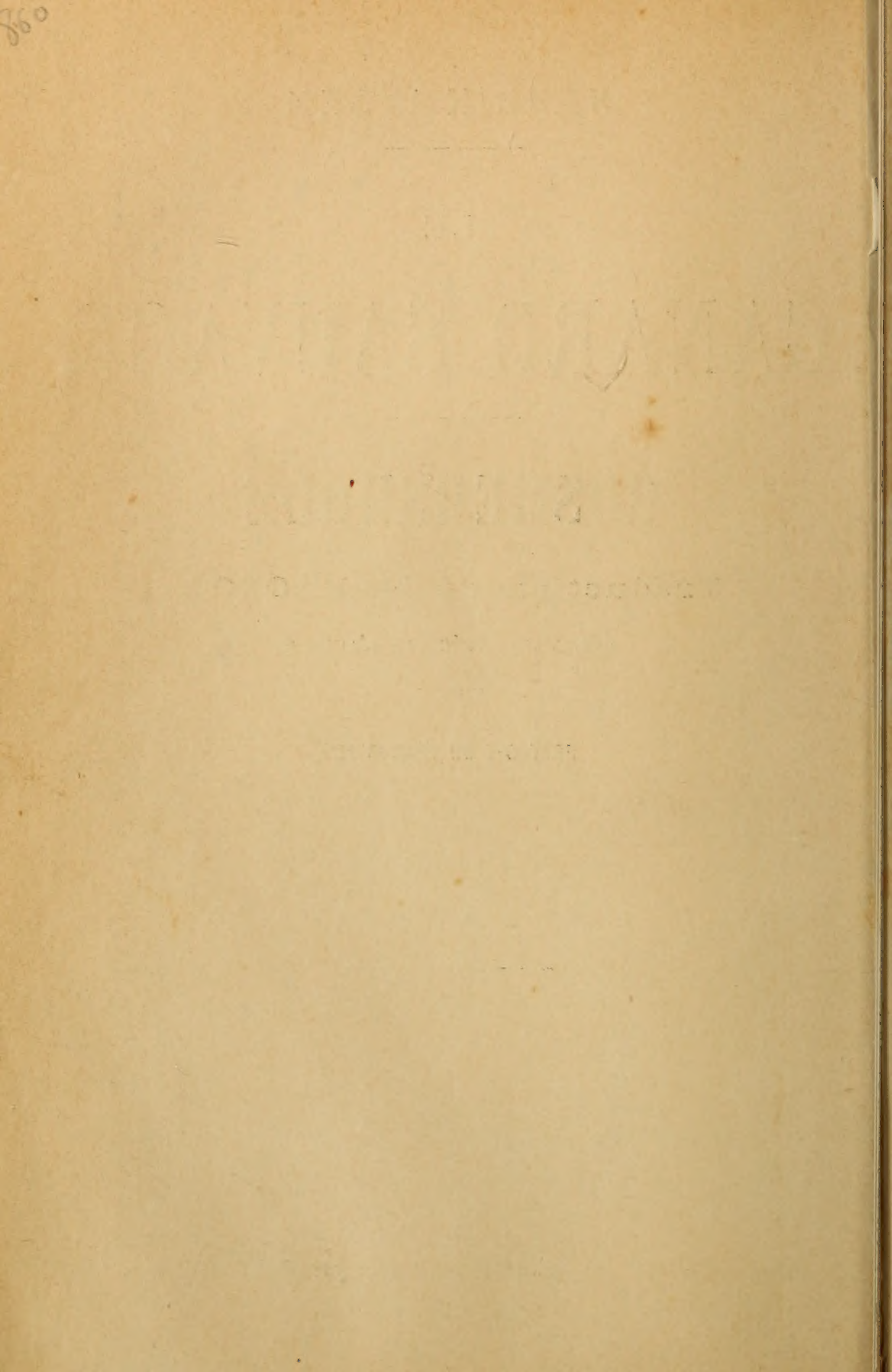
SEULE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

PRÉFACES DU TRADUCTEUR

HUITIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie.





LE

CANARD SAUVAGE

ROSMERSHOLM

ŒUVRES DE HENRIK IBSEN

TRADUCTIONS DU COMTE PROZOR

Le Petit Eyolf, drame en 3 actes. Un vol. in-16 3 fr. 50
Brand, poème dramatique en 5 actes. Un vol. in-16. 3 fr. 50
Jean-Gabriel Borkmann, drame en 4 actes. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50
Peer Gynt, poème dramatique en 5 actes. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50
Solness le Constructeur, drame en 4 actes. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50
Hedda Gabler, drame en 4 actes. Un vol. in-16. 3 fr. 50
Le Canard sauvage. Rosmersholm. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50
Les Revenants. Maison de Poupée. Drames. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50
Quand nous nous réveillerons d'entre les morts, drame en 3 actes. Un vol. in-16 . . . . 3 fr. 50
La Comédie de l'Amour. Pièce en 3 actes. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50
L'Ennemi du Peuple. Drame en 4 actes. Un volume in-16 . . . . 3 fr. 50
La Dame de la Mer, pièce en 5 actes. Un volume in-16 . . . . 3 fr. 50

Madame Inger à Ostroat. Pièce historique en 5 actes. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50
Catilina. Drame en 3 actes et en vers. Un volume in-16 . . . . 3 fr. 50
Lettres d'Henrik Ibsen à ses amis, traduites par Mme Martine de Rémusat. Un volume in-16. . 3 fr. 50

HENRIK IBSEN

LE
CANARD SAUVAGE

ROSMERSHOLM

Traduction par M. PROZOR

SEULE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

PRÉFACES DU TRADUCTEUR



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1909

LE CANARD SAUVAGE

DRAME EN CINQ ACTES

NOTICE

SUR LE « CANARD SAUVAGE »

Dans aucune œuvre d'Ibsen le caractère spécial de son génie ne se dessine aussi nettement que dans *le Canard sauvage*. Je ne veux pas dire que ce soit là l'œuvre capitale du grand dramaturge qu'on appelle d'ordinaire l'auteur des *Revenants*. Les jours où la figure d'Oswald, celle de sa mère et toute cette vision du nord, d'une si effrayante lucidité, lui est apparue, au soleil de juillet, sur les bords du golfe de Naples, ne sont-ils pas les plus importants de sa vie intellectuelle? Il le penserait lui-même que je n'en serais pas surpris. Mais ce qui ne m'étonnerait pas davantage, c'est qu'il eût dérogé en cette occasion à son système de travail habituel, qui n'est pas de s'abandonner à l'inspiration, d'improviser ses œuvres et de les tracer d'une haleine.

A cet égard, les renseignements ne nous manquent pas. En Allemagne comme en Scandinavie, ce n'est pas seulement l'œuvre d'Ibsen, c'est encore sa physionomie qui intéresse le public.

Ibsen nous offre, en effet, en plein XIXe siècle, le type d'un de ces laborieux d'âme et d'esprit dont la figure séduit quiconque sonde le passé pour y retrouver le secret de la grande production intellectuelle. Depuis longtemps, cette saine intelligence s'est as-

treinte à une discipline sévère à laquelle nous devons la puissance et la solidité de tout ce qu'elle produit. Ni son esprit hardi, ni son audacieuse imagination n'ont jamais entraîné ce poète dans les parages dangereux où le jugement perd pied, où commence la déclamation. Ceci est un trait de race qui l'empêchera toujours d'être dénationalisé : le Scandinave a peur de sa propre voix quand il l'entend sonner creux.

Ibsen aurait pu peupler la scène d'abstractions et il faut lui être reconnaissant d'avoir évité cet écueil, d'autant plus que ces abstractions même auraient pu être séduisantes : témoins ses petits apologues dont le sens profond nous révèle parfois toute une conception du monde contenue dans une trentaine de vers. Mais, dès que le dramaturge s'éveille en lui, il bride sa fantaisie et s'en rend maître. Durant des mois, regardant et réfléchissant, il promène dans le monde l'idée du nouveau problème moral qu'il portera sur la scène. Ce problème s'est posé devant lui depuis longtemps. Il s'agit maintenant de le présenter au public de la façon dont les problèmes moraux se présentent dans la vie réelle. Et, s'arrachant au rêve comme à la spéculation, Ibsen se tourne vers la réalité, pour lui emprunter ses formes et ses couleurs. Il va, dit-on, jusqu'à lire assidûment la quatrième page des journaux de son pays, pour bien se représenter l'image de cette existence quotidienne dans laquelle il placera l'action de sa pièce. Il demande à ses impressions, à ses souvenirs, des faits, des physionomies, des milieux, les réunit, les examine, en fait l'objet de longues réflexions.

Il va sans dire qu'une pensée maîtresse dirige ce travail expérimental et choisit ce qui lui convient

parmi les réalités qui défilent devant l'observateur ou s'éveillent dans sa mémoire. C'est ainsi qu'il rend dramatique et vivant ce monde d'images qui se presse dans son cerveau, si tôt qu'il se met à réfléchir et à raisonner, comme l'atteste toute son œuvre poétique.

Prenons *le Canard sauvage :* Ibsen, après avoir demandé dans ses drames précédents que la vérité serve de base à toutes les relations humaines, paraît tout à coup saisi de désabusement et s'écrie : « Mais non ! laissons l'illusion aux âmes faibles ; elles sont incapables de supporter la lumière. L'illusion seule les rend heureuses. » Aussitôt l'illusion se présente à lui pareille à ce grenier, où, tout enfant, au dire d'un de ses biographes, il s'enfermait durant des heures, soit pour feuilleter de vieux livres illustrés, soit pour animer d'une vie fantastique un vaste encombrement d'objets hors d'usage, au milieu desquels sautaient les lapins, gloussaient les poules, tandis qu'un canard caquetait dans son baquet. Ce canard, dans la pièce, joue un rôle étrange. Il est là, vivant : les personnages le voient de la scène. « Ce n'est pas un canard ordinaire, c'est un canard sauvage, » dit à l'utopiste Grégoire, le vieil Ekdal, ce malheureux dont la faiblesse d'esprit a jadis été exploitée par un misérable et qui a perdu en prison le peu d'intelligence qu'il possédait. Et la fable ingénieuse du canard blessé qui plonge jusqu'à la vase, y pique son bec, se retient aux varechs et ne reparaît plus jamais à la surface, à moins qu'un chien habile ne l'y ramène, se déroule sous la forme d'un simple radotage placé dans la bouche de ce vieux chasseur tombé en enfance. — La physionomie de ce bonhomme est une des plus vraies, des plus pittoresques de tout le théâtre d'Ibsen. Il

doit avoir étudié sur nature cette figure épisodique qui, bien représentée sur la scène, est d'un effet inoubliable. Mais il en est une autre, plus fouillée, plus saisissante de réalité : c'est celle du fils d'Ekdal, d'Hialmar, le photographe, le faux artiste, le faux génie, le faux caractère, avec qui, plus qu'avec tout autre, c'est vraiment peine perdue de faire de l'apostolat. Ah ! pour lui la rédemption elle-même n'est qu'un sacrifice inutile : nous le voyons à la mort de sa fille Hedwige, qui ne fournira à cet homme qu'un thème à pose et à déclamation.

Cela n'étonne nullement le docteur Relling, ce cynique bienfaisant qui entretient chez les autres le *mensonge vital* auquel il ne croit pas lui-même. Une façon à lui de comprendre l'*idéal* et de le défendre contre *des idéalistes*, contre des exaltés comme ce malheureux Grégoire Werlé. On raconte qu'un acteur norwégien s'est composé le masque d'Ibsen pour jouer le rôle de Relling. Le procédé est grossier, mais l'idée est à demi exacte, quoi qu'en disent les critiques. Seulement, pour être tout à fait dans le vrai, le comédien qui représentait Grégoire aurait dû se faire également la tête du dramaturge. En effet, l'antagonisme de ces deux personnages sur la scène n'est qu'un reflet du combat qui s'est livré dans son âme et auquel nous devons la plus pessimiste de ses œuvres. Car Relling finit par triompher de Grégoire. Et, sceptique jusqu'au bout, il ne croit pas même à l'accomplissement du projet de suicide que celui-ci conçoit à la fin de la pièce.

Quel abîme de réflexions désolées s'est ouvert devant les yeux d'Ibsen quand il eut constaté avec son vigoureux bon sens qu'un esprit comme le sien ne pouvait

rien sur l'inertie des masses grossières, et qu'il valait mieux, pour ne pas attirer des désastres, les laisser à leur fange, accrochées aux varechs pour ne pas voir le monde tel qu'il est ! Il faut que l'amertume ait été grande pour que le poète ait revêtu du masque ridicule de Grégoire un personnage qui, dans ce drame, joue le rôle revendiqué jadis par lui, Ibsen, et que, peut-être, il ambitionne encore de temps en temps. Et cependant ce même bon sens s'est refusé à généraliser sa conclusion pessimiste. L'action se déroule dans un milieu tout spécialement marqué au coin de la vulgarité, une vulgarité choquante chez Gina, la femme de Hialmar, déguisée sous des dehors pompeux chez son piètre mari, déclamateur grotesque quand il n'est pas odieux, nullité dès l'enfance, surfaite par tous. On comprend qu'un type comme celui-là ait paru haïssable à l'artiste laborieux et sincère qu'est Ibsen. Ce profanateur de l'art, — ce n'est pas pour rien que l'auteur l'a fait photographe, — est presque aussi rudement stigmatisé que les profanateurs de la vérité, le vieux Werlé et sa femme de ménage, qui vont fonder *une véritable union conjugale* sur l'aveu réciproque de leurs vices et de leurs méfaits, parodiant le noble principe affirmé dans « Maison de Poupée ».

Non ! on ne convertit pas les hommes de nos jours. On se réfugie dans l'isolement comme le Stockman d'*Un ennemi du Peuple*, on est honteusement battu comme le Grégoire du *Canard sauvage*, ou bien on cherche le triomphe au fond du torrent comme Rosmer. Ces trois drames se sont succédé. Chacun d'eux est un pas de plus vers le pessimisme et le découragement. Il est singulier que le poète les ait écrits au cours d'une vieillesse calme, honorée, au

milieu d'un repos tardif, dont il semble jouir avec bonheur. Et ils ne sont pas le résultat d'un parti pris. « Ma pensée est amère quand elle n'est pas triste. » Cette confidence d'un silencieux ne saurait être suspecte.

Quel est, en ce cas, le stimulant qui anime cet esprit si vif, dont la verve éclate au milieu de ses productions les plus chagrines ? C'est le bonheur de travailler, de faire vivre ces figures qui nous captivent dans son œuvre et abondent dans *le Canard sauvage*. Chacune d'elle est le résultat d'une étude minutieuse. Lorsque, après la période d'observation, le moment d'écrire arrive, le moule est prêt et, au bout de très peu de temps, l'œuvre apparaît vivante, ordonnée dans toutes ses parties. Mais alors commence une espèce d'expérimentation. Pour me servir d'une expression d'Ibsen, il veut faire la connaissance de son monde, voir ses personnages de face, de profil et de dos. Ce qui veut dire, comme on nous l'apprend, qu'il refait parfois un drame entier, non pour le changer, non pour compléter une simple ébauche, mais pour mieux étudier un caractère, en le plaçant dans telle ou telle autre condition. Il modifie d'après cela un trait, une allure, un mouvement qui ne lui convient pas entièrement.

On comprend que cet artiste, dont la figure semble empruntée aux âges austères des maîtres primitifs, conserve, malgré ses désillusions et ses désespérances, les biens inappréciables que nous leur envions : la foi en lui-même et la sincérité. « Je n'ai qu'une prétention, a-t-il dit un jour, c'est de présenter au public, dans chacune de mes pièces, un fragment de la réalité. » Une autre fois, comme on l'interrogeait sur les

mobiles d'un de ses personnages, il répondit à peu près ceci : « Je ne sais trop comment vous les expliquer. Je l'ai vu dans tel appartement, à telle heure de la journée, par telle température. Il est probable que, dans d'autres conditions, il aurait agi différemment. »

Une énergie comme celle d'Ibsen s'impose. A un moment donné, la personnalité qui en est capable doit se faire jour dans ses créations. L'illusion scénique une fois produite, elle entre elle-même en scène. On cède à sa volonté de convaincre. L'idée et l'action se confondent et l'enchantement s'opère. Parmi les secrets dont disposent les génies dramatiques, celui d'Ibsen me paraît répondre le mieux aux exigences de plus en plus pressantes du public.

Le Canard sauvage a été acueilli avec enthousiasme. Je le répète, de toutes les œuvres du célèbre dramaturge norwégien, c'est peut-être celle qui fait le mieux comprendre la nature de son esprit et les procédés de son art.

M. Prozor.

LE CANARD SAUVAGE

DRAME EN CINQ ACTES

PERSONNAGES :

Werlé, industriel, propriétaire d'usines.
Grégoire Werlé, son fils.
Le vieil Ekdal.
Hialmar Ekdal, son fils, photographe.
Gina Ekdal, femme d'Hialmar.
Hedwige, leur fille, quatorze ans.
Madame Sœrby.
Relling, médecin.
Molvig, ancien étudiant en théologie.
Graberg, commis.
Petersen, domestique de Werlé.
Jensen, domestique d'extra.
Un monsieur gras et pâle.
Un monsieur chauve.
Un monsieur myope.
Six autres messieurs.
Des domestiques d'extra.

Le premier acte se passe chez Werlé, les quatre autres chez Hialmar Ekdal.

PREMIER ACTE

Chez Werlé. Un cabinet de travail, luxueux et confortable. Armoires remplies de livres. Meubles capitonnés. Au milieu de la chambre, un bureau couvert de papiers et de registres. Des lampes allumées répandent une lumière adoucie par des abat-jours verts. Par la porte du fond, ouverte à deux battants et dont les portières sont relevées, on aperçoit un grand salon, richement meublé, très éclairé. A droite, dans le cabinet de travail, une porte perdue donnant sur les bureaux. A gauche, dans une cheminée, un feu de charbons. Plus au fond, une porte à deux battants conduit à la salle à manger.

Petersen, en livrée, et Jensen, en habit, rangent le cabinet de travail. Dans le grand salon, on voit deux ou trois autres domestiques rangeant et allumant des bougies. On entend un bruit de conversations et de rires venant de la salle à manger. On frappe un verre avec un couteau. Il se fait un silence. On porte un toast. On applaudit. Le bourdonnement des conversations recommence.

PETERSEN, *allumant une lampe sur la cheminée et la coiffant d'un abat-jour.* — Ecoute, Jensen, ne

voilà-t-il pas le vieux qui fait un discours en l'honneur de madame Sœrby?

JENSEN, *avançant un fauteuil.* — Est-ce vrai ce que dit le monde, qu'il y a quelque chose entre eux?

PETERSEN. — Dieu le sait.

JENSEN. — C'est que c'était un fameux paillard dans le temps, paraît-il.

PETERSEN. — Peut-être bien.

JENSEN. — On dit que c'est pour son fils qu'il donne ce dîner.

PETERSEN. — Oui. Il est revenu hier.

JENSEN. — Je ne savais pas qu'il eût un fils, M. Werlé.

PETERSEN. — Pour sûr, qu'il a un fils. Mais il ne bouge pas de là-haut, des usines d'Heydal. Je ne l'ai pas vu en ville une seule fois, depuis toutes les années que je sers dans la maison.

UN DOMESTIQUE *d'extra, à la porte du salon.* — Petersen! Il y a là un vieux bonhomme qui...

PETERSEN, *marmottant.* — Bon! Qui diable peut venir à cette heure?

(On aperçoit le vieil Ekdal à la porte du salon. Il est vêtu d'une redingote râpée à col droit, porte des gants de laine, tient à la main un bâton et un bonnet de fourrure, et sous le bras un paquet dans du papier gris. Il porte une perruque sale, d'un rouge-brun et une barbiche grise.)

PETERSEN, *allant au-devant de lui.* — Sapristi, — que venez-vous faire ici?

EKDAL, *à la porte.* — Je dois aller aux bureaux, Petersen,... faut absolument.

PETERSEN. — Les bureaux sont fermés depuis une heure, et...

EKDAL. — On m'a dit ça à la porte, petit père, mais Graberg est encore là. Soyez gentil, Petersen, laissez-moi passer. (*Il indique du doigt la porte perdue.*) Connais déjà ce chemin.

PETERSEN. — Bon, bon, allez. (*Il ouvre la porte.*) Mais souvenez-vous du moins qu'il faudra sortir par l'autre porte; car nous avons du monde.

EKDAL. — Très bien, hum! Merci, père Petersen! vieil ami. Merci. (*Entre les dents.*) Vieille morue! (*Il passe dans les bureaux; Petersen referme la porte sur lui.*)

JENSEN. — C'est un employé des bureaux, ça?

PETERSEN. — Non, on lui donne de la copie quand ça presse. Mais dans le temps, ma foi, c'était un fameux lapin, que le père Ekdal.

JENSEN. — En effet, il a l'air de quelque chose.

PETERSEN. — Je crois bien. Il a été lieutenant! Vous comprenez.

JENSEN. — Ah bah! il a été lieutenant!

PETERSEN. — Ma foi oui, mais, après cela, il a voulu faire le commerce du bois ou quelque chose d'approchant. C'est alors qu'il a joué, dit-on, un épouvantable tour à monsieur. Vous comprenez: ils étaient associés pour l'exploitation d'Heydal.

Ah! je le connais bien, le père Ekdal. Nous avons pris plus d'un bitter ou d'un bock ensemble, chez madame Eriksen.

JENSEN. — Il ne doit pas avoir de quoi régaler souvent, cet homme.

PETERSEN. — Vous pensez bien, Jensen, que c'est moi qui régale. Je trouve, ma foi, qu'il faut être gentil envers un homme comme il faut qui a eu des malheurs.

JENSEN. — Il a donc fait faillite?

PETERSEN. — Bien pis que ça : il a été dans une maison de force.

JENSEN. — Dans une maison de force!

PETERSEN. — Enfin, il a été sous verrous. (*Prêtant l'oreille.*) Chut! Voici qu'on se lève.

(Des domestiques ouvrent la porte de la salle à manger. Madame Sœrby entre en causant, avec deux messieurs. Peu à peu, on voit apparaître tous les convives et, parmi eux, Werlé. Hialmar Ekdal et Werlé entrent les derniers.)

MADAME SŒRBY *en passant, au domestique.* — Petersen, faites servir le café dans la salle de musique.

PETERSEN. — Oui, madame.

(Elle traverse la chambre, accompagnée des deux messieurs, sort par la porte du fond et tourne à droite. Les domestiques prennent le même chemin.)

UN MONSIEUR GRAS ET PALE, *à un monsieur chauve.* — Ouf, ce dîner! Il a fallu travailler ferme.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Avec un peu de bonne

volonté, on arrive à faire énormément, en trois heures.

LE MONSIEUR GRAS. — Oui, mais après cela, mon cher chambellan, après cela...

UN TROISIÈME MONSIEUR. — Je vois qu'on compte servir le moka et le marasquin dans la salle de musique.

LE MONSIEUR GRAS. — A la bonne heure ! Mme Sœrby va peut-être nous jouer quelque chose.

LE MONSIEUR CHAUVE, *à demi-voix.* — On ne sait jamais ce qu'elle peut nous jouer, Mme Sœrby.

LE MONSIEUR GRAS. — En tout cas, ce ne sera pas un mauvais tour : Berthe ne lâche pas ses vieux amis.

(Ils sortent en riant par la porte du fond.)

WERLÉ, *à demi-voix, d'un air soucieux.* — Je ne crois pas qu'on l'ait remarqué. N'est-ce pas, Grégoire ?

GRÉGOIRE, *le regardant, étonné.* — Quoi ?

WERLÉ. — Alors tu ne l'as pas remarqué non plus ?

GRÉGOIRE. — Remarqué quoi ?

WERLÉ. — Nous étions treize à table.

GRÉGOIRE. — Vraiment ? nous étions treize ?

WERLÉ, *jetant un regard sur Hialmar Ekdal.* — Nous sommes toujours douze. (*Aux convives qui se trouvent dans la chambre.*) Veuillez passer, messieurs.

(Tous sortent par la porte du fond, sauf Hialmar et Grégoire.)

HIALMAR, *qui a entendu les dernières paroles de Werlé.* — Tu n'aurais pas dû m'envoyer cette invitation, Grégoire.

GRÉGOIRE. — Comment ! La fête est soi-disant en mon honneur, et je n'aurais pas le droit d'inviter mon meilleur ami.

HIALMAR. — Je ne crois pas que j'aie fait plaisir à ton père : je ne viens jamais ici.

GRÉGOIRE. — Je le sais. Mais j'ai tenu à te voir, à te parler, car bientôt je m'en irai sans doute, je retournerai là-bas. — Eh oui ! Hialmar, nous nous étions perdus de vue depuis l'école. Voilà seize ou dix-sept ans que je ne t'ai rencontré.

HIALMAR. — Y a-t-il vraiment si longtemps ?

GRÉGOIRE. — Sans doute. Voyons ! Comment cela va-t-il ? Tu as bonne mine. Un peu plus, je te trouverais gros et gras.

HIALMAR. — Hum — gras, n'est pas précisément le mot. Mais j'ai probablement l'air plus viril que je ne l'avais alors.

GRÉGOIRE. — C'est certain. Ton physique n'a pas souffert.

HIALMAR, *d'une voix sombre.* — Mais le moral, Grégoire ! Je t'assure bien qu'il a changé ! Tu sais comment tout s'est effondré pour moi et les miens, depuis que nous ne nous sommes vus.

GRÉGOIRE, *baissant la voix.* — Ton père ? — Que fait-il maintenant ?

HIALMAR. — Ah, mon ami, pourquoi en parler? Mon malheureux père habite chez moi, bien entendu. Il n'a que moi au monde. Mais c'est là vois-tu, un sujet si cruel, si poignant. Dis-moi plu tôt ce que tu as fait là-haut, à l'usine.

GRÉGOIRE. — J'ai joui de ma solitude. J'ai eu le loisir de réfléchir à bien des choses. Viens ici, nous serons mieux pour causer.

(Il s'assied dans un fauteuil, devant la cheminée et oblige Hialmar à prendre un siège à côté du sien.)

HIALMAR, *avec émotion.* — N'importe, Grégoire : je te dois bien des remercîments pour m'avoir fait dîner à la table de ton père ; cela me prouve que tu ne m'en veux plus.

GRÉGOIRE, *étonné.* — D'où te vient cette idée? pourquoi t'en voudrais-je?

HIALMAR. — Je ne sais pas. Mais tu m'en as certainement voulu les premières années.

GRÉGOIRE. — De quelles années parles-tu?

HIALMAR. — De celles qui ont suivi le désastre. Et c'était si naturel !... Il s'en est fallu de peu que ton père lui-même fût compromis dans ces.... dans ces horribles histoires.

GRÉGOIRE. — Et je t'en aurais voulu, à toi? Qui a pu te le faire croire?

HIALMAR. — Je le sais, Grégoire : c'est ton père lui-même qui me l'a dit.

GRÉGOIRE, *avec un sursaut.* — Mon père! Ah, très

bien ! — C'est donc pour cela que tu ne m'as plus donné signe de vie, depuis ce temps ?

HIALMAR. — Oui.

GRÉGOIRE. — Pas même quand tu t'es décidé à te faire photographe ?

HIALMAR. — Ton père m'a dit qu'il valait mieux ne te rien dire.

GRÉGOIRE, *regardant droit devant lui*. — Bien, bien, il était peut-être dans le vrai. — Mais dis-moi, Hialmar, as-tu quelque raison d'être satisfait de ta situation ?

HIALMAR, *avec un soupir*. — Eh, mon Dieu, oui ; je ne puis pas dire le contraire. Au commencement, tu comprends, j'étais un peu dépaysé. C'était si différent de ce que j'avais connu !... Mais que restait-il du passé ? Les ruines accumulées par le désastre de mon père, — la honte et l'opprobre. — Ah, Grégoire !

GRÉGOIRE, *saisi*. — Oui, oui, je comprends.

HIALMAR. — Il ne pouvait plus être question de continuer mes études. Il ne restait pas un sou vaillant. Rien que des dettes à payer, surtout à ton père, je crois.

GRÉGOIRE. — Hum...

HIALMAR. — Alors, vois-tu, j'ai pensé qu'il valait mieux rompre d'un seul coup tout ce qui nous rattachait au passé. Je l'ai fait, surtout, sur le conseil

de ton père. Et comme il a eu la bonté de me venir en aide...

GRÉGOIRE. — Ah, il a fait cela?

HIALMAR. — Oui ; tu ne le savais pas ? Comment aurais-je pu, sans cela, trouver de quoi apprendre le métier de photographe, monter un atelier, m'établir, enfin. Cela coûte de l'argent, tu sais.

GRÉGOIRE. — Et c'est mon père qui te l'a avancé ?

HIALMAR. — Oui, mon ami. Mais comment se fait-il que tu l'ignores ? J'ai cru comprendre qu'il te l'avait écrit.

GRÉGOIRE. —Il ne m'a jamais écrit que c'était lui. Il l'aura oublié. D'ailleurs nous n'échangeons que des lettres d'affaires. Ainsi, c'était mon père !

HIALMAR. — Oui, c'était lui. Il a toujours tenu à ce qu'on l'ignorât. Mais c'était bien lui. Et c'est encore grâce à lui que j'ai pu me marier. Serait-ce aussi du nouveau pour toi ?

GRÉGOIRE. — Assurément. (*Lui prenant le bras.*) Ah, mon cher, Hialmar tu ne saurais croire combien je suis heureux de ce que tu m'apprends et quelle peine cela me fait en même temps. J'ai peut-être été injuste envers mon père jusqu'à un certain point. Oui, car enfin, tout cela prouve du cœur. Il y a là une certaine conscience.

HIALMAR. — Tu dis conscience ?

GRÉGOIRE. — Mon Dieu oui. Ah ! je ne saurais te dire quel bonheur j'éprouve à apprendre tout

cela sur le compte de mon père. — C'est juste, tu es marié, toi, Hialmar. Je ne pourrai jamais en dire autant de moi. Allons, j'espère que tu es heureux en ménage.

HIALMAR. — Certainement, oui. C'est une femme comme on ne peut en souhaiter de meilleure, habile et bonne ménagère. Avec cela, elle n'est pas sans quelque éducation.

GRÉGOIRE, *avec un peu d'étonnement.* — J'espère bien que non.

HIALMAR. — C'est que, vois-tu, la vie est une école. Ma fréquentation quotidienne..... et puis, nous avons, comme habitués, quelques gens de mérite. Je t'assure que tu ne reconnaîtrais pas Gina.

GRÉGOIRE. — Gina ?

HIALMAR. — Mais oui, mon cher. Tu ne te rappelles donc pas qu'elle s'appelle Gina ?

GRÉGOIRE. — Quelle Gina ? Je ne puis pas savoir.

HIALMAR. — Mais tu ne te souviens donc pas qu'elle a servi ici dans le temps ?

GRÉGOIRE, *le regardant* — Gina Hansen ?

HIALMAR. — Mais oui, certainement : Gina Hansen.

GRÉGOIRE. — Celle qui a gouverné la maison pendant la dernière maladie de ma mère ?

HIALMAR. — Mais oui. Voyons, mon cher Grégoire : je suis sûr que ton père t'a annoncé mon mariage.

GRÉGOIRE, *qui s'est levé.* — En effet, il me l'a an-

noncé; mais il ne m'avait pas dit... — (*Il arpente la scène.*) Si, si, attends un peu ; — je crois me souvenir. — Mais les lettres de mon père sont si courtes. (*Il s'assied sur un bras du fauteuil.*) Ecoute, Hialmar, dis-moi donc... — c'est si curieux. Voyons... comment as-tu fait la connaissance de Gina... de ta femme ?

HIALMAR. — Mais d'une façon toute simple : Gina avait quitté la maison, où tout était sens dessus dessous... depuis la maladie de ta mère — tu comprends ; Gina ne pouvait plus y tenir. Elle a demandé son congé et elle est partie. C'était l'année qui a précédé la mort de ta mère — ou peut-être l'année même.

GRÉGOIRE. — Oui, c'était l'année même de sa mort. A cette époque, j'étais déjà à l'usine. Mais voyons, continue.

HIALMAR. — Eh bien, Gina est allée s'établir chez sa mère, une femme active et entreprenante qui tenait un petit restaurant. A côté, elle avait une chambre à louer, une jolie chambre, élégante et bien meublée.

GRÉGOIRE. — Et tu as probablement eu la chance de t'y loger.

HIALMAR. — Oui. C'est même ton père qui m'en a donné l'idée. Et c'est là, — tu comprends — c'est justement là que j'ai fait la connaissance de Gina.

GRÉGOIRE. — Et cela a abouti à un engagement.

HIALMAR. — Oui. Un jeune homme, une jeune fille, — l'amour vient vite.

GRÉGOIRE, *se levant et se remettant à marcher.* — Dis-moi, — c'est après cela — après tes fiançailles, que mon père t'a conseillé... — enfin, c'est alors que tu t'es décidé à te faire photographe ?

HIALMAR. — Justement. J'ai voulu me créer un état et m'établir le plus tôt possible. Ton père et moi, nous sommes tombés d'accord que la photographie était ce qu'il y avait de plus facile. Gina était du même avis. Ah, c'est juste ! Il y avait encore une raison : Gina avait précisément fait quelques études de retouche.

GRÉGOIRE. — Cela se trouvait à merveille.

HIALMAR, *se levant, d'un air satisfait.* — N'est-ce pas, mon ami ? N'est-ce pas que cela se trouvait à merveille.

GRÉGOIRE. — Ah ! il faut en convenir ! Mais mon père a été une sorte de providence pour toi.

HIALMAR, *ému.* — Il n'a pas abandonné le fils de son vieil ami en détresse. C'est que, vois-tu, c'est un noble cœur.

MADAME SŒRBY, *entrant au bras de Werlé.* — Pas de protestation, mon cher monsieur Werlé. Il ne faut pas que vous soyez là, au milieu de toutes ces lumières. Cela vous éblouit et vous fait du mal.

WERLÉ, *quittant son bras, et se passant la main sur les yeux.* — Je crois que vous avez raison.

(Petersen et Jensen entrent, portant des plateaux.)

MADAME SŒRBY, *aux convives, qui se tiennent dans l'autre pièce.* — Entrez, messieurs. Si quelqu'un veut un verre de punch, qu'il se donne la peine de venir ici.

LE MONSIEUR GRAS, *s'approchant de Mme Sœrby.* — Voyons, est-ce possible que vous ayez supprimé la sainte liberté de fumer ?

MADAME SŒRBY. — Oui, monsieur le chambellan, elle est proscrite dans les domaines de M. Werlé.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Et de quand date cette disposition draconienne, madame Sœrby ?

MADAME SŒRBY. — Du dernier dîner, monsieur le chambellan, où quelques personnes sont allées jusqu'à la licence.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Et l'on ne peut pas se permettre un tout petit peu de licence, madame Berthe ? Pas le moindre petit brin ?

MADAME SŒRBY. — En aucune façon, chambellan Ballé.

(La plupart des convives sont entrés dans le cabinet de Werlé. Les domestiques offrent le punch.)

WERLÉ, *à Hialmar, qui se tient à l'écart, près d'une table.* — Qu'étudiez-vous là, Ekdal ?

HIALMAR. — Un simple album, monsieur Werlé.

LE MONSIEUR CHAUVE, *qui se promène dans la*

pièce. — Des photographies ! Cela doit vous intéresser.

LE MONSIEUR GRAS, *du fond d'un fauteuil.* — Vous n'en avez pas avec vous ?

HIALMAR. — Non, monsieur.

LE MONSIEUR GRAS. — C'est dommage : on passe si bien son temps à regarder des images, assis dans un fauteuil.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Et cela entretient la conversation.

(La conversation continue au milieu des rires et des plaisanteries.)

GRÉGOIRE, *à voix basse.* — Il faut que tu causes, Hialmar.

HIALMAR, *avec un mouvement d'épaules.* — De quoi causer ?

LE MONSIEUR GRAS. — N'êtes vous pas d'avis, monsieur Werlé, que le tokay est plutôt sain pour l'estomac ?

WERLÉ, *près de la cheminée.* — Dans tous les cas, je me porte garant du tokay que vous avez bu aujourd'hui ; il est d'une excellente année. Du reste, vous l'avez bien senti.

LE MONSIEUR GRAS. — Oui, il avait un bouquet admirable.

HIALMAR, *hésitant.* — Y a-t-il quelque différence entre une année et une autre ?

LE MONSIEUR GRAS, *riant.* — Ah! vous êtes bon, vous!

WERLÉ, *avec un sourire.* — Ce n'est vraiment pas la peine de vous offrir une noble boisson.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Voyez-vous, monsieur Ekdal, il en est du tokay comme des photographies, il leur faut du soleil, n'est-ce pas?

HIALMAR. — Oui, c'est une question de lumière, jusqu'à un certain point.

MADAME SŒRBY. — Mais alors, c'est aussi le cas des chambellans : on prétend qu'ils se tournent vers le soleil.

LE MONSIEUR CHAUVE. — Aïe, aïe, voilà une méchanceté bien usée.

LE MONSIEUR MYOPE. — Madame se produit...

LE MONSIEUR GRAS. — Et à nos dépens (*menaçant*) : Madame Berthe, madame Berthe!...

MADAME SŒRBY. — C'est sûr aussi, qu'il y a une énorme différence entre les années. Plus c'est vieux, mieux ça vaut.

LE MONSIEUR MYOPE. — Vous me classez parmi les vieux!

MADAME SŒRBY. — Bien loin de là!

LE MONSIEUR CHAUVE. — Voyez un peu! Et moi donc, ma chère madame Sœrby?

LE MONSIEUR GRAS. — Eh bien, et moi? De quelle année sommes-nous?

MADAME SŒRBY. — Vous êtes, selon moi, des années grasses, messieurs.

(Elle porte un verre de punch à ses lèvres. Les chambellans rient et badinent avec elle.)

WERLÉ. — Madame Sœrby sait toujours se tirer d'affaire quand elle veut. Ne posez pas vos verres, messieurs ! Petersen, remplissez! Grégoire, buvons un verre ensemble! (*Grégoire ne bouge pas.*) Ne voulez-vous pas être de la partie, Ekdal? Je n'ai pas eu l'occasion de boire avec vous à dîner.

(Graberg entr'ouvre la porte en tapisserie.)

GRABERG. — Excusez, monsieur Werlé, je suis enfermé.

WERLÉ. — Bon, vous voilà de nouveau enfermé.

GRABERG. — Oui, et Flakstad est parti avec les clefs.

WERLÉ. — C'est bon, passez par ici.

GRABERG. — C'est que nous sommes deux.

WERLÉ. — Eh bien, passez tous les deux, ne vous gênez pas.

(Graberg et le père Ekdal sortent des bureaux.)

WERLÉ, *malgré lui.* — Aïe!

(Les rires et les plaisanteries cessent parmi les convives. Hialmar tressaille à la vue de son père, dépose son verre et se tourne vers la cheminée.)

EKDAL, *les yeux baissés, fait de petits saluts à droite et à gauche et s'en va en murmurant...* Demande

pardon... fait fausse route... Porte fermée... porte fermée... Demande pardon.

(Ekdal et Graberg sortent par la porte du fond à droite.)

WERLÉ, *entre les dents.* — Ce maudit Graberg !

GRÉGOIRE *ouvre de grands yeux, et reste bouche béante, puis il dit à Hialmar :* — Ce n'était pourtant pas là... ?

LE MONSIEUR GRAS. — Que se passe-t-il ? Qui était-ce ?

GRÉGOIRE. — Oh, personne, le commis et quelqu'un d'autre.

LE MONSIEUR MYOPE, *à Hialmar.* — Vous connaissez cet individu ?

HIALMAR. — Je ne sais pas ; je n'ai pas remarqué.

LE MONSIEUR GRAS, *se levant.* — Que diable se passe-t-il ?

(Il s'approche de quelques autres messieurs qui parlent entre eux, à voix basse.)

MADAME SŒRBY, *au domestique.* — Donnez-lui quelque chose à emporter, quelque chose de bon.

PETERSEN, *faisant un geste d'assentiment.* — Oui, madame.

GRÉGOIRE, *avec émotion, d'une voix contenue, à Hialmar.* — Ainsi, c'était lui !

HIALMAR. — Oui.

GRÉGOIRE. — Et pourtant tu viens de le renier.

HIALMAR, *agité, à voix basse.* — Comment aurais-je pu...

GRÉGOIRE. — Ne pas renier ton père ?

HIALMAR, *douloureusement.* — Oh ! si tu étais à ma place, tu...

(Les convives, qui causaient entre eux à voix basse, affectent maintenant de parler très haut.)

LE MONSIEUR CHAUVE, *d'un air affable, en se rapprochant d'Hialmar et de Grégoire.* — Oh ! on fait revivre, à ce que je vois, les vieux souvenirs d'université. Comment ? Vous ne fumez pas, monsieur Ekdal ? Voulez-vous du feu ? Ah, c'est vrai, c'est défendu.

HIALMAR. — Merci, je n'en veux pas...

LE MONSIEUR GRAS. — N'auriez-vous pas quelques jolis vers à nous dire, monsieur Ekdal ? Dans le temps vous déclamiez si joliment.

HIALMAR. — Malheureusement, je ne puis me souvenir de rien.

LE MONSIEUR GRAS. — Oh, c'est bien dommage. Que pourrions-nous imaginer, Ballé ?

(Il passe dans l'autre chambre avec Ballé.)

HIALMAR *d'une voix sombre.* — Grégoire, je veux partir ! Vois-tu, quand un homme se sent frappé par le destin... — Présente mes salutations à ton père.

GRÉGOIRE. — Oui, oui... Rentres-tu chez toi ?

HIALMAR. — Oui. Pourquoi cette question ?

GRÉGOIRE. — Parce que j'irai peut-être te rejoindre tout à l'heure.

HIALMAR. — Non, ne viens pas chez moi. Ma demeure est triste, Grégoire, surtout après une brillante fête, comme celle-ci. Nous pourrons facilement nous rencontrer quelque part en ville.

MADAME SŒRBY, *qui s'est approchée, à voix basse.* — Vous partez, Ekdal ?

HIALMAR. — Oui.

MADAME SŒRBY. — Saluez Gina.

HIALMAR. — Merci.

MADAME SŒRBY. — Dites-lui que j'irai la voir un de ces jours.

HIALMAR. — Oui : merci. (*A Grégoire.*) Reste ici. Je veux disparaître, sans éveiller l'attention.

(Il traverse lentement la scène, entre dans l'autre chambre, puis sort à droite.)

MADAME SŒRBY, *A voix basse, au domestique qui est entré.* — Eh bien, avez-vous donné quelque chose au vieux ?

PETERSEN. — Je crois bien. Une bouteille de cognac.

MADAME SŒRBY. — Oh ! vous auriez pu trouver mieux que cela.

PETERSEN. — Pour sûr que non, madame. Il aime le cognac par-dessus tout.

LE MONSIEUR GRAS, *à la porte, tenant un cahier de*

musique. — Ne voulez-vous pas que nous fassions de la musique ensemble, madame Sœrby ?

MADAME SŒRBY. — Volontiers.

LES CONVIVES. — Bravo, bravo !

(Elle passe dans l'autre chambre et tourne à droite, suivie de tous les invités. Werlé cherche quelque chose sur son bureau et semble désirer que Grégoire s'en aille. Voyant que celui-ci ne bouge pas, il se dirige vers la porte d'entrée.)

GRÉGOIRE. — Un instant, mon père.

WERLÉ, *s'arrêtant.* — Qu'y a-t-il ?

GRÉGOIRE. — Je voudrais te parler.

WERLÉ. — Ne peux-tu pas attendre que nous soyons seuls ?

GRÉGOIRE. — Non, je ne peux pas. Il est possible que nous ne soyons plus jamais seuls.

WERLÉ, *se rapprochant.* — Que veux-tu dire ?

(Pendant la scène suivante, on entend au loin le son d'un piano.)

GRÉGOIRE. — Comment a-t-on pu laisser cette famille s'effondrer aussi misérablement ?

WERLÉ. — Tu parle des Ekdal, je pense.

GRÉGOIRE. — Oui, je parle des Ekdal. Il y eut cependant un temps où le lieutenant Ekdal te tenait de bien près.

WERLÉ. — Oui, malheureusement, il me tenait de trop près. J'en ai assez souffert pendant de longues années. Grâce à lui, une sorte d'éclaboussure a rejailli sur mon nom.

GRÉGOIRE, *à voix basse.* — Etait-il vraiment le seul coupable ?

WERLÉ. — Que veux-tu dire?

GRÉGOIRE. — Cette grande opération, cet achat de forêts, vous l'aviez pourtant faite ensemble.

WERLÉ. — Mais c'est Ekdal qui a dessiné la carte du terrain, — cette carte inexacte. C'est lui qui a fait cette coupe illégale sur les terrains de l'État. Tu sais bien que c'était lui qui dirigeait toute l'exploitation là-haut. Moi, j'ignorais les entreprises du lieutenant Ekdal.

GRÉGOIRE. — Le lieutenant Ekdal ignorait sûrement lui-même la portée de ses entreprises.

WERLÉ. — C'est bien possible. Mais un argument sans réplique, c'est qu'il a été condamné et que j'ai été acquitté.

GRÉGOIRE. — Oui, je sais bien qu'il n'y avait pas de preuves.

WERLÉ. — Un acquittement est un acquittement. Pourquoi remuer ces vieilles histoires qui m'ont blanchi les cheveux avant l'âge. C'est donc cela qui t'a travaillé pendant toutes ces années que tu es resté là-haut? Je t'assure, Grégoire, qu'ici ces choses sont oubliées depuis longtemps — en ce qui me concerne.

GRÉGOIRE. — Eh bien! et la malheureuse famille Ekdal?

WERLÉ. — Mais qu'aurais-tu donc voulu que je

fisse pour ces gens-là ? Quand Ekdal est sorti de prison, c'était un homme fini. Il n'y avait rien à faire. Il y a des hommes qui coulent à fond, aussitôt qu'ils se sentent un petit grain de plomb dans le corps, et qui ne peuvent plus revenir à la surface. Tu peux en croire ma parole, Grégoire; je suis allé aussi loin qu'il m'a été possible, sans m'exposer aux soupçons et aux mauvais propos.

GRÉGOIRE. — Aux soupçons ?... Ah, oui.

WERLÉ. — J'ai procuré à Ekdal de la copie dans les bureaux et je le paye beaucoup plus que son ouvrage ne vaut.

GRÉGOIRE, *sans le regarder.* — Je n'en doute pas.

WERLÉ. — Tu souris ? Tu ne me crois pas ? Il est vrai que cela ne se trouve nulle part dans mes comptes; je n'inscris jamais ces dépenses-là.

GRÉGOIRE, *souriant froidement.* — Sans doute, il y a certaines dépenses qu'il vaut mieux ne pas inscrire.

WERLÉ, *tressaillant.* — Qu'entends-tu par là ?

GRÉGOIRE, *s'échauffant.* — As-tu inscrit combien tu as dépensé pour faire apprendre la photographie à Hialmar Ekdal ?

WERLÉ. — Moi ? Comment cela ?

GRÉGOIRE. — Je sais maintenant que c'est toi qui as fait cette dépense. Je sais également que c'est toi qui lui as fourni amplement de quoi s'établir.

WERLÉ. — Tu vois bien ! Et, malgré cela, tu

prétends que je n'ai rien fait pour les Ekdal!... Je te jure que ces gens-là m'ont coûté assez d'argent.

GRÉGOIRE. — As-tu inscrit une seule de ces dépenses?

WERLÉ. — Pourquoi cette question?

GRÉGOIRE. — Oh, j'ai mes raisons. Ecoute-moi bien : l'époque où tu t'es si vivement intéressé au fils de ton vieil ami, n'a-t-elle pas coïncidé avec le mariage d'Hialmar?

WERLÉ. — Comment, diantre, veux-tu qu'après tant d'années...

GRÉGOIRE. — Tu m'as écrit une lettre dans le temps, une lettre d'affaires, naturellement; et dans un post-scriptum tu m'annonçais le mariage d'Hialmar Ekdal avec une demoiselle Hansen.

WERLÉ. — Eh bien, c'était exact. Elle s'appelait ainsi.

GRÉGOIRE. — Mais tu ne me disais pas que cette demoiselle Hansen, c'était Gina Hansen, — notre ancienne bonne.

WERLÉ, *avec un sourire ironique, mais forcé.* Je ne savais pas que tu t'intéressais spécialement à notre ancienne bonne.

GRÉGOIRE. — Tu avais raison. Mais... (*Il baisse la voix.*)... mais il y avait dans la maison quelqu'un qui s'intéressait tout particulièrement à elle.

WERLÉ. — Que veux-tu dire? Ce n'est pas moi que tu vises?

GRÉGOIRE, *bas, mais avec fermeté*. Si, — c'est toi

WERLÉ. — Tu oses ! Tu te permets ! Cet ingrat, ce photographe, comment peut-il, comment ose-t-il faire de pareilles insinuations !

GRÉGOIRE. — Hialmar ne m'en a pas touché un mot. Je ne crois pas qu'il se doute de quoi que ce soit.

WERLÉ. — Mais alors d'où te vient cette idée? Qui a pu te dire pareille chose ?

GRÉGOIRE. — C'est ma pauvre, ma malheureuse mère, la dernière fois que je l'ai vue.

WERLÉ. — Ta mère! J'aurais dû m'en douter! Elle et toi, vous ne faisiez qu'un. C'est elle qui, dès le commencement, t'a éloigné de moi.

GRÉGOIRE. — Non, ce n'est pas elle, c'est tout ce qu'elle a souffert, tout ce qui l'a brisée, accablée, conduite à sa misérable fin.

WERLÉ. — Elle n'a pas plus souffert que toutes les femmes. On ne peut pas faire entendre raison à des malades, à des exaltées. J'en sais quelque chose. Et te voilà maintenant concevant des soupçons, prêtant l'oreille à un tas de racontars et de calomnies contre ton propre père!... Ecoute, Grégoire, il me semble qu'à ton âge tu pourrais trouver une occupation plus utile.

GRÉGOIRE. — En effet, il en est temps.

WERLÉ. — Peut-être te sentirais-tu alors le cœur plus léger. Où cela peut-il te mener de te barri-

cader là-haut, dans les usines, de peiner comme un simple commis, sans vouloir toucher un sou de plus que les gages ordinaires ? C'est une vraie folie de ta part.

GRÉGOIRE. — En es-tu bien sûr ?

WERLÉ. — Va, je te comprends. Tu veux être indépendant, tu ne veux rien me devoir. J'ai justement une occasion pour toi de devenir indépendant et de ne relever de personne.

GRÉGOIRE. — Vraiment ? Comment cela ?

WERLÉ. — Quand je t'ai écrit qu'il était indispensable que tu vinsses en ville sur-le-champ...

GRÉGOIRE. — Oui, au fait, que me veux-tu ? J'ai attendu toute la journée que tu me le dises.

WERLÉ. — Je veux te proposer une association.

GRÉGOIRE. — Une association ? Moi, entrer dans les affaires ?

WERLÉ. — Oui. Nous n'aurions pas besoin d'être toujours ensemble. Tu pourrais, toi, diriger la maison de commerce, et moi, j'irais m'établir aux usines.

GRÉGOIRE. — Toi ?

WERLÉ. — Oui. Vois-tu, je ne puis plus travailler comme autrefois. Je dois ménager mes yeux, Grégoire ; ma vue commence à faiblir un peu.

GRÉGOIRE. — Mais elle a toujours été faible.

WERLÉ. — Pas autant qu'aujourd'hui. Et puis, vois-tu, il pourrait se produire telles circonstances

qui me détermineraient, peut-être, à aller m'établir là-haut : au moins pour quelque temps.

GRÉGOIRE. — Je ne me figure pas cela.

WERLÉ. — Ecoute-moi, Grégoire, il y a tant de choses qui nous séparent : mais cela n'empêche pas que je sois ton père et que tu sois mon fils. Il me semble que nous pourrions arriver à une entente.

GRÉGOIRE. — Apparente, veux-tu dire.

WERLÉ. — Enfin, ce serait toujours cela de gagné. Réfléchis, Grégoire. Ne crois-tu pas que cela pourrait se faire ? Dis ?

GRÉGOIRE, *le regardant froidement.* — Il y a quelque chose là-dessous.

WERLÉ. — Comment cela ?

GRÉGOIRE. — Je dois pouvoir t'être utile à quelque chose.

WERLÉ. — Quand on se tient de si près, on peut toujours être utile l'un à l'autre.

GRÉGOIRE. — Il paraît que oui.

WERLÉ. — Je voudrais maintenant te garder quelque temps à la maison. Je suis seul, Grégoire, je me suis toujours senti seul, — durant toute ma vie ; et surtout maintenant, que je commence à me faire vieux. J'ai besoin de quelqu'un près de moi, je...

GRÉGOIRE. — Tu as Mme Sœrby.

WERLÉ. — Oui, c'est vrai, et je te dirai même

qu'elle m'est devenue en quelque sorte indispensable. Elle a de l'esprit, une humeur égale, elle anime la maison, et voilà justement ce qu'il me faut.

GRÉGOIRE. — Eh bien alors, tu as ce qu'il te faut.

WERLÉ. — Mais, vois-tu, je crains que cela ne puisse pas durer. Une femme dans ces conditions arrive facilement à avoir une fausse position. Même pour un homme, cela ne vaut rien.

GRÉGOIRE. — Bah ! quand un homme donne des dîners, comme toi, il doit y avoir peu de chose qu'il ne puisse se permettre.

WERLÉ. — Mais pense à elle, Grégoire. J'ai peur que cela ne lui répugne à la longue. Et si même, par dévouement pour moi, elle consentait à braver les mauvaises langues, les méchants propos et tout ce qui s'ensuit... Peux-tu vraiment admettre, Grégoire, avec le sentiment de justice qui te caractérise... ?

GRÉGOIRE, *l'interrompant.* — Dis-moi simplement que tu veux l'épouser.

WERLÉ. — Et si je le voulais ? Qu'y aurait-il à dire ?

GRÉGOIRE. — Je le demande aussi, qu'y aurait-il à dire ?

WERLÉ. — Cela te serait-il extrêmement désagréable ?

GRÉGOIRE. — Mais pas du tout. Pas le moins du monde.

WERLÉ. — Vois-tu, je ne savais pas si, par égard pour la mémoire de ta mère...

GRÉGOIRE. — Je ne suis pas un exalté.

WERLÉ. — Que tu le sois ou non, tu viens dans tous les cas de me soulager d'un grand poids. Il m'est bien doux de pouvoir compter sur toi, dans cette affaire.

GRÉGOIRE, *le regardant fixement.* — Maintenant, je vois à quoi tu voulais m'employer.

WERLÉ. — T'employer!... Cette expression...

GRÉGOIRE. — Oh! ne soyons pas si chatouilleux sur les expressions... Au moins quand nous sommes seuls. (*Ricanant.*) Ah! c'est comme ça! madame Sœrby étant en jeu, on avait besoin d'un joli tableau de famille dans la maison, quelques scènes attendrissantes entre le père et le fils. Ce serait du nouveau, ça!

WERLÉ. — Comment oses-tu me parler sur ce ton!

GRÉGOIRE. — La vie de famille! Quand l'avons-nous menée ici? Jamais, aussi loin que vont mes souvenirs. Mais aujourd'hui il en faut un peu, cela aurait si bonne façon si l'on pouvait dire qu'entraîné par la piété filiale le fils est rentré à la maison pour assister aux noces de son vieux père! Que resterait-il de tous ces bruits qui représentent

la pauvre défunte succombant aux chagrins et aux souffrances? Pas un écho, le fils les aurait fait évanouir.

WERLÉ. — Grégoire!... Ah! je le vois bien : il n'est personne au monde que tu respectes moins que moi.

GRÉGOIRE, *bas.* — Je t'ai vu de trop près.

WERLÉ. — Tu m'as vu par les yeux de ta mère. *Baissant un peu la voix.* Tu devrais te souvenir que ces yeux voyaient trouble quelquefois.

GRÉGOIRE, *d'une voix tremblante.* — Je comprends à quoi tu fais allusion. Mais sur qui retombe la responsabilité de cette malheureuse faiblesse de ma mère? Sur toi et sur toutes ces... La dernière était cette personne que tu as fait épouser à Hialmar Ekdal, quand tu n'en as plus voulu... Oh!

WERLÉ, *haussant les épaules.* — Je crois entendre ta mère.

GRÉGOIRE, *sans faire attention à ses paroles.* — Et voilà cette nature confiante, ce grand enfant, le voilà pris dans un filet de perfidies, habitant sous le même toit qu'une femme de cette espèce, sans se douter que son foyer, comme il l'appelle, repose sur un mensonge! (*Faisant un pas vers son père.*) Ton existence m'apparaît, quand je la regarde, comme un champ de carnage jonché de cadavres, à perte de vue.

WERLÉ. — Je suis tenté de croire qu'il y a entre nous une barrière infranchissable.

GRÉGOIRE, *s'inclinant avec sang-froid.* — Je m'en aperçois; voilà pourquoi je prends mon chapeau et je m'en vais.

WERLÉ. — Tu t'en vas? tu quittes la maison!

GRÉGOIRE. — Oui. J'ai enfin trouvé un but à ma vie.

WERLÉ. — Et quel est ce but?

GRÉGOIRE. Tu ne ferais qu'en rire, si je te le disais.

WERLÉ. — Un solitaire comme moi ne rit pas facilement, Grégoire.

GRÉGOIRE, *montrant du doigt le fond de la scène.* — Vois, mon père, — voici les chambellans qui jouent au colin-maillard avec madame Sœrby. — Bonsoir, et porte-toi bien.

(Il sort par le fond à droite. On entend rire les convives, puis on les voit apparaître dans la chambre du fond.)

WERLÉ, *ironiquement (entre les dents) suivant des yeux Grégoire qui s'en va.* — Le malheureux! et il dit n'être pas exalté!

ACTE DEUXIÈME

L'atelier d'Hialmar Ekdal. Une assez vaste mansarde. A droite, toit en appentis avec de grandes fenêtres, à demi cachées par des rideaux bleus. Dans le coin de droite, la porte d'entrée. Plus en avant, du même côté, une porte conduisant à un petit salon. Deux portes à gauche. Entre les deux, un poêle en fer. Dans le fond, une large porte à doubles coulisses. L'atelier est simplement, mais convenablement arrangé et meublé. A droite, entre les deux portes, à quelque distance du mur, un sofa, une table et quelques sièges ; sur la table, une lampe allumée, coiffée d'un abat-jour. Au coin du poêle, un vieux fauteuil. Par-ci par-là, des instruments de photographe. Près du mur du fond, à gauche de la large porte, une étagère chargée de livres, de boîtes, de fioles, d'instruments, d'outils et d'autres objets. Sur la table, des photographies, des papiers, des pinceaux, etc.

Gina Ekdal et Hedwige sont assises, la première près de la table, occupée à coudre, la seconde sur le sofa. Hedwige, les coudes sur la table, les mains en abat-jour les pouces dans les oreilles, est absorbée dans une lecture.

GINA, *avec un souci contenu, après avoir regar-*

dé plusieurs fois Hedwige en dessous. Hedwige!

(Hedwige n'entend pas.)

GINA, *plus fort.* — Hedwige!

HEDWIGE *écartant les mains, et levant les yeux.* — Oui, maman.

GINA. — Chère Hedwige, il ne faut pas tant lire.

HEDWIGE. — Oh! maman, laisse-moi lire encore un peu. Un tout petit peu.

GINA. — Non, non, ferme le livre. Papa ne le veut pas; lui-même ne lit jamais le soir.

HEDWIGE, *fermant le livre.* — C'est que papa n'en a pas tant envie que moi!

GINA, *déposant son ouvrage, prend un crayon et un petit livre de notes.* — Te souviens-tu combien nous avons dépensé pour le beurre aujourd'hui?

HEDWIGE. — Une couronne soixante-cinq.

GINA. — C'est juste. (*Elle note.*) C'est effrayant, ce que nous dépensons pour le beurre. Il y a aussi les saucissons, le fromage, et puis, voyons le jambon, hum (*additionnant*) voilà déjà...

HEDWIGE. — Et puis la bière.

GINA. — C'est vrai, la bière... (*additionnant*). Ça fait un joli chiffre. Mais on n'y peut rien.

HEDWIGE. — Et puis, comme papa était absent, nous avons pu nous passer de plat chaud à dîner.

GINA. — Oui, et c'est bien heureux. Avec ça, j'ai touché huit couronnes cinquante pour des photographies.

HEDWIGE. — Vraiment ! Tant que ça ?

GINA. — Juste huit couronnes cinquante.

(Un silence. Gina reprend son ouvrage. Hedwige prend du papier et un crayon et se met à dessiner, en se faisant un abat-jour de la main gauche.)

HEDWIGE — N'est-ce pas amusant que papa ait été invité a un grand dîner chez monsieur Werlé ?

GINA — On ne peut pas dire qu'il dîne chez monsieur Werlé. C'est le fils qui lui a envoyé une invitation. (*Une pause.*) Nous n'avons rien à démêler avec monsieur Werlé.

HEDWIGE. Je me réjouis tant de voir rentrer papa. Il m'a promis de m'apporter quelque chose de bon qu'il voulait demander pour moi à madame Sœrby.

GINA. — Oui, il y a de bonnes choses, là-bas, tu peux y compter.

HEDWIGE, *dessine, pendant la scène suivante.* — Et puis, il me semble que j'ai un peu faim, sais-tu.

(Le vieil Ekdal entre par la porte du palier, son rouleau de papier sons le bras. Un autre paquet sort de la poche de sa rediugote.)

GINA. — Comme grand-père rentre tard ce soir.

EKDAL. — Ils avaient fermé les bureaux. Obligé d'attendre chez Graberg et de passer par… —

HEDWIGE. — T'ont-ils donné de la nouvelle copie, grand-père ?

EKDAL. — Oui, tout ça. Vois un peu.

GINA. — C'est très bien.

HEDWIGE. — Et dans ta poche, tu as encore un paquet.

EKDAL. — Comment? Des bêtises; il n'y a rien du tout. (*Posant sa canne dans un coin.*) Ça va faire de l'ouvrage pour longtemps, Gina. (*Il entr'ouvre la porte du fond*) Chut ! (*Il regarde un moment à l'intérieur, puis referme la porte avec précaution.*) Hé! hé! Ils dorment tous ensemble. Il est même couché dans le panier. Hé hé !

HEDWIGE. — Es-tu bien sûr, grand-père, qu'il n'ait pas froid dans le panier ?

EKDAL. — Quelle idée ! Froid, dans tout ce foin ? (*Il se dirige vers la seconde porte à gauche.*) Je trouverai des allumettes ?

GINA. — Les allumettes sont sur la commode.

(Ekdal entre dans sa chambre.)

HEDWIGE. — Comme c'est bien qu'on ait donné toute cette copie à grand-père.

GINA. — Oui, pauvre grand-père, il pourra gagner un peu d'argent de poche.

HEDWIGE. — Et puis, çà l'empêchera de passer toutes ses matinées dans le restaurant de cette Madame Eriksen.

GINA. — Ah, oui !

(Court silence.)

HEDWIGE. — Crois-tu qu'ils soient encore à table ?

GINA. — Dieu le sait, c'est bien possible, ma foi.

HEDWIGE. — Pense un peu, comme papa a eu de bonnes choses à manger ! Je suis sûre qu'en rentrant il sera gai, de bonne humeur ; tu ne crois pas, dis, maman ?

GINA. — Oh oui ! mais, pense donc, si nous pouvions lui annoncer que nous avons loué la chambre.

HEDWIGE. — Ce soir, ce n'est pas nécessaire.

GINA. — Ça ne gâterait rien, tu sais. Et cette chambre ne nous sert à rien.

HEDWIGE. — Je voulais dire que papa sera gai ce soir quand même. Il vaut mieux que nous ayons la chambre en réserve pour une autre fois.

GINA, *la regardant.* — Tu es contente d'avoir une bonne nouvelle à annoncer à papa lorsqu'il rentre le soir ?

HEDWIGE. — Oui, la maison est tout de suite plus gaie.

GINA, *se parlant à elle-même.* — Oh oui ! il y a du vrai là dedans.

(Le vieil Ekdal rentre et se dirige vers la première porte à gauche.)

GINA, *se retournant à demi.* — Grand-père a besoin de quelque chose à la cuisine ?

EKDAL. — Oui, oui, ne te dérange pas.

(Il sort.)

GINA. — Il ne va pas fouiller dans les charbons,

j'espère? (*Attendant un instant.*) Hedwige, va donc voir ce qu'il fait.

(Ekdal rentre, une petite tasse d'eau bouillante à la main.)

HEDWIGE. — Tu es allé chercher de l'eau chaude, grand-père?

EKDAL. — Oui, oui, j'en ai besoin. Dois écrire; l'encre est devenue épaisse comme du gruau, — hum.

GINA. — Mais grand-père devrait manger d'abord. Le souper est là qui attend.

EKDAL. — Je me passerai de souper, Gina. Je suis très occupé, te dis-je. Personne ne doit entrer chez moi. Personne, — hum.

(Il rentre dans sa chambre. Gina et Hedwige s'entre-regardent.)

GINA, *baissant la voix.* — Explique-moi, si tu peux, où il a trouvé de l'argent.

HEDWIGE. — C'est peut-être Graberg qui lui en a donné.

GINA. — Mais non. C'est toujours à moi que Graberg envoie l'argent.

HEDWIGE. — Il aura pris une bouteille à crédit quelque part.

GINA. — Pauvre grand-père, on ne lui donnerait rien à crédit.

(Hialmar Ekdal entre par la porte de droite. Il est en pardessus, un chapeau gris en feutre mou sur la tête.)

GINA, *jetant son ouvrage et se levant.* — Comment, te voilà, Ekdal !

HEDWIGE, *bondissant.* — Déjà rentré, papa !

HIALMAR, *ôtant son chapeau.* — Tout le monde doit être parti, à l'heure qu'il est.

HEDWIGE. — De si bonne heure ?

HIALMAR. — Mais oui, puisque c'était un dîner.

(Il fait un mouvement pour ôter son pardessus.)

GINA. — Laisse-moi t'aider.

HEDWIGE. — Et moi aussi.

(Elles le débarrassent de son pardessus, que Gina va suspendre à un clou au fond.)

HEDWIGE. — Y avait-il beaucoup de monde, papa ?

HIALMAR. — Oh, non ! nous étions de douze à quatorze personnes à table.

GINA. — Et tu as pu leur parler à tous ?

HIALMAR. — Oui, quelques mots. Mais il y avait Grégoire, qui s'est emparé de moi.

GINA. — Grégoire est-il toujours aussi laid ?

HIALMAR. — Il n'est pas bien beau, c'est vrai. Mon père n'est pas encore rentré ?

HEDWIGE. — Si ; grand-père s'est enfermé pour écrire.

HIALMAR. — Il n'a rien dit ?

GINA. — Non ; qu'aurait-il dit ?

HIALMAR. — Il n'a pas raconté que ?..... Il me

semble avoir entendu qu'il a été chez Graberg. Je vais entrer chez lui un instant.

GINA — Non, non, n'entre pas.

HIALMAR. — Pourquoi ? A-t-il dit qu'il ne voulait pas me voir ?

GINA. — Je crois qu'il ne veut voir personne ce soir.

HEDWIGE, *lui faisant un signe.* — Hum — hum !

GINA, *qui ne la remarque pas.* — Il s'est procuré de l'eau bouillante tantôt.

HIALMAR. — Ah, il est en train de ?...

GINA. — Oui, c'est possible.

HIALMAR. — Mon Dieu, mon pauvre vieux père !... Pensons à ses cheveux blancs ! Laissons-le se régaler à son aise.

(Le père Ekdal rentre, fumant une pipe. Il a passé sa robe de chambre.)

EKDAL. — Rentré ? Il m'a bien semblé reconnaître ta voix.

HIALMAR. — Je viens de rentrer.

EKDAL. — Tu ne m'as pas vu passer, dis ?

HIALMAR. — Non ; mais on m'a dit que tu venais de passer, et alors j'ai voulu te rejoindre.

EKDAL. — Gentil à toi, Hialmar. Et tout ce monde, qui était-ce, dis ?

HIALMAR. — Oh ! il y avait plusieurs personnes : le chambellan Flor, et le chambellan Ballé, et le

chambellan Kaspersen, et le chambellan un tel; je ne me souviens plus...

EKDAL, *hochant la tête.* — Tu entends, Gina ! Il a été dans une société où il n'y avait que des chambellans, rien que des chambellans.

GINA. — La maison est devenue très élégante, c'est sûr.

HEDWIGE. — Les chambellans ont-ils chanté, papa? Ou peut-être qu'ils ont récité quelque chose?

HIALMAR. — Non; ils n'ont fait que bavarder. Puis, ils ont voulu me faire déclamer; mais je n'ai pas voulu.

EKDAL. — Pas voulu, dis-tu?

GINA. — Tu aurais bien pu le faire, il me semble.

HIALMAR. — Non; on ne doit pas être à la sonnette de tout le monde. (*Se promenant par la chambre.*) Dans tous les cas, ce n'est pas dans mon caractère.

EKDAL. — Non, non, Hialmar n'est pas un homme à ça, lui.

HIALMAR. — Je ne vois pas pourquoi je me chargerais de divertir les autres, pour une fois que je vais dans le monde. Les autres n'ont qu'à s'échiner. Ces gaillards-là ne vont-ils pas de maison en maison, boire et manger, et cela tous les jours de l'année? Qu'ils aient la bonté, alors, de se rendre utiles, en échange de tout ce qu'on leur offre.

GINA. — Tu ne leur as pas dit ça, au moins ?

HIALMAR, *fredonnant.* — Oh, oh, oh ! Ils en ont entendu un peu sur tous les tons.

EKDAL. — Vraiment, si chambellans qu'ils soient !

HIALMAR. — Cela ne leur a servi de rien. (*Changeant de ton.*) Après cela, nous avons eu une petite dispute au sujet du tokay.

EKDAL. — Du tokay, dis-tu ? Un vin très fin, sans doute ?

HIALMAR, *s'arrêtant.* — Il *peut* être très fin. Mais les années ne sont pas également bonnes, vois-tu. Cela dépend du plus ou moins de soleil qu'il y a eu.

GINA. — Tu sais tout, Ekdal !

EKDAL. — Et ils ont pu se disputer à cause de ça ?

HIALMAR. — Ils ont manqué le faire ; mais alors ils ont appris que les chambellans sont dans le même cas. Pour eux aussi, il y a année et année. On le leur a bien dit.

GINA. — Tu trouves toujours le mot qu'il faut.

EKDAL. — Tiens, tiens ! Et ils ont avalé ça ?

HIALMAR. — En plein.

EKDAL. — Tu entends, Gina, il leur a envoyé ça en plein, à tous ces chambellans.

GINA. — Vraiment ! En plein !

HIALMAR. — Oui ; mais je ne veux pas qu'on en parle. Il ne faudrait pas répandre ces choses-là.

Tout cela, d'ailleurs, s'est passé entre amis. Ils sont tous si gentils, de si bonne composition. Je n'aurais pas voulu les blesser, pour sûr.

EKDAL. — Pourtant ils l'ont reçu en plein.

HEDWIGE, *insinuante.* — Comme c'est amusant de te voir en habit. Tu te présentes bien en habit, tu sais, papa.

HIALMAR. — N'est-ce pas ? Tu trouves ? C'est qu'il me va très bien, cet habit. On dirait presque qu'il a été fait pour moi. Peut-être un peu étroit aux entournures. Aide-moi, Hedwige. (*Il ôte l'habit.*) Je préfère passer ma jaquette. Où est ma jaquette, Gina ?

GINA. — Voici.

(Elle lui présente la jaquette et l'aide à la mettre.)

HIALMAR. — A la bonne heure ! N'oublie pas seulement de rendre l'habit à Molvig dès demain matin.

GINA, *mettant l'habit de côté.* — Sois tranquille.

HIALMAR, *s'étirant.* — Ah ! on se sent plus chez soi, ainsi. Et puis, ce négligé convient mieux à ma manière d'être. N'est-ce pas, Hedwige ?

HEDWIGE. — Oh oui ! papa.

HIALMAR. — Si je faisais flotter les bouts de la cravate ; tiens, comme ça. Qu'en dis-tu ?

HEDWIGE. — Oui, ça va bien à ta barbiche et à ta masse de cheveux crépus.

HIALMAR. — Pas exactement crépus ; plutôt bouclés.

HEDWIGE. — C'est vrai : tu as de si grandes boucles.

HIALMAR. — C'est cela : des boucles.

HEDWIGE, *après un moment, le tirant par sa jaquette.* — Papa !

HIALMAR. — Eh bien ! Que veux-tu ?

HEDWIGE. — Oh ! tu sais bien ce que je veux.

HIALMAR. — Vraiment non, je n'en sais rien.

HEDWIGE, *d'une voix plaintive, souriant.* — Que si, papa ! Tu ne vas pas me tourmenter plus longtemps.

HIALMAR. — Mais qu'est-ce qu'il y a donc ?

HEDWIGE, *le secouant.* — Eh bien, non, tu vas me les donner maintenant !... Tu sais bien, les bonnes choses que tu m'as promises.

HIALMAR. — Bon ! Voilà que je les ai oubliées !

HEDWIGE. — Tu veux me taquiner, papa ! Tu devrais avoir honte, voyons ! Où c'est-il caché ?

HIALMAR. — Vrai ! J'ai oublié. Mais attends un peu. J'ai là quelque chose d'autre pour toi, Hedwige.

(Il prend l'habit et cherche dans les poches.)

HEDWIGE, *sautant et battant des mains.* — Oh, maman, maman !

HIALMAR, *tirant une feuille de papier.* — Tiens, voici.

HEDWIGE. — Ça ! C'est une feuille de papier, voilà tout.

HIALMAR. — C'est un menu, petite. Le menu du dîner. Tu vois : c'est écrit dessus.

HEDWIGE. — Tu n'as que cela ?

HIALMAR. — Puisque je te dis que j'ai oublié. C'est un sot divertissement que toutes ces friandises. Assieds-toi là et fais la lecture du menu. Je te décrirai ensuite le goût des plats. Eh bien, Hedwige !

HEDWIGE, *avalant ses larmes.* — Merci.

(Elle s'assied, mais ne lit pas. Sa mère lui fait un signe. Hialmar le remarque.)

HIALMAR, *arpentant la scène.* — C'est incroyable, tout ce qu'un père de famille doit se rappeler. Et s'il oublie la moindre des choses, — vite on lui fait grise mine. Allons ! on s'habitue à tout. (*Il se rapproche de son père, assis près du poêle.*) As-tu jeté un coup d'œil là dedans, ce soir ? Dis, père.

EKDAL. — Je crois bien. Il est entré dans le panier.

HIALMAR. — Ah ! il est entré dans le panier ! Il commence à s'habituer.

EKDAL. — Je te le disais bien. Seulement il y aurait quelques changements à faire, vois-tu pour...

HIALMAR. — Quelques perfectionnements, oui.

EKDAL. — Il faut les faire, sais-tu.

HIALMAR. — Très bien. Parlons un peu de ces perfectionnements. Viens, père. Asseyons-nous là, sur le sofa.

EKDAL. — Oui, oui... Il faut d'abord que je bourre ma pipe. Elle est un peu sale aussi. Il faut la curer. Hum...

(Il entre dans sa chambre.)

GINA, *à Hialmar, en souriant.* — Ecoute, il cure sa pipe.

HIALMAR. — Eh bien, oui, Gina, laisse-le faire ; — pauvre vieux naufragé ! — Ces améliorations, il faut les entreprendre dès demain, pour en être quitte.

GINA. — Demain, Ekdal, tu n'auras pas le temps.

HEDWIGE, *interrompant.* — Oh que si, maman !

GINA. — A cause de ces épreuves à retoucher. On est venu les demander si souvent.

HIALMAR. — Allons, bon, encore ces épreuves ! C'est bien, elles seront prêtes. Il y a peut-être eu de nouvelles commandes aussi ?

GINA. — Hélas, non ! Demain, je n'ai que ces deux portraits à faire, tu sais bien.

HIALMAR. — Rien d'autre ? Mon Dieu, non, quand on ne se donne aucune peine...

GINA. — Mais que puis-je faire ? Je publie des annonces, tant que je peux.

HIALMAR. — Bah ! les annonces ! Tu vois bien à

quoi ça sert. Et il n'est venu personne pour la chambre ?

GINA. — Personne jusqu'à présent.

HIALMAR. — Il fallait s'y attendre... Quand on ne sait pas s'y prendre... Tu sais, Gina, il faut se secouer.

HEDWIGE, *s'approchant de lui.* — Faut-il que j'aille chercher la flûte, papa ?

HIALMAR. — Non, pas de flûte ! Je n'ai pas besoin de joie dans ce monde ! (*Marchant.*) Assurément oui, je me mettrai au travail demain : on peut y compter. Je travaillerai, tant que j'aurai des forces.

GINA. — Voyons, mon bon, mon cher Ekdal, ce n'est pas ainsi que je l'entendais.

HEDWIGE. — Papa, ne veux-tu pas que je t'apporte une bouteille de bière ?

HIALMAR. — Non. Je n'ai besoin de rien, moi, — (*s'arrêtant.*) De la bière ? De la bière, dis-tu ?

HEDWIGE, *empressée.* — Oui, papa, de la bonne bière, bien fraîche.

HIALMAR. — Allons, puisque tu y tiens absolument, tu peux apporter une bouteille de bière.

GINA. — Oui, c'est cela ; vas en chercher une : nous allons nous donner un peu de bon temps.

(Hedwige se précipite vers la porte de la cuisine.)

HIALMAR, *près du poêle, l'arrête, la regarde, lui saisit la tête et l'appuie contre sa poitrine.* — Hedwige, Hedwige !

HEDWIGE, *pleurant de joie.* — Papa chéri !

HIALMAR. — Non, ne m'appelle pas ainsi. Je me suis assis à la table de ce riche, chargée de mets exquis, et je m'en suis délecté ! J'aurais pu du moins !...

GINA, *assise près de la table.* — Des bêtises, Ekdal, des bêtises.

HIALMAR. — Oh non ! Mais il ne faut pas m'en vouloir. Vous savez bien que je vous aime tout de même.

HEDWIGE, *lui jetant les bras autour du cou.* — Et nous, papa, nous t'adorons !

HIALMAR. — Et s'il m'arrive d'être fantasque quelquefois, mon Dieu, souvenez-vous de tous les chagrins qui me travaillent. Allons ! (*Il s'essuie les yeux.*) Pas de bière en un pareil moment, donne-moi la flûte.

(Hedwige se précipite vers l'étagère et apporte la flûte.)

HIALMAR. — Merci. Là ! La flûte en mains et vous deux à mes côtés. Oh !

(Hedwige s'assied à la table, à côté de Gina. Hialmar arpente la pièce, attaque fortement l'instrument et joue une danse populaire tchèque, en lui donnant un caractère élégiaque et sentimental.)

HIALMAR, *s'interrompant pour tendre la main gauche à Gina. D'un ton ému.* — On a beau être à l'étroit sous notre humble toit, Gina, ce n'en est pas moins le foyer. Et je te le dis en vérité : il fait bon ici.

(Il se remet à jouer. On frappe à la porte d'entrée.)

GINA, *se levant.* — Chut, Ekdal, je crois qu'on vient.

HIALMAR, *remettant la flûte sur l'étagère.* — Bon! Voici que ça recommence.

(Gina va ouvrir la porte.)

GRÉGOIRE WERLÉ, *sur le seuil.* — Pardon.

GINA, *reculant un peu.* — Oh?

GRÉGOIRE. — Est-ce ici que demeure M. Ekdal, le photographe?

GINA. — Oui, c'est ici.

HIALMAR, *allant à la porte.* — Grégoire! Tu es venu malgré tout. Hé bien! entre.

GRÉGOIRE, *entrant* — Je t'ai dit que je viendrais, ce soir.

HIALMAR. — Pourquoi ce soir? — Tu as quitté la réunion?

GRÉGOIRE. — La réunion, et la maison paternelle, l'une et l'autre. Bonsoir! madame Ekdal. Je ne sais si vous me reconnaissez.

GINA. — Bien sûr : monsieur Werlé fils n'est pas difficile à reconnaître.

GRÉGOIRE. — Non, je ressemble à ma mère. Et vous ne l'avez pas oubliée, je pense.

HIALMAR. — Tu as quitté la maison, dis-tu?

GRÉGOIRE. — Oui, j'ai pris une chambre à l'hôtel.

HIALMAR. Vraiment? Hé bien! Puisque te voici, débarrasse-toi de ton pardessus et prends place.

GRÉGOIRE. — Merci.

(Il ôte son pardessus. Il a changé de costume et revêtu un simple complet gris, de coupe campagnarde.)

HIALMAR. — Mets-toi à ton aise... là, sur le sofa.

(Grégoire s'assied sur le sofa. Hialmar sur une chaise, près de la table.)

GRÉGOIRE, *promenant un regard dans la pièce.* — C'est donc là ton intérieur, Hialmar. C'est ici que tu demeures?

HIALMAR. — Ceci est l'atelier, comme tu vois.

GINA. — Il y a plus d'espace dans cette pièce ; c'est pour cela que nous nous y tenons de préférence.

HIALMAR. — Nous avons été mieux logés, d'abord. Mais ce logement a un grand avantage : il y a de superbes chambres de débarras.

GINA. — Et puis en face, sur le même palier, nous avons une chambre que nous pouvons louer.

GRÉGOIRE, *à Hialmar.* — Tiens, tiens, tu as des locataires?

HIALMAR. — Pas encore. Tu sais, cela ne va pas si vite. Il faut se donner de la peine. (*à Hedwige*). Eh bien ! Hedwige, et cette bière.

(Hedwige fait un signe d'assentiment et va à la cuisine.)

GRÉGOIRE. — C'est là ta fille?

HIALMAR. — Oui, c'est Hedwige.

GRÉGOIRE. — Une enfant unique, n'est-ce pas?

HIALMAR — Oui, une enfant unique. C'est notre

plus grande joie dans ce monde, mais (*baissant la voix*) c'est aussi notre plus grand souci, Grégoire.

GRÉGOIRE. — Que dis-tu là?

HIALMAR. — Oui, mon ami. Elle est en danger de perdre la vue.

GRÉGOIRE. — Menaçée d'être aveugle!

HIALMAR. — Oui. Jusqu'à présent, il n'y a que les premiers symptômes. Cela peut durer quelque temps encore. Mais nous sommes avertis par le médecin : c'est irrémissible.

GRÉGOIRE. — Quel terrible malheur! D'où cela lui vient-il?

HIALMAR, *avec un soupir*. — C'est probablement héréditaire.

GRÉGOIRE, *frappé*. — Héréditaire?

GINA. — La mère d'Ekdal avait la vue faible.

HIALMAR. — Oui; c'est ce qu'affirme mon père. Quant à moi, je n'ai gardé aucun souvenir d'elle.

GRÉGOIRE. — Pauvre enfant! Et comment supporte-t-elle cela?

HIALMAR. — Tu comprends, nous n'avons pas le cœur de le lui dire. Elle ne se doute pas du danger. Joyeuse et insouciante, c'est en gazouillant, en voltigeant comme un petit oiseau, qu'elle entrera dans la nuit éternelle. (*D'un ton accablé*) Oh! mon ami, quelle torture pour moi!

(Hedwige apporte de la bière et des verres sur un plateau, qu'elle pose sur la table.)

HIALMAR, *lui passant la main sur la tête.* — Merci, merci, Hedwige.

HEDWIGE, *passant le bras autour du cou de son père lui murmure quelques paroles à l'oreille.*

HIALMAR. — Non, pas de tartines en ce moment. (*Regardant Grégoire*) A moins que Grégoire n'en veuille ?

GRÉGOIRE, *faisant un signe de refus.* — Non, merci.

HIALMAR, *d'une voix émue.* — Allons ! Tu peux nous apporter quelques tartines tout de même. S'il y a une croûte, c'est tant mieux. Et puis, il faudrait les bien beurrer, tu sais.

HEDWIGE *fait un petit signe satisfait et retourne à la cuisine.*

GRÉGOIRE, *qui l'a suivie des yeux.* — Elle a cependant un air de fraîcheur et de santé.

GINA. — Oui, il n'y a pas à se plaindre pour le reste. Dieu merci, il ne lui manque rien de rien.

GRÉGOIRE. — Elle vous ressemble, madame Ekdal. Quel âge peut-elle avoir ?

GINA. — Hedwige aura tantôt quatorze ans. Après-demain, c'est son jour de naissance.

GRÉGOIRE. — Elle est assez grande pour son âge.

GINA. — Oui, elle est montée en graine, l'an dernier.

GRÉGOIRE. — C'est en voyant grandir ainsi les enfants, qu'on s'aperçoit de l'âge qui vient. —

Combien de temps y a-t-il que vous êtes mariés ?

GINA. — Nous sommes mariés depuis, — oui, depuis bientôt quinze ans.

GRÉGOIRE. — Vraiment, il y a si longtemps que cela !

GINA, *le regardant avec plus d'attention.* — Pour sûr que oui.

HIALMAR. — Certainement, quinze ans, à quelques mois près. (*Changeant de ton.*) — Cela t'a paru long, toutes ces années passées à l'usine, dis, Grégoire ?

GRÉGOIRE. — Cela me paraissait long tant que j'étais là ; — maintenant, que je regarde en arrière, je ne sais comment le temps a passé.

(Le père Ekdal rentre, sans sa pipe, une vieille casquette d'uniforme sur la tête, d'un pas un peu chancelant.)

EKDAL. — Allons, Hialmar, maintenant nous pouvons nous asseoir et parler de cette affaire — hein ?... Qu'est-ce que c'était donc ?

HIALMAR, *allant à sa rencontre.* — Père, il y a quelqu'un. Grégoire Werlé : je ne sais si tu te souviens de lui.

EKDAL, *regardant Grégoire, qui s'est levé.* — Werlé ? C'est le fils, ça ? Qu'est-ce qu'il me veut, lui ?

HIALMAR. — Rien. C'est moi qu'il vient voir.

EKDAL. — Bon. Alors il n'y a rien de nouveau ?

HIALMAR. — Non, non, il n'y a rien.

EKDAL, *avec un mouvement de bras.* — Ce n'est pas ça, tu sais. Je n'ai pas peur. Mais...

GRÉGOIRE, *allant vers lui.* — Je voudrais seulement vous donner des nouvelles de la chasse. Vous vous en souvenez, lieutenant Ekdal ?

EKDAL. — La chasse ?

GRÉGOIRE. — Oui, là-haut, aux environs d'Heydal.

EKDAL. — Ah oui ! là-haut. On m'y connaissait bien, dans le temps.

GRÉGOIRE. — A l'époque où vous étiez grand chasseur.

EKDAL. — Je l'étais, oui. C'est bien possible. Vous regardez l'uniforme. Je ne demande à personne la permission de le porter ici. Pourvu que je ne le porte pas dans la rue...

(Hedwige apporte les tartines qu'elle pose sur la table.)

HIALMAR. — Mets-toi là, père, et prends un verre. Sers-toi, Grégoire.

(Ekdal marmotte quelque chose entre ses dents, et gagne le sofa en trébuchant. Grégoire s'assied sur une chaise à côté de lui. Hialmar prend place de l'autre côté de Grégoire. Gina coud, assise à quelque distance de la table. Hedwige se tient debout à côté de son père.)

GRÉGOIRE. — Vous souvenez-vous, lieutenant Ekdal, du temps où Hialmar et moi nous allions vous voir là haut, à Noël et en été ?

EKDAL. — Vous êtes venu me voir ? Non, non, non, je ne me souviens pas de ça. Mais ce que j'ose dire, c'est que j'ai été un rude chasseur, moi. J'ai tué des ours. J'en ai tué neuf, rien que ça.

GRÉGOIRE, *le regardant avec compassion.* — Et maintenant vous n'allez plus jamais à la chasse ?

EKDAL. — Dites pas ça, petit père... Chassons encore de temps en temps... Pas comme ça, non... Pour ce qui est de la forêt, vous savez, — la forêt, la forêt !... (*Il boit.*) Les bois vont bien à l'heure qu'il est ?

GRÉGOIRE. — Pas comme de votre temps. On a beaucoup abattu.

EKDAL. — Abattu ? (*Baissant la voix comme pris de peur.*) C'est dangereux d'abattre. Ça a des suites. La forêt se venge.

HIALMAR, *remplissant le verre d'Ekdal.* — Allons, père, encore une goutte.

GRÉGOIRE. — Comment un homme comme vous, habitué au grand air, peut-il vivre dans la fumée d'une ville, entre ces quatre murs ?

EKDAL, *souriant un peu et clignant de l'œil à Hialmar.* — Oh ! on n'est pas si mal ici, pas si mal du tout.

GRÉGOIRE. — Mais... Mais toutes les conditions auxquelles vous étiez fait là-haut, l'air frais et vivifiant, la vie libre des forêts et des grands plateaux, le gibier de plume et de poil ?

EKDAL, *souriant.* — Hialmar, veux-tu que nous lui montrions ?...

HIALMAR, *vivement avec un peu d'embarras.* — Non, non, père. Pas ce soir.

GRÉGOIRE. — Que veut-il me montrer ?

HIALMAR. — Oh ! rien. Tu verras cela une autre fois.

GRÉGOIRE, *s'adressant de nouveau au vieux.* — Ecoutez, lieutenant Ekdal : voici ce que je voulais vous proposer : venez avec moi à l'usine. J'y retourne bientôt. On vous trouvera des écritures, là comme ici. Aussi bien, vous n'avez rien au monde qui vous attache ou vous intéresse.

EKDAL, *le regardant avec stupeur.* — Je n'ai rien qui m'intéresse, moi !

GRÉGOIRE. — Oui, vous avez Hialmar. Mais lui, de son côté, il a les siens. Et un homme comme vous, qui s'est toujours senti attiré vers la nature libre et sauvage...

EKDAL, *donnant un coup de poing sur la table.* — Hialmar, il faut le lui montrer.

HIALMAR. — Voyons, père, ce n'est pas la peine. Il fait noir.

EKDAL. — Des bêtises. Il y a clair de lune. (*Il se lève.*) Il faut qu'il voie ça, te dis-je. Laisse-moi passer. Viens m'aider, Hedwige !

HEDWIGE. — Oh, oui, papa !

HIALMAR. — Allons, bien.

GRÉGOIRE *à Gina.* — Qu'est-ce que c'est donc ?

GINA. — Vous savez : il ne faut pas se figurer quelque chose de bien extraordinaire.

(Ekdal et Hialmar se dirigent vers le fond et écartent chacun une moitié de la porte à coulisses. Hedwige aide le vieillard. Grégoire se tient debout près du sofa. Gina continue tranquillement à coudre. Par l'ouverture du fond, on aperçoit une vaste mansarde de forme irrégulière. Par-ci par-là, des poutres, des tuyaux de cheminée. Par les lucarnes du toit, la lune éclaire en plein certaines parties du grenier, tandis que le reste est plongé dans l'ombre.)

EKDAL *à Grégoire.* — Là ! Venez. Approchez-vous.

GRÉGOIRE, *s'approchant.* — Voyons. Qu'est-ce que c'est ?

EKDAL. — Vous pouvez voir. Hum.

HIALMAR, *un peu embarrassé.* — Tu sais, tout cela, c'est à mon père.

GRÉGOIRE *s'avance jusqu'à la porte et jette un coup d'œil dans la mansarde.* — Vous élevez des poules, lieutenant Ekdal !

EKDAL. — Je vous crois ! Nous élevons des poules. Elles sont perchées pour la nuit. Mais si vous les voyiez en plein jour, ces poules !

HEDWIGE. — Et puis il y a...

EKDAL. Chut, — chut ; faut pas encore le dire.

GRÉGOIRE. Vous avez des pigeons aussi, à ce que je vois.

EKDAL. — Il se pourrait que nous eussions des

pigeons aussi, je ne dis pas le contraire ! Ils ont leur couvoir là-bas, sous l'avant-toit... Vous comprenez... Ils aiment à percher haut, les pigeons.

HIALMAR. — Il n'y a pas que des pigeons ordinaires, tu sais.

EKDAL. — Ordinaires ! Il me semble que non ! Nous avons des *pigeons culbutants*, et puis, une paire de *grands-gosiers*. Venez ici, maintenant. Vous voyez cette huche, là-bas, contre le mur ?

GRÉGOIRE. — Oui ; qu'est-ce que vous en faites ?

EKDAL. — Les lapins dorment là dedans pendant la nuit, petit père.

GRÉGOIRE. — Comment ; vous avez aussi des lapins ?

EKDAL. — Je crois, fichtre, bien, que nous avons des lapins ! Dis donc, Hialmar, il demande si nous avons des lapins... Hum !... Mais maintenant, voici l'essentiel. Maintenant, c'est l'essentiel ! Ote-toi de là, Hedwige. Mettez-vous là, comme çà ; à présent, regardez là-bas. Vous voyez un panier rempli de foin ?

GRÉGOIRE. — Oui ; et je vois qu'il y a un oiseau dans le panier.

EKDAL. — Hum, « un oiseau ! »

GRÉGOIRE. — C'est un canard, n'est-pas ?

EKDAL, *froissé*. — Evidemment : c'est un canard.

HIALMAR. — Mais quelle espèce de canard crois-tu que c'est?

HEDWIGE. — Ce n'est pasun canard ordinaire.

EKDAL. — Chut !

GRÉGOIRE. — Ce n'est pas un canard turc.

EKDAL. — Non, monsieur Werlé, ce n'est pas un canard turc ; c'est un canard sauvage, là.

GRÉGOIRE. — Vraiment ? Un canard sauvage ?

HEKDAL. — Oui : un canard sauvage. Cet « oiseau, » comme vous l'appelez, — c'est le canard sauvage, entendez-vous. Notre canard sauvage, petit père.

HEDWIGE. — *Mon* canard. Car il est à moi.

GRÉGOIRE. — Et il peut vivre dans ce grenier ? il s'y trouve bien ?

EKDAL. — Vous comprenez : il a un baquet rempli d'eau pour barboter dedans.

HIALMAR. — Et de l'eau fraîche tous les deux jours.

GINA, *s'adressant à Hialmar.* — Mais, mon cher Ekdal, il commence à faire un froid glacial, ici.

EKDAL. — Hum... Faut fermer, alors. Faut pas déranger leur sommeil, non plus. — Voyons, Hedwige, viens m'aider.

(Hialmar et Hedwige referment la porte du grenier.)

EKDAL. — Une autre fois, vous pourrez mieux le voir. (*Il s'assied dans le fauteuil, près du poêle.*) Oh, ils sont surprenants, ces canards sauvages, savez-vous.

GRÉGOIRE, — Comment avez-vous fait pour l'attraper, lieutenant Ekdal ?

EKDAL. — C'est pas moi qui l'ai attrapé. C'est à certain personnage de cette ville que nous le devons.

GRÉGOIRE, *avec un mouvement.* — Ce personnage, ce n'est pas mon père ?

EKDAL. — Si, parfaitement. C'est justement votre père. Hum.

HIALMAR. — C'est drôle que tu l'aies deviné, Grégoire.

GRÉGOIRE. — Tu m'as dit avoir tant d'obligations envers mon père. J'ai pensé...

GINA. — Mais ce n'est pas de M. Werlé lui-même que nous l'avons reçu...

EKDAL. — C'est tout de même à Jean Werlé que nous le devons, Gina. (*A Grégoire.*) Il faisait la chasse en bateau, voyez-vous. Il tire dessus... Mais il voit si mal, votre père. Hum ! Il n'a fait que l'estropier.

GRÉGOIRE. — Quelques plombs dans le corps.

HIALMAR. — Oui, deux ou trois plombs.

HEDWIGE. — Il a été touché sous l'aile, de sorte qu'il ne pouvait plus voler.

GRÉGOIRE. — Il est allé au fond, bien entendu.

EKDAL, *à moitié endormi, la bouche pâteuse.* — Naturellement. Ils font toujours ça, les canards sauvages. Vont au fond, tant qu'ils peuvent, petit père ; — se retiennent avec le bec dans les herbes marines et les roseaux — et dans toutes les sa-

letés qui se trouvent là-bas, — ne remontent plus jamais.

GRÉGOIRE. — Mais, lieutenant, votre canard sauvage est bien remonté, lui.

EKDAL. — Il avait un fameux chien, votre père. — Il a plongé, ce chien, et il a ramené le canard.

GRÉGOIRE, *à Hialmar.* — Après cela, c'est vous qui l'avez eu.

HIALMAR.— Pas tout de suite ; d'abord, il est resté chez ton père, mais il ne se trouvait pas bien là. Alors Petersen reçut l'ordre de le tuer.

EKDAL, *presque endormi.* — Hum, oui, Petersen, — cette morue. —

HIALMAR, *baissant la voix.* — C'est comme cela, vois-tu, qu'il est venu chez nous. Mon père, qui connaît un peu Petersen, a appris la chose et s'est arrangé pour qu'on nous le cédât.

GRÉGOIRE. — Et le voici maintenant parfaitement heureux dans ce grenier.

HIALMAR. — Oui, mon cher, parfaitement heureux. Il a engraissé. C'est vrai qu'il est là depuis si longtemps, qu'il aura oublié la vie sauvage, et c'est tout ce qu'il faut.

GRÉGOIRE. — Tu as parfaitement raison, Hialmar. Prends garde seulement qu'il n'aperçoive jamais le ciel et la mer. — Mais il faut que je m'en aille. Ton père dort, je crois.

HIALMAR. — Oh, pour cela...

GRÉGOIRE. — Ah, c'est vrai, — tu disais tantôt que tu avais une chambre à louer, une chambre libre. —

HIALMAR, — En effet. Que veux-tu dire ? Saurais-tu quelqu'un ?

GRÉGOIRE. — Veux-tu me la louer, cette chambre ?

HIALMAR. — A toi ?

GINA. — A vous, monsieur Werlé ?

GRÉGOIRE. — Si je loue cette chambre, je m'y installerai dès demain matin.

HIALMAR. — Très bien. — Avec le plus grand plaisir.

GINA. — Non, monsieur Werlé, ce n'est pas une chambre pour vous, bien sûr.

HIALMAR. — Voyons, Gina, pourquoi dis-tu cela ?

GINA. — Parce que la chambre n'est ni assez grande, ni assez claire, et...

GRÉGOIRE. — Peu importe, madame Ekdal.

HIALMAR. — Il me semble que c'est une gentille chambre et pas trop mal meublée.

GINA. — Mais souviens-toi des gens qui demeurent en bas.

GRÉGOIRE. — Qui est-ce ?

GINA. — Oh, l'un est un ancien précepteur.

HIALMAR. — Le candidat Molvig.

GINA. — L'autre est un médecin, du nom de Relling.

GRÉGOIRE. — Relling ? Mais je le connais un peu ; il a été pendant quelque temps médecin à Heydal.

GINA. — C'est une paire de coureurs de la pire espèce. Ils font la noce, rentrent très tard dans la nuit, et alors ils sont quelquefois...

GRÉGOIRE. — On s'habitue facilement à tout cela. J'espère que je ferai comme le canard sauvage.

GINA. — Moi, je crois qu'il vaudrait mieux y réfléchir.

GRÉGOIRE. — Vous ne voulez pas de moi dans la maison, madame Ekdal ?

GINA. — Oh, par exemple, pourquoi dites-vous ça ?

HIALMAR. — Vraiment, Gina, tu m'étonnes. (*A Grégoire.*) Mais, dis-moi, tu comptes donc rester en ville pour le moment ?

GRÉGOIRE. — Oui, maintenant je compte rester en ville.

HIALMAR. — Mais pas chez ton père ? Que comptes-tu faire ?

GRÉGOIRE. — Ah voilà ! Si je le savais, je serais plus avancé. Mais quand on a le malheur de s'appeler Grégoire — « Grégoire » et avec ça « Werlé ». — As-tu jamais entendu rien de plus laid ?

HIALMAR. — Comment ? Ce n'est pas du tout mon avis.

GRÉGOIRE. — Fi ! Quelle horreur ! J'aurais envie de cracher sur un individu portant un tel nom.

Enfin ! quand on a le malheur d'être Grégoire — Werlé — comme moi.

HIALMAR, *souriant.* — Ha ha, si tu n'étais pas Grégoire Werlé, que voudrais-tu donc être ?

GRÉGOIRE. — Si j'avais le choix, — je voudrais être un chien intelligent.

GINA. — Un chien !

HEDWIGE, *malgré elle.* — Oh non !

GRÉGOIRE. — SI. Un chien extrêmement intelligent, un de ceux qui ramènent les canards sauvages quand ils plongent jusqu'au fond et piquent leur bec dans la boue en s'accrochant aux varechs.

HIALMAR. — En vérité, Grégoire, je ne comprends pas un traître mot de tout ce que tu dis.

GRÉGOIRE. — Non, non, et l'idée n'est pas belle, pour sûr. Ainsi, demain matin, je m'installe. (*A Gina*). Je ne vous causerai aucun dérangement, je n'ai besoin de personne. (*A Hialmar.*) Quant au reste, nous en reparlerons demain. Bonsoir, madame. (*Il fait un signe de tête à Hedwige.*) Bonsoir !

GINA. — Bonsoir, monsieur Werlé.

HEDWIGE. — Bonsoir.

HIALMAR, *qui a allumé une bougie.* — Attends un instant. Je vais t'éclairer. Il doit faire noir sur l'escalier.

(Grégoire et Hialmar sortent par la porte du palier.)

GINA, *le regard fixe, son ouvrage sur les genoux.* —

Drôle d'idée, tout de même, de dire qu'il voudrait être un chien.

HEDWIGE. — Je vais te dire, maman. Je crois qu'il pensait à autre chose.

GINA. — Qu'est-ce qu'il pouvait penser ?

HEDWIGE. — Je ne sais pas. Mais il avait l'air tout le temps de penser à toute autre chose qu'à ce qu'il disait.

GINA. — Tu crois ? Tout ça est bien drôle.

HIALMAR, *qui revient.* — Il y avait encore de la lumière, dans l'escalier. (*Il éteint la bougie et la dépose.*) Ah ! enfin, on pourra avaler une bouchée. (*Il entame une tartine.*) Eh bien, tu vois, Gina, quand on sait s'arranger.

GINA. — S'arranger? comment ça ?

HIALMAR. — Mais oui. C'est tout de même une chance d'avoir pu louer cette chambre. Et à Grégoire encore, pense donc, à un vieil ami.

GINA. — Ma foi, on ne peut pas savoir...

HEDWIGE. — Oh, maman, tu verras que ce sera bien amusant.

HIALMAR. — Tu es vraiment bien singulière. Avant, tu voulais absolument louer cette chambre, et, maintenant que c'est fait, tu n'es pas contente.

GINA. — Mais si, Ekdal. Si seulement ç'avait été à quelqu'un d'autre; que crois-tu que dira M. Werlé?

HIALMAR. — Le vieux Werlé ? Mais cela ne le regarde pas.

GINA. — Tu comprends bien qu'il y a de nouveau une brouille entre eux, puisque le fils quitte la maison. Tu sais comment ils sont l'un avec l'autre.

HIALMAR. — C'est peut-être vrai, mais cependant...

GINA. — Et maintenant M. Werlé va croire que c'est toi qui es fautif de tout.

HIALMAR. — Eh bien! Qu'il croie ce qu'il voudra. M. Werlé a beaucoup fait pour moi. Dieu me garde de le nier. Mais ce n'est pas une raison pour que je reste à jamais sous sa dépendance.

GINA. — Tu sais, mon cher Ekdal, à la fin, tout ça pourra retomber sur grand-père. Peut-être bien qu'il y perdra son pauvre petit gain chez Graberg.

HIALMAR. — Un peu plus, je dirais tant mieux. N'est-ce pas humiliant pour un homme comme moi de voir son vieux père faire ainsi l'âne du moulin? Mais le temps n'est pas loin, j'espère... (*Il prend une nouvelle tartine.*) J'ai une tâche à remplir, je n'y faillirai pas.

HEDWIGE. — Oh oui! papa.

GINA. — Chut. Il ne faut pas l'éveiller.

HIALMAR, *baissant la voix.* — Je n'y faillirai pas, dis-je. Il faut bien qu'un jour... Voilà pourquoi il est heureux que nous ayons loué la chambre. Cela me donnera une position plus indépendante, comme il convient à un homme qui a une tâche à remplir. (*Avec émotion, se tournant vers le fauteuil.*)

Mon pauvre vieux père! Tu peux compter sur ton Hialmar. Il a de larges épaules, — des épaules solides, en tout cas. Un beau jour, à ton réveil... (*A Gina.*) Tu n'en doutes pas, dis?

GINA, *se levant.* — Bien sûr que non. Mais il faut d'abord que nous tâchions de le mettre au lit.

HIALMAR. — Allons.

(Ils emportent le vieux avec précaution.)

ACTE TROISIÈME

L'atelier d'Hialmar Ekdal. Les rayons du matin entrent par la toiture vitrée. Les rideaux sont écartés.

Hialmar retouche une épreuve. Devant lui, la table est couverte de photographies. Au bout d'un instant, Gina entre, en manteau et en chapeau, un panier de provisions au bras.

HIALMAR. — Tu es donc rentrée, Gina.

GINA. — Oui, il faut bien se dépêcher un peu.

(Elle pose le panier sur une chaise et ôte son manteau et son chapeau.)

HIALMAR. — As-tu jeté un coup d'œil chez Grégoire ?

GINA. — Oui, bien sûr. Ah, c'est gentil chez lui ! Il a fait du propre, si tôt installé.

HIALMAR. — Comment cela ?

GINA. — Il a voulu faire sa chambre lui-même, a-t-il dit. Et puis, il a voulu faire du feu. Et alors il a fermé le soupirail au lieu de l'ouvrir, si bien que la chambre est pleine de fumée. Ouf, ça vous prend au nez, bon Dieu !

HIALMAR. — Allons donc !

GINA. — Mais ce n'est pas tout. Le pire, c'est qu'il a voulu éteindre, et alors il a vidé le pot à eau dans le poêle. Ça a coulé par terre, que c'en est dégoûtant.

HIALMAR. — Ça, c'est ennuyeux.

GINA. — J'ai envoyé la portière laver après lui... Mais il n'y aura pas moyen de mettre le pied dans la chambre avant ce soir.

HIALMAR. — Et pendant ce temps, qu'est-ce qu'il devient ?

GINA. — Il est allé se promener un moment, qu'il a dit.

HIALMAR — Moi aussi, j'ai été un instant chez lui, après ton départ.

GINA. — Oui, je sais. Tu l'as invité à déjeûner, n'est-ce pas ?

HIALMAR. — Oh ! un petit morceau sur le pouce, tu sais. Le premier jour, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Tu as bien un petit rien à la maison ?

GINA. — Je tâcherai de trouver quelque chose.

HIALMAR. — Mais il faudrait tout de même qu'il y en eût pour tout le monde. Je pense que Relling et Molvig monteront aussi. J'ai rencontré Relling sur l'escalier ; alors j'ai bien dû...

GINA. — Comment, ils viendront aussi, ces deux là ?

HIALMAR. — Mon Dieu, deux de plus ou de moins, cela ne fait pas de différence.

LE PÈRE EKDAL, *ouvrant sa porte et jetant un coup d'œil dans la pièce.* Ecoute, Hialmar. (*Remarquant Gina.*) Ah !

GINA. — Vous voulez quelque chose, grand-père ?

EKDAL. — Non, non. Peu importe. Hum.

(Il rentre.)

GINA, *prenant le panier.* — Fais bien attention à lui, qu'il ne sorte pas.

HIALMAR. — Oui, oui. J'y veillerai. Ecoute, Gina : un peu de salade au hareng ne serait pas de trop. Relling et Molvig auront certainement fait la noce cette nuit.

GINA. — Pour peu qu'ils ne me tombent pas sur le dos tout de suite.

HIALMAR. — Non, non. Prends ton temps.

GINA. — C'est bien, c'est bien. Et toi, pendant ce temps, tu pourras travailler un peu.

HIALMAR. — Mais je travaille, je ne fais que cela ! Je travaille tant que je peux !

GINA. — Tu sais, c'est pour en être plus vite débarrassé.

(Elle prend le panier et va à la cuisine.)

HIALMAR *continue les retouches. Il travaille à contre-cœur.*

EKDAL *entr'ouvre la porte, jette un coup d'œil dans l'atelier et dit à voix basse :* — Es-tu pressé, dis ?

HIALMAR. — Oui, je suis là, à m'échiner sur ces photographies.

EKDAL. — C'est bon, c'est bon, puisque tu es si pressé, hum !

(Il rentre chez lui; la porte reste entr'ouverte.)

HIALMAR *continue un moment à travailler en silence, puis il pose le pinceau et se dirige vers la porte.* Es-tu pressé, père ?

EKDAL, *de l'autre pièce, grommelant :* — Puisque tu es pressé, je le suis aussi. Hum !

HIALMAR. — C'est bien, c'est bien.

(Il retourne à son ouvrage.)

EKDAL, *reparaissant à la porte, un instant après.* — Hum; tu sais, Hialmar, je ne suis pas si pressé que ça.

HIALMAR. — Tu écrivais, je crois.

EKDAL. — Que diable, comme si Graberg ne pouvait pas attendre un jour ou deux. Il n'y va pas de la vie, je pense.

HIALMAR. — Et tu n'es pas un esclave, après tout.

EKDAL. — Non, et puis il y a quelque chose à arranger là dedans.

HIALMAR. — En effet. Veux-tu entrer ? Faut-il ouvrir ?

EKDAL. — Je ne dis pas non.

HIALMAR, *se levant.* — Et puis nous en serions quittes...

EKDAL. — C'est bien çà. Faut que ce soit prêt demain matin, de bonne heure. Car c'est demain, n'est-ce pas? Hum !

HIALMAR. — Mais oui, c'est demain.

(Hialmar et Ekdal tirent chacun une coulisse de la porte du fond. Le soleil entre par les lucarnes du toit. Quelques pigeons passent et repassent en volant sur l'échafaudage. On entend de temps en temps les poules caqueter au fond du grenier.)

HIALMAR. —Voilà. Maintenant tu peux entrer, père.

EKDAL, *entrant.* — Tu ne viens pas ?

HIALMAR. — Ah, ma foi, après tout?... (*Il aperçoit Gina à la porte de la cuisine.*) Mais non, je n'ai pas le temps, moi, je dois travailler. — Maintenant... le mécanisme...

(Il tire un carton. Un rideau descend devant la porte. La partie inférieure est en vieille toile, la partie supérieure consiste en un filet. Le plancher du grenier est de la sorte, caché au spectateur.)

HIALMAR, *revenant à la table.* — Enfin, j'aurai un moment de tranquillité.

GINA. — Bon, le voilà qui tripote de nouveau là dedans.

HIALMAR. — Aurait-il mieux valu qu'il fût descendu chez Mme Eriksen ? (*Il s'assied.*) Que désires-tu ? Tu disais ?

GINA. — Je voulais seulement te demander si tu crois que nous pouvons servir le déjeuner ici ?

HIALMAR. — Oui, je crois que personne ne viendra de si bonne heure.

GINA. — Je n'attends que les deux amoureux qui posent ensemble.

HIALMAR. — Ils pourraient bien poser ensemble un autre jour, que diable !

GINA. — Mais non, mon ami, je leur ai dit de venir après le dîner, pendant que tu dors.

HIALMAR. — Bien. Dans ce cas, nous pourrons déjeuner ici.

GINA. — Oui, oui, mais il n'est pas encore temps de mettre le couvert. Tu peux te servir de la table, en attendant.

HIALMAR. — Tu vois bien que je me sers de la table tant que je peux !

GINA. — Après ça tu seras libre, vois-tu.

(Elle retourne à la cuisine.)

(Un court silence.)

EKDAL, *à la porte du grenier, de l'autre côté du filet.* — Hialmar !

HIALMAR. — Quoi donc ?

EKDAL. — Je crains bien que nous ne devions tout de même transporter le baquet.

HIALMAR. — C'est bien ce que j'ai dit tout le temps.

EKDAL. — Hum ! hum ! hum !

(Il s'éloigne de la porte.)

HIALMAR *travaille un peu, regarde le plafond et se lève à demi.*

(Hedwige vient de la cuisine.)

HIALMAR, *se rasseyant vivement.* — Que veux-tu ?

HEDWIGE. — Je voulais seulement venir vers toi, papa.

HIALMAR, *après un instant.* — Tu furètes partout. Tu me surveilles peut-être ?

HEDWIGE. — Mais pas du tout.

HIALMAR. — Que fait ta mère, là-bas ?

HEDWIGE. — Oh, maman est en train de faire la salade. (*Elle s'approche de la table.*) Je ne peux pas t'aider, papa ?

HIALMAR. — Non, non. Il vaut mieux que je fasse l'ouvrage tout seul, tant que mes forces me soutiendront. Il n'y a rien à craindre, Hedwige — aussi longtemps que Dieu conserve la santé à ton père !

HEDWIGE. — Voyons, papa, ne dis donc pas des choses comme ça !

(Elle rôde un peu dans la chambre, puis s'arrête devant la porte et regarde dans le grenier.)

HIALMAR. — Que fait-il, dis ?

HEDWIGE. — Je crois qu'il arrange un nouveau chemin pour que le canard puisse aller au baquet.

HIALMAR. — Jamais de la vie il ne saura faire cela tout seul ! Et moi qui suis condamné à rester ici !

HEDWIGE, *allant vers lui.* — Donne-moi le pinceau, papa, je sais faire ça.

HIALMAR. — Des bêtises ! Tu t'abîmerais les yeux, voilà tout...

HEDWIGE. — Pas du tout ! Donne-moi le pinceau.

HIALMAR, *se levant.* — Enfin, ce ne serait que pour une minute ou deux.

HEDWIGE. — Tu vois bien. Quel mal cela pourrait-il me faire ? (*Elle prend le pinceau.*) Comme çà. (*Elle s'assied.*) Et voici un modèle.

HIALMAR. — Mais il ne faut pas t'abîmer les yeux, tu entends : ce n'est pas moi qui suis responsable, c'est toi... toi toute seule... tu sais.

HEDWIGE, *retouchant.* — Oui, oui, c'est moi, rien que moi.

HIALMAR. — Tu es très adroite. Hedwige. Rien que deux minutes, tu sais.

(Il passe avec précaution sous un pan du rideau et entre au grenier. Hedwige travaille. On entend les voix d'Hialmar et d'Ekdal qui se disputent.)

HIALMAR, *se montrant de l'autre côté du filet.* — Hedwige, donne-moi les tenailles qui sont sur l'étagère, et puis le marteau, je t'en prie. (*Se retournant.*) Maintenant tu vas voir, père. Laisse moi seulement te montrer comment je l'entends.

HEDWIGE *va chercher les outils et les lui passe.*

HIALMAR. — C'est bien, merci. Il était temps, tu sais.

(Il s'éloigne de la porte. On entend des coups de marteau et le bruit de leur conversation.)

HEDWIGE *s'arrête à les regarder. Au bout d'un moment on frappe à la porte d'entrée, mais elle n'y prend pas garde.*

GRÉGOIRE WERLÉ *entre et s'arrête un instant près de la porte; il est sans chapeau et sans paletot.* — Hum!

HEDWIGE, *se retourne et va au-devant de lui.* — Bonjour. Entrez, je vous prie.

GRÉGOIRE. — Merci. (*Il regarde l'entrée du grenier.*) On dirait que vous avez des ouvriers à la maison.

HEDWIGE. — Non, ce n'est que papa et grand-père. Je vais prévenir.

GRÉGOIRE. — Non, non, je préfère attendre un moment.

(Il s'assied sur la sofa.)

HEDWIGE. — Il y a un désordre ici...!

(Elle veut enlever les photographies.)

GRÉGOIRE. — Laissez donc. Ce sont là des photographies auxquelles vous travaillez?

HEDWIGE. — Un petit travail, pour aider papa.

GRÉGOIRE. — Il ne faut pas que je vous dérange.

HEDWIGE. — Pour sûr que vous ne me dérangez pas.

(Elle attire les objets vers elle et se remet au travail. Grégoire la regarde en silence.)

GRÉGOIRE. — Le canard sauvage a bien dormi, cette nuit?

HEDWIGE. — Je vous remercie; je crois que oui.

GRÉGOIRE, *tourné vers le grenier.* — Ce matin, ça a un tout autre aspect qu'hier soir, au clair de lune.

HEDWIGE. — Oh oui! ça peut changer du tout au tout. Le matin ce n'est pas comme le soir, et quand il pleut, ce n'est plus la même chose que lorsqu'il fait beau.

GRÉGOIRE. — Vous avez remarqué cela.

HEDWIGE. — C'est facile à voir.

GRÉGOIRE. — Vous aimez aussi à vous tenir là-bas, près du canard?

HEDWIGE. — Oui, quand il y a moyen, je...

GRÉGOIRE. — Vous n'avez probablement pas beaucoup de temps. Vous devez aller à l'école?

HEDWIGE. — Non, plus maintenant. Papa craint pour mes yeux.

GRÉGOIRE. — Alors, il vous donne des leçons lui-même?

HEDWIGE. — Papa l'a promis, mais il n'a pas encore eu le temps.

GRÉGOIRE. — Et, sans cela, il n'y a personne qui puisse s'occuper de vous.

HEDWIGE. — Si; le candidat Molvig, mais il n'est pas toujours... vous savez...

GRÉGOIRE. — Il se grise, quoi?

HEDWIGE. — Je crois que oui.

GRÉGOIRE. — Comme cela, vous avez beaucoup de temps libre. Et là dedans, c'est un monde à part... j'imagine?

HEDWIGE. — Oh, oui, tout à fait à part. Et puis il y a là tant de choses extraordinaires!...

GRÉGOIRE. — Vraiment?

HEDWIGE. — De grandes armoires remplies de livres. Et dans plusieurs de ces livres, il y a des images.

GRÉGOIRE. — Oh!

HEDWIGE. — Et puis il y a un vieux secrétaire, avec des tiroirs et des pupitres, et puis une grande pendule, avec des figures qui doivent apparaître. Mais cette pendule ne marche plus.

GRÉGOIRE. — Le temps s'est arrêté, chez le canard sauvage.

HEDWIGE. — Oui. Il y a aussi de vieilles boîtes à couleurs et d'autres choses du même genre; et puis tous les livres.

GRÉGOIRE. — Vous les lisez, n'est-ce pas, tous ces livres?

HEDWIGE. — Oh oui! Quand je puis. Seulement, la plupart sont en anglais. Je ne comprends pas; mais alors je regarde les images. Il y a un livre qui s'appelle « Harryson's History of London », qui a pour sûr cent ans et où il y a une telle masse d'images!.. A la première page il y a une planche qui représente la Mort avec un sablier et une Vierge. C'est bien laid!.. Mais il y a toutes ces autres images avec des églises, des palais, des rues, et de grands vaisseaux qui vont sur la mer.

GRÉGOIRE. — Mais dites-moi, d'où vous viennent toutes ces belles choses?

HEDWIGE. — C'est un vieux capitaine qui a demeuré ici et qui les a apportées. On l'appelait « le Hollandais volant ». C'est bien drôle, parce qu'il n'était pas Hollandais.

GRÉGOIRE. — Vraiment?

HEDWIGE. — Non. Et puis il n'est pas revenu et tout ça est encore ici.

GRÉGOIRE. — Dites-moi maintenant... quand vous regardez ces images, l'envie ne vous vient-elle jamais de voir vous même le monde, le vrai monde, tel qu'il est?

HEDWIGE. — Oh non! Je veux toujours rester à la maison pour aider papa et maman.

GRÉGOIRE. — A retoucher des photographies?

HEDWIGE. — Oh! ce n'est pas seulement ça. Je voudrais surtout apprendre à graver des images, comme celles qui sont dans les livres anglais.

GRÉGOIRE. — Et... qu'en dit votre père?

HEDWIGE. — Je ne crois pas que ce soit dans les idées de papa. Il est drôle, papa. Pensez donc, il dit que je dois apprendre à tresser des corbeilles et à rempailler. Mais cela ne me plaît pas, à moi.

GRÉGOIRE. — A moi non plus.

HEDWIGE. — Seulement, papa a naturellement raison de dire que, si j'avais appris à tresser, j'aurais pu faire le nouveau panier pour le canard.

GRÉGOIRE. — Mais oui, et c'était là votre affaire avant tout.

HEDWIGE. — Oui, puisque le canard est à moi.

GRÉGOIRE. — Justement.

HEDWIGE. — Oui, il est à moi, mais papa et grand-père peuvent me l'emprunter aussi souvent qu'ils veulent.

GRÉGOIRE. — Vraiment. Et qu'est-ce qu'ils en font?

HEDWIGE. — Oh! ils s'occupent de lui, ils lui arrangent des choses, et voilà!..

GRÉGOIRE. — Je comprends. Le canard sauvage a naturellement la première place ici.

HEDWIGE. — Bien sûr; puisque c'est un véritable oiseau sauvage. Et puis il fait tant de peine, il n'a pas avec qui se tenir, le pauvre petit.

GRÉGOIRE. — Il n'a pas de famille, lui, comme les lapins...

HEDWIGE. — Non. Les poules aussi,.. il y en a tant... elles ont été poussins ensemble; mais lui, il est séparé de tous les siens. Et puis, il y a une chose extraordinaire, avec le canard sauvage; personne ne le connaît, et personne ne sait d'où il vient.

GRÉGOIRE. — Et puis il a été au fond des mers.

HEDWIGE *jette un coup d'œil sur Grégoire et réprime un sourire.* — Pourquoi dites-vous « au fond des mers »?

GRÉGOIRE. — Comment devrais-je dire autrement?

HEDWIGE. Vous pourriez dire au fond de la mer, ou au fond de l'eau.

GRÉGOIRE. — Pourquoi pas « au fond des mers ? »

HEDWIGE. — Cela me semble si drôle quand d'autres disent « le fond des mers ».

GRÉGOIRE, — Pourquoi cela ? Pourquoi, dites ?

HEDWIGE. — Non, je ne veux pas, c'est trop bête !

GRÉGOIRE. — Pas du tout. Dites-moi pourquoi vous avez souri?

HEDWIGE. — Voici : toutes les fois que je pense à tout ça ensemble, à ce qu'il y a là dedans, je me dis que le grenier et ce qu'il contient s'appelle d'un seul nom : « le fond des mers ». — Mais c'est si bête.

GRÉGOIRE. — Ne dites pas cela.

HEDWIGE. — Si, puisque c'est tout simplement un grenier.

GRÉGOIRE, *la regardant fixement*. — En êtes-vous bien certaine ?

HEDWIGE, *avec stupéfaction*. — Que c'est là un grenier ?

GRÉGOIRE. — Vous en êtes sûre?

HEDWIGE *se tait et le regarde, bouche béante.*

(Gina entre, venant de la cuisine et portant une nappe et de la vaisselle.)

GRÉGOIRE, *se levant*. — Je crains d'être venu trop tôt.

GINA. — Il faut bien que vous soyez quelque part.

Ce sera prêt tout à l'heure. Débarrasse la table, Hedwige.

(Hedwige débarrasse la table. Pendant la scène suivante, elle et Gina mettent le couvert. Grégoire s'assied dans le fauteuil et feuillette un album.)

GRÉGOIRE. — J'apprends que vous savez retoucher, madame Ekdal.

GINA, *le regardant de côté.* — En effet.

GRÉGOIRE. — Quelle heureuse coïncidence !

GINA. — Comment cela ?

GRÉGOIRE. — Puisque Ekdal s'est fait photographe.

HEDWIGE. — Maman sait aussi faire de la photographie.

GINA. — Oh oui ; j'ai été bien forcée d'apprendre ce métier.

GRÉGOIRE. — C'est peut être vous qui dirigez les affaires ?

GINA. — Oui, quand Ekdal n'a pas le temps.

GRÉGOIRE. — Son vieux père doit l'occuper beaucoup.

GINA. — Et puis ce n'est pas un ouvrage pour un homme comme Ekdal, de portraiturer ainsi tout le monde.

GRÉGOIRE. — Je crois bien!.. Pourtant puisqu'il a choisi ce métier...

GINA. — Vous pouvez bien vous figurer, monsieur Werlé, qu'Ekdal n'est pas un photographe ordinaire.

GRÉGOIRE. — Assurément non ! Mais...

(Un coup de feu dans le grenier.)

GRÉGOIRE, *bondissant.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

GINA. — Ouf, voilà qu'ils tirent de nouveau.

GRÉGOIRE. — Ils tirent des coups de feu, maintenant !

HEDWIGE. — Ils sont à la chasse.

GRÉGOIRE. — Comment ça ? (*A l'entrée du grenier.*) Tu es en train de chasser, Hialmar ?

HIALMAR, *de l'autre côté du filet.* — Tu es là ? je n'en savais rien, J'étais si occupé (*à Hedwige*). Et toi qui ne préviens personne.

(Il entre.)

GRÉGOIRE. — Tu tires des coups de feu dans le grenier ?

HIALMAR, *montrant un pistolet d'arçon.* — Oh ! avec ceci seulement.

GINA. — Je suis sûre que, toi et grand-père, vous finirez par causer un malheur, avec votre *pissolet.*

HIALMAR, *avec colère.* — Je crois t'avoir dit que l'arme ici présente se nomme un pistolet.

GINA. — Elle n'en vaut guère mieux, ma foi.

GRÉGOIRE. — Tu es donc devenu chasseur, toi aussi, Hialmar?

HIALMAR. — Oh ! une petite chasse au lapin, de temps en temps, tu comprends. C'est surtout pour faire plaisir à mon père.

GINA. — C'est drôle, les hommes : il faut toujours qu'ils aient de quoi se *racréer.*

HIALMAR, *irrité.* — Oui, oui ; il nous faut toujours quelque chose pour nous récréer,

GINA. — Mais c'est exactement ce que je dis.

HIALMAR. — C'est bien, c'est bien. (*A Grégoire.*) Vois-tu, ce grenier est si bien situé que personne ne nous entend tirer. (*Il dépose le pistolet sur le rayon le plus élevé de l'étagère.*) Ne touche pas au pistolet, Hedwige; souviens-toi qu'il y a un canon chargé.

GRÉGOIRE, *regardant par le filet.* — Tu as un fusil aussi, à ce que je vois.

HIALMAR. — C'est le vieux fusil de mon père. On ne peut plus s'en servir. Il y a quelque chose d'abîmé au chien. Mais c'est tout de même amusant de l'avoir. Nous pouvons, de temps en temps, le démonter, le nettoyer, le graisser et le revisser ensuite. — Il va sans dire que c'est surtout mon père qui s'en occupe.

HEDWIGE, *qui s'est approchée de Grégoire.* — Maintenant, vous pouvez bien voir le canard sauvage.

GRÉGOIRE. — Je le regarde justement. Il traîne un peu l'aile, à ce qu'il me semble.

HIALMAR. — Ce n'est pas étonnant, il a été blessé.

GRÉGOIRE. — Et puis la patte aussi, si je ne me trompe.

HIALMAR. — Il la traîne un tout petit peu, c'est possible.

HEDWIGE. — C'est cette patte que le chien a mordue.

HIALMAR. — Sans cela,il n'a aucun mal; et c'est vraiment extraordinaire, quand on songe qu'il a reçu une charge de plomb dans le corps, que le chien l'a tenu entre ses dents.

GRÉGOIRE, *avec un coup d'œil à Hedwige.* — Et qu'il a séjourné si longtemps au fond des mers.

HEDWIGE, *souriant.* — Oui.

GINA, *près de la table.* — Ce maudit canard. J'espère qu'il nous en donne,de l'embarras. C'est un vrai calvaire.

HIALMAR. — Le couvert n'est pas encore mis?

GINA.— Tout à l'heure. Viens m'aider, Hedwige.

(Gina et Hedwige vont à la cuisine.)

HIALMAR, *à demi-voix.* — Il vaut mieux que tu t'éloignes de là. Mon père n'aime pas qu'on le regarde.

GRÉGOIRE *s'éloigne du grenier.*

HIALMAR. — Et puis, je vais fermer avant que les autres n'arrivent. (*Il frappe dans ses mains.*) Huche, huche ! Voulez-vous bien vous en aller! (*Il relève le rideau et ferme la porte.*) Cette mécanique est de mon invention. C'est assez amusant, de s'occuper de ces choses-là et de les remettre en état quand elles sont abîmées. Du reste c'est tout à fait nécessaire,

vois-tu, car Gina ne veut pas de lapins et de poules dans l'atelier.

GRÉGOIRE. — Non, et c'est sans doute la femme qui gouverne ici ?

HIALMAR. — En général, je lui abandonne les affaire courantes, et pendant ce temps je me réfugie dans le salon pour y songer à des choses plus graves.

GRÉGOIRE. — A quoi songes-tu, Hialmar ?

HIALMAR. — Cela m'étonne que tu ne me l'aies pas déjà demandé. Peut-être aussi n'as-tu pas entendu parler de l'invention ?

GRÉGOIRE. — Non. De quelle invention ?

HIALMAR. — Vraiment ? Tu n'en as pas entendu parler ? C'est vrai que, dans les contrées désertes d'où tu viens...

GRÉGOIRE. — Tu as fait une découverte !

HIALMAR. — Pas encore, mais j'y travaille. Tu te figures bien, n'est-ce pas, que, si je me suis voué à la photographie, ce n'est pas pour faire tout simplement les portraits d'un tas de monde?...

GRÉGOIRE. — Non, non, ta femme vient de me le dire.

HIALMAR. — Je me suis juré que, du moment où je consacrerais mes forces à ce métier, je saurais l'élever à la dignité d'un art, en même temps que d'une science. C'est alors que je me décidai à faire cette grande découverte.

GRÉGOIRE. — En quoi consiste-t-elle cette découverte ?

HIALMAR. — Mon cher, il ne faut pas encore me questionner sur les détails. Cela demande du temps, vois-tu. Et puis, ne crois pas que ce soit la vanité qui me pousse. Ce n'est pas pour moi que je travaille. Oh non ! J'ai un but qui me préocupe nuit et jour.

GRÉGOIRE. — De quel but parles-tu ?

HIALMAR. — Tu oublies le vieillard aux cheveux blancs.

GRÉGOIRE. — Ton pauvre père ? Que pourrais-tu faire pour lui ?

HIALMAR. — Je puis réveiller en lui le sentiment de sa dignité, en couvrant de gloire et d'honneur le nom d'Ekdal.

GRÉGOIRE. — C'est donc là le but de ton existence ?

HIALMAR. — Je veux sauver le naufragé ! Oui, il a fait naufrage, aussitôt que la tempête s'est déchaînée sur sa tête. Dès que ces terribles enquêtes ont commencé, il est devenu un autre homme. Tu sais, ce pistolet qui est là, le même avec lequel nous tuons des lapins, il a joué un rôle dans la tragédie de la famille Ekdal.

GRÉGOIRE. — Le pistolet ? Vraiment ?

HIALMAR. — Quand le jugement a été prononcé,

quand il allait être mis en prison, il a saisi son pistolet.

GRÉGOIRE. — Il voulait ?...

HIALMAR. — Oui. Mais il n'a pas eu le courage. Il a été lâche. Déjà son âme était affaiblie, égarée. Oh! comprends-tu cela? Lui, un militaire, un homme qui avait tué neuf ours et qui descendait de deux lieutenants-colonels... oui... l'un après l'autre, naturellement... comprends-tu cela, Grégoire?

GRÉGOIRE. — Je le comprends très bien.

HIALMAR. — Pas moi. Et de nouveau, le pistolet intervint dans l'histoire de notre famille : quand on l'a vêtu de gris, qu'on l'a mis au verrou... oh! quelle époque épouvantable pour moi!... Les stores de mes deux fenêtres étaient baissés. En regardant dehors, je voyais le soleil briller comme d'habitude. Je ne comprenais plus rien. Je voyais les gens dans la rue rire et causer de choses indifférentes. Je ne comprenais plus rien. Il me semblait que tout ce qui existe aurait dû s'arrêter, comme pendant une éclipse.

GRÉGOIRE. — Quand ma mère est morte, j'ai éprouvé le même sentiment.

HIALMAR. — A ce moment-là, Hialmar Ekdal a appuyé sur sa poitrine le canon de son pistolet.

GRÉGOIRE. — Toi aussi, tu voulais... !

HIALMAR. — Oui.

GRÉGOIRE. — Mais tu n'as pas tiré.

HIALMAR. — Non. Au moment décisif, j'ai triomphé de moi-même. Je continuai à vivre. Mais, crois-moi, il faut du courage pour choisir la vie dans de telles circonstances.

GRÉGOIRE. — Cela dépend du point de vue.

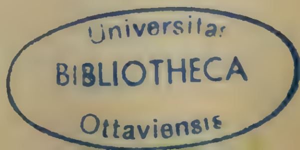
HIALMAR. — Il n'y en a qu'un, crois-moi, et il est heureux que je l'aie choisi, car bientôt j'aurai fait ma découverte et le docteur Relling croit, comme moi, que mon père pourra, après cela, reprendre son uniforme. C'est tout ce que je demanderai pour prix de mon invention.

GRÉGOIRE. — C'est donc la question de l'uniforme, qui...

HIALMAR. — Oui, c'est là son ambition, son désir le plus ardent. Tu ne saurais croire combien mon cœur saigne pour lui. Chaque fois que nous célébrons une petite fête de famille, l'aniversaire de mon mariage, ou quelque chose du même genre, le vieillard fait son entrée, revêtu de son uniforme de lieutenant, souvenir des jours heureux. Mais au moindre coup qu'on frappe à la porte, il s'enfuit dans sa chambre, aussi vite que ses pauvres vieilles jambes peuvent le porter. Il n'ose pas se montrer ! Cela déchire le cœur, tu sais... le cœur d'un fils.

GRÉGOIRE. — Combien de temps te faut-il à peu près pour cette découverte ?

HIALMAR. — Mon Dieu, ne me demande donc pas de détails. Combien de temps? Mais une décou-



verte... on ne régle pas cela à sa guise. Cela dépend de l'inspiration, d'une suggestion. Il est presque impossible de dire d'avance à quelle époque elle se produit.

GRÉGOIRE. — Mais cela avance, cependant?

HIALMAR. — Naturellement, cela avance. Il ne se passe pas un jour que je ne travaille à la découverte : elle me remplit tout entier. Quotidiennement, après le repas, je m'enferme au salon, où je puis me recueillir en silence. Seulement il ne faut pas me presser, cela ne sert à rien. C'est aussi l'avis de Relling.

GRÉGOIRE. — Ne crains-tu pas qu'en t'occupant ainsi de ce grenier, tu ne te laisses distraire, enlever à tes idées?

HIALMAR. — Non, non, non; tout au contraire. Ne dis donc pas cela. Je ne puis aller et venir toute la journée, sous l'obsession constante d'une même idée. L'inspiration, vois-tu, le trait de lumière, vient tout de même quand il doit venir.

GRÉGOIRE. — Tu sais, mon cher Hialmar, qu'à mon avis, il y a en toi quelque chose du canard sauvage.

HIALMAR. — Du canard sauvage? Comment l'entends-tu?

GRÉGOIRE. — Tu as plongé jusqu'au fond et tu te tiens aux varechs.

HIALMAR. — Tu penses peut-être à ce coup pres-

que mortel qui nous a blessés à l'aile, mon père et moi.

GRÉGOIRE. — Pas précisément. Je ne veux pas dire que tu aies été estropié. Mais tu es tombé dans une mare empoisonnée, Hialmar, tu as contracté une maladie latente, et tu as plongé pour mourir dans l'obscurité.

HIALMAR. — Mourir dans l'obscurité ! Moi ? Tu sais, Grégoire, ne me dis pas de ces absurdités-là.

GRÉGOIRE. — Calme-toi. Je saurai te repêcher, car, vois-tu, depuis hier, j'ai, moi aussi, un but d'existence.

HIALMAR. — C'est bien possible. Mais je te prie de me laisser en dehors de tout cela. Je puis t'assurer, qu'en faisant la part d'une mélancolie bien naturelle, je me porte aussi bien qu'on peut le désirer.

GRÉGOIRE. — C'est encore un effet du poison.

HIALMAR. — Ecoute, mon cher ami, ne parle donc plus de maladies et de poisons ; je ne suis pas habitué à ce genre de conversations. Chez moi, on ne me parle jamais de choses lugubres.

GRÉGOIRE. — Je n'en doute pas.

HIALMAR. — Non, car cela ne me fait pas de bien. Il n'y a ici ni miasme, ni marécage, comme tu dis. C'est l'humble toit d'un photographe, je le sais bien, et ma condition est modeste. Mais je suis un inventeur, vois-tu, — et, de plus, un père

de famille. Cela m'élève au-dessus des petitesses de mon état. Ah ! voici le déjeuner !

(Gina et Hedwige apportent des bouteilles de bière, un carafon d'eau-de-vie, des verres, etc. Au même moment, entrent Relling et Molvig, sans chapeau ni pardessus. Molvig est en noir.)

GINA, *disposant la table*. — Bon. Ces deux-là arrivent juste à la minute.

RELLING. — Molvig a cru sentir une odeur de hareng et, dès lors, il n'y a plus eu moyen de le retenir. Encore une fois, bonjour, Ekdal.

HIALMAR. — Grégoire, permets-moi de te présenter le candidat Molvig et le docteur... C'est juste, tu connais Relling, n'est-ce pas?

GRÉGOIRE. — Oui, vaguement.

RELLING. — Tiens, c'est M. Werlé fils. Oui, nous nous sommes pris aux cheveux là-bas, à Heydal. Et vous venez vous installer ici ?

GRÉGOIRE. — J'y suis installé depuis ce matin.

RELLING. — Molvig et moi, nous demeurons au-dessous de vous, de sorte que vous avez sous la main un médecin et un prêre, pour le cas où vous en fassiez usage.

GRÉGOIRE. — Merci, cela pourrait bien arriver. Hier, nous étions treize à table.

HIALMAR. — Voyons : ne reviens pas toujours à ces sujets lugubres.

RELLING. — Tu peux être tranquille, Ekdal; ce n'est pas toi que cela concerne.

HIALMAR. — Je l'espère bien pour ma famille. Et maintenant, prenons place, mangeons, buvons, soyons gais.

GRÉGOIRE. — Nous n'attendons pas ton père ?

HIALMAR. — Non, il préfère prendre son repas chez lui, plus tard. Plaçons-nous.

(Les hommes s'asseyent, mangent et boivent. Gina et Hedwige vont et viennent, faisant le service.)

RELLING. — Dites donc, madame Ekdal, Molvig s'est encore donné une fameuse culotte, hier soir.

GINA. — Comment, de nouveau ?

RELLING. — Vous ne l'avez pas entendu, quand je l'ai ramené cette nuit ?

GINA. — Non, je n'ai rien entendu.

RELLING. — Tant mieux. Il était dans un triste état cette nuit, Molvig.

GINA. — Est-ce vrai, Molvig ?

MOLVIG. — Passons l'éponge sur les incidents de cette nuit. Ces choses-là ne relèvent pas de mon meilleur moi.

RELLING, *à Grégoire.* — Cela le prend comme une suggestion. Il faut alors que j'aille nocer avec lui. Le candidat Molvig est un démoniaque, voyez-vous !

GRÉGOIRE. — Un démoniaque ?

RELLING. — Oui, Molvig est un démoniaque.

GRÉGOIRE. — Hum.

RELLING. — Et les natures démoniaques ne peu-

vent pas marcher droit dans ce monde ; il faut qu'elles fassent des détours de temps en temps. Dites-moi, vous supportez encore le séjour de ce vilain trou à charbons ?

GRÉGOIRE. — Je l'ai supporté jusqu'à présent,

RELLING. — Avez-vous réalisé cette réclamation que vous faisiez valoir à droite et à gauche ?

GRÉGOIRE. — Une réclamation ? (*Comprenant.*) Ah ! très bien.

HIALMAR. — Tu faisais de l'escompte, Grégoire ?

GRÉGOIRE. — Ah, bast !

RELLING. — Mais certainement. Il faisait la tournée chez tous les ouvriers et présentait quelque chose qu'il appelait : La réclamation de l'idéal.

GRÉGOIRE. — J'étais jeune dans ce temps-là.

RELLING. — Vous avez raison ; vous étiez bien jeune. Et la réclamation de l'idéal ne vous a jamais été payée de mon temps.

GRÉGOIRE. — Ni plus tard non plus.

RELLING. — Alors vous avez eu, sans doute, la sagesse de transiger un peu, n'est-ce pas ?

GRÉGOIRE. — Je ne transige jamais quand j'ai affaire à un homme digne de ce nom.

HIALMAR. — Il me semble que tu as parfaitement raison. Du beurre, Gina.

RELLING. — Et un morceau de lard pour Molvig.

MOLVIG. — Oh ! pas de lard.

(On frappe à la porte du grenier.)

HIALMAR. — Ouvre, Hedwige, grand-père veut rentrer.

(Hedwige entr'ouvre la porte. Le père Ekdal entre, portant une peau de lapin fraîchement enlevée. Hedwige referme la porte.)

EKDAL. — Bonjour, messieurs. Chasse heureuse, aujourd'hui. J'en ai tué un grand.

HEDWIGE. — Et tu lui as enlevé la peau sans m'attendre !

EKDAL. — Je l'ai salé aussi, c'est bon, la viande de lapin, c'est tendre, c'est doux, on dirait du sucre. Bon appétit, messieurs.

(Il entre dans sa chambre.)

MOLVIG, *se levant.* — Excusez ; je ne puis plus ; il faut que je descende.

RELLING. — Prenez de l'eau de Seltz, mon bonhomme.

MOLVIG. — Oh ! oh !

(Il sort par la porte d'entrée.)

RELLING, *à Hialmar.* — Prenons un verre à la santé du vieux chasseur.

HIALMAR, *trinquant.* — Oui, à la santé d'un sportsman au seuil du tombeau.

RELLING. — A la santé de ses cheveux blancs. (*Il boit.*) Au fait, dis-moi, ses cheveux sont-ils gris ou blancs ?

HIALMAR. — Entre les deux. D'ailleurs, je crois qu'il n'en reste plus beaucoup sur son crâne.

RELLING. — Une perruque n'a encore empêché personne de faire son chemin. Au fond, tu es un homme heureux, Ekdal. Avec ce magnifique but d'existence que tu cherches à atteindre...

HIALMAR. — Et j'y travaille avec ardeur, tu sais.

RELLING. — Et puis, quand on voit ta femme si diligente, se dandinant sur ses hanches, glissant sur ses semelles de feutre, te préparant tout, veillant à tout ce qu'il te faut.

HIALMAR.— Gina, oui. (*Il lui fait un signe de tête.*) Tu es une bonne compagne sur le chemin de la vie, toi.

GINA. — Voulez-vous bien cesser de bavarder sur mon compte.

RELLING. — Et ta petite Hedwige, donc, Ekdal ?

HIALMAR, *ému*. — L'enfant, oui ! L'enfant avant tout. Hedwige, viens près de moi. (*Il lui caresse les cheveux.*) Quel jour est-ce demain, dis ?

HEDWIGE, *le secouant*. — Ne dis donc rien, papa !

HIALMAR. — Mon cœur saigne à la pensée qu'il y aura si peu de chose, rien qu'une petite fête au grenier.

HEDWIGE. — Mais c'est justement ça qui sera joli !

RELLING. — Attends seulement, Hedwige, que la magnifique découverte ait vu le jour.

HIALMAR. — Oh alors ! — Tu verras bien ! Hedwige, je me suis décidé à assurer ton avenir. Tu seras heureuse jusqu'a la fin de tes jours. Je deman-

derai quelque chose pour toi, — une chose ou une autre. Ce sera la seule récompense du pauvre inventeur.

HEDWIGE *lui passe les bras autour du cou et lui murmure à l'oreille.* — Cher, cher petit papa !

RELLING, *à Grégoire.* — Eh bien ! Cela vous sourit, n'est-ce pas, pour changer, d'être assis à une table bien servie, au sein d'une famille heureuse.

HIALMAR. En effet, j'attache un grand prix à ces moments passés à table.

GRÉGOIRE. — Quant à moi, je n'aime pas à respirer l'air des marécages.

RELLING. — Des marécages ?

HIALMAR. — Tu vas recommencer !

GINA. — Je vous jure bien, monsieur Werlé, qu'il n'y a pas de mauvais air chez nous, car j'aère le logement tous les jours que Dieu donne.

GRÉGOIRE, *se levant de table.* — La puanteur dont je parle, vous ne parviendrez pas à la chasser.

HIALMAR. — La puanteur !

GINA. — Oui, qu'en dis-tu, Ekdal ?

RELLING. — Excusez, ce ne serait pas vous, par hasard, qui apporteriez cette puanteur de là-bas, des usines ?

GRÉGOIRE. — Cela vous ressemblerait assez d'appeler puanteur ce que j'apporte dans cette maison.

RELLING, *allant vers lui.* — Ecoutez, monsieur Werlé fils, je vous soupçonne fort de conserver

encore au fond de votre poche... la réclamation de l'idéal.

GRÉGOIRE. — C'est là, dans ma poitrine, que je la conserve.

RELLING. — Eh, de par le diable ! conservez-la où vous voulez : seulement je ne vous conseille pas de faire vos encaissements ici, tant que je suis là.

GRÉGOIRE. — Et si je le fais tout de même ?

RELLING. — Vous descendrez l'escalier la tête la première. C'est moi qui vous le dis.

HIALMAR, *se levant.* — Voyons, Relling.

GRÉGOIRE. — Oui, jetez-moi dehors.

GINA, *s'interposant.* — Cessez donc, Relling. Mais il faut que je vous dise, monsieur Werlé, que ce n'est pas à vous, qui avez fait toutes ces malpropretés dans votre poêle, de venir chez moi parler de puanteur.

(On frappe à la porte d'entrée.)

HEDWIGE. — Maman, on frappe.

HIALMAR. — Allons, bon ! Voilà le train qui commence, maintenant.

GINA — Laisse-moi faire. (*Elle va ouvrir la porte, s'arrête court, tressaille et se retire vivement.*) Oh, là, là !

(M. Werlé entre et fait un pas dans la chambre. Il est en fourrure.)

WERLÉ. — Excusez-moi. Mais je crois que mon fils demeure dans cette maison.

GINA, *suffoquée.* — Oui.

HIALMAR, *s'approchant de Werlé.* — Donnez-vous la peine, monsieur Werlé...

WERLÉ. — Merci, je voudrais seulement parler à mon fils.

GRÉGOIRE. — Qu'y a-t-il ? Me voici.

WERLÉ. — Je désire te parler dans ta chambre.

GRÉGOIRE. — Dans ma chambre — bien.

(Il veut y aller.)

GINA. — Non, Dieu sait qu'elle n'est pas en état de...

WERLÉ. — Eh bien alors, sur le palier. Je veux causer avec toi seul à seul.

HIALMAR. — A l'instant, monsieur Werlé. Viens au salon, Relling.

(Hialmar et Relling sortent par la droite. Gina emmène Hedwige à la cuisine.)

(Un silence.)

GRÉGOIRE. — Eh bien! nous voici seuls.

WERLÉ. — Tu as laissé échapper quelques insinuations, hier soir. — Et comme tu es allé t'établir chez les Ekdal, je suis tenté de croire que tu as quelque mauvais dessein à mon égard.

GRÉGOIRE. — Le dessein que j'ai, c'est d'ouvrir les yeux à Hialmar Ekdal. Il faut qu'il voie sa situation telle qu'elle est.... voilà tout.

WERLÉ. — C'est là ce but d'existence dont tu parlais hier?

GRÉGOIRE. — Oui, c'est le seul que tu m'aies laissé.

WERLÉ. — Est-ce donc moi qui t'ai troublé l'esprit?

GRÉGOIRE. — Tu m'as troublé l'existence. Il ne s'agit pas de ma mère. — Mais c'est à toi que je dois les remords qui me rongent et me poursuivent.

WERLÉ. — Ah ! c'est donc la conscience qui cloche.

GRÉGOIRE. — J'aurais dû agir contre toi, quand on a tendu ce piège au lieutenant Ekdal. J'aurais dû le mettre en garde, car je me doutais bien de la façon dont cela finirait.

WERLÉ. — S'il en est ainsi, tu aurais dû parler, en effet.

GRÉGOIRE. — Je n'ai pas osé, j'étais trop lâche, trop intimidé. J'avais une telle peur de toi, alors encore et plus tard.

WERLÉ. — Cette peur est bien passée, à ce qu'il paraît.

GRÉGOIRE. — Heureusement oui, elle est passée. Le mal que moi et d'autres nous avons fait au vieil Ekdal est irréparable. Mais, quant à Hialmar, je puis le sauver du mensonge et de la dissimulation où il est en train de tomber.

WERLÉ. — Crois-tu que ce soit là une bonne action?

GRÉGOIRE. — J'en ai la ferme conviction.

WERLÉ. — Tu crois peut-être que le photographe

Ekdal est homme à te savoir gré de cette preuve d'amitié?

GRÉGOIRE. — Oui, je le crois.

WERLÉ. — Nous verrons bien.

GRÉGOIRE. — Et puis... si je dois supporter la vie, il faut que je cherche un remède pour ma conscience malade.

WERLÉ. — Elle ne guérira jamais. Tu as la conscience attaquée depuis ton enfance. Tu as hérité cela de ta mère, Grégoire : le seul héritage qu'elle t'ait laissé.

GRÉGOIRE, *avec un demi-sourire d'ironie.* — Tu n'as pas encore pu digérer ta méprise au sujet de la fortune que tu croyais épouser.

WERLÉ. — Ne nous égarons pas hors de la question. Ainsi, tu es bien décidé à mettre Hialmar Ekdal sur une piste que tu crois la bonne

GRÉGOIRE. — Oui, j'y suis décidé.

WERLÉ. — Allons. En ce cas, j'aurais pu m'épargner ma démarche. Il est inutile désormais de te demander si tu veux rentrer sous mon toit.

GRÉGOIRE. — Non.

WERLÉ. — Et tu ne veux pas non plus de l'association?

GRÉGOIRE. — Non.

WERLÉ. — C'est bien. Mais, comme je veux me remarier, je veux te donner ce qui te revient.

GRÉGOIRE, *vivement.* — Non. Je ne veux rien.

WERLÉ. — Tu ne veux rien?

GRÉGOIRE. — Non. Ma conscience me défend de rien accepter.

WERLÉ, *après un instant.* — Retournes-tu à l'usine?

GRÉGOIRE. — Non. Je me considère comme ayant quitté ton service.

WERLÉ. — Mais que veux-tu faire en ce cas?

GRÉGOIRE. — Je veux atteindre le but de mon existence. Rien de plus.

WERLÉ. — Bon, mais après cela? De quoi vivras-tu?

GRÉGOIRE. — J'ai mis de côté une part de mon traitement.

WERLÉ. — Cela te mènera loin!

GRÉGOIRE. — Je crois que cela suffira aussi longtemps que je vivrai.

WERLÉ. — Que veux-tu dire?

GRÉGOIRE. — Je ne réponds rien.

WERLÉ — En ce cas, adieu, Grégoire.

GRÉGOIRE. — Adieu.

(Werlé sort.)

HIALMAR, *entr'ouvrant la porte.* Il est parti!

GRÉGOIRE. — Oui.

(Hialmar et Relling rentrent, ainsi que Gina et Hedwige qui viennent de la cuisine.)

RELLING. — Voilà un déjeuner flambé.

GRÉGOIRE. — Va t'habiller, Hialmar, nous allons faire une longue promenade.

HIAMAR. — Volontiers. Que te voulait ton père ? Est-ce qu'il s'agissait de moi?

GRÉGOIRE. — Viens toujours. Nous avons à causer. Je vais mettre mon paletot.

(Il sort par la porte du palier.)

GINA. — Tu ne devrais pas aller avec lui, Ekdal.

RELLING. — Non, ne t'en va pas. Reste ici.

HIALMAR *prenant son chapeau et son paletot.* — Comment ! quand un ami d'enfance éprouve le besoin de se confier à moi entre quatre yeux...

RELLING. — Mais, que diable... tu ne vois donc pas que cet individu est toqué, timbré, fou !

GINA. — Tu vois bien. Sa mère aussi avait des crises qui lui tournaient le physique de temps en temps.

HIALMAR. — Il n'en a que plus sérieusement besoin de l'œil vigilant d'un ami. (*A Gina.*) Avant tout, que le dîner soit prêt à l'heure fixée. Au revoir.

(Il sort par la porte du palier.)

RELLING. — Quel malheur aussi qu'un des puits de mine d'Heydal n'ait pas conduit cet homme aux enfers !

GINA. — Jésus ! pourquoi dites-vous ça ?

RELLING, *entre ses dents.* — Oh pour rien, j'ai mon idée.

GINA. — Croyez-vous que monsieur Werlé fils soit tout à fait fou.

RELLING. — Malheureusement non. Il n'est pas plus fou que le commun des mortels. Mais il a une maladie dans le corps, c'est sûr.

GINA. — Qu'est-ce qui lui manque donc ?

RELLING. — Je vais vous le dire, madame Ekdal. Il est atteint d'une fièvre de justice aiguë.

GINA. — Une fièvre de justice aiguë ?

HEDWIGE. — C'est une maladie, ça ?

RELLING. — Oui, une maladie nationale, mais elle n'apparaît qu'à l'état sporadique. (*Avec un signe de tête à Gina.*) Au revoir.

(Il sort par la porte du palier.)

GINA, *inquiète, rôdant par la chambre.* — Ah ! ce Grégoire Werlé — c'a a toujours été un vilain moineau.

HEDWIGE, *la regardant attentivement, debout près de la table.* — Tout ça est bien extraordinaire.

ACTE QUATRIÈME

L'atelier d'Hialmar Ekdal. On vient de photographier. Au milieu de la pièce se trouvent un appareil recouvert d'une étoffe sombre, un trépied, une ou deux chaises, une console, etc. L'atelier est éclairé par les derniers rayons du soleil couchant. Un peu plus tard le crépuscule tombe.

(Gina se tient à la porte d'entrée ouverte et parle avec quelqu'un qui est dehors. Elle a en main un étui à clichés et un cliché mouillé.)

GINA. — Oui, vous pouvez en être sûrs. Quand je promets quelque chose, je le tiens. La première douzaine sera prête lundi. — Bonjour, bonjour !

(On entend des pas qui descendent l'escalier. Gina ferme la porte, met le cliché dans l'étui et le glisse dans l'appareil.)

HEDWIGE, *venant de la cuisine.* — Ils sont partis?

GINA, *rangeant.* — Oui, grâce à Dieu, j'en suis enfin débarrassée.

HEDWIGE. — Comprends-tu que papa ne soit pas encore rentré?

GINA. — Tu es sûre qu'il n'est pas chez Relling ?

HEDWIGE. — Non, il n'y est pas. Tout à l'heure je suis descendue voir par l'escalier de service.

GINA. — Et son dîner qui va être froid.

HEDWIGE. — Oui, pense donc — Papa qui rentre toujours juste à l'heure du dîner !

GINA. — Il rentrera à l'instant, tu vas voir.

HEDWIGE. — Oh, s'il pouvait donc venir ! Tout me semble si étrange, maintenant.

GINA, *avec un cri.* — Le voici !

(Hialmar entre par la porte du palier.)

HEDWIGE, *courant au-devant de lui.* — Papa ! Oh ! comme nous t'avons attendu, si tu savais !

GINA, *le regardant.* — Tu es resté bien longtemps absent, Ekdal.

HIALMAR, *sans la regarder.* — Je suis resté un peu longtemps, oui.

(Il ôte son paletot. Gina et Hedwige veulent l'aider. Il les écarte.)

GINA. — As-tu dîné avec Werlé ?

HIALMAR, *suspendant son paletot.* — Non.

GINA, *se dirigeant vers la cuisine.* — En ce cas, je vais t'apporter ton dîner.

HIALMAR. — Non, laisse cela. Je ne mangerai pas maintenant.

HEDWIGE, *s'approchant.* — Tu ne vas pas bien, papa ?

HIALMAR. — Bien ? Oh oui, pas trop mal. Nous

avons fait une promenade fatigante, Grégoire et moi.

GINA. — Tu n'aurais pas dû le suivre, Hialmar; tu n'y es pas habitué.

HIALMAR. — Hum. Il y a dans ce monde bien des choses auxquelles un homme doit s'habituer. (*Il arpente la chambre un instant.*) Personne n'est venu, pendant mon absence?

GINA. — Il n'y a eu que ces deux amoureux.

HIALMAR. — Pas de nouvelles commandes?

GINA. — Non, pas aujourd'hui.

HEDWIGE. — Tu vas voir, papa, qu'il y en aura demain.

HIALMAR. — Ce serait heureux. Demain, je compte me mettre sérieusement à l'ouvrage.

HEDWIGE. —Demain! Mais tu oublies quel jour c'est, demain.

HIALMAR. — Ah, c'est vrai, eh bien! après-demain. Dorénavant je veux faire tout moi-même, je veux supporter tout l'ouvrage.

GINA. — Voyons, Ekdal, à quoi cela te servirait-il? A t'empoisonner l'existence, voilà tout. Je suffis bien à la photographie, et toi, tu continueras à travailler à la découverte.

HEDWIGE. — Et le canard sauvage, et les lapins, et les...

HIALMAR. — Ne me parle donc pas de ces niai-

series ! A partir de demain je ne remets plus les pieds au grenier.

HEDWIGE. — Mais, papa, tu m'as promis qu'il y aurait fête demain.

HIALMAR. — C'est vrai. Eh bien ! Ce sera à partir d'après-demain. Ce maudit canard, j'aurais envie de lui tordre le cou.

HEDWIGE, *poussant un cri.* — Au canard sauvage!

GINA. — Si l'on a jamais vu !

HEDWIGE, *le secouant.* — Dis donc, papa, c'est mon canard, à moi.

HIALMAR. — C'est bien pour cela que je m'en abstiens. Je n'ai pas le cœur de l'étrangler, je n'en ai pas le cœur à cause de toi, Hedwige. Mais, je sens bien, tout au fond de moi-même, que je devrais agir autrement. Je ne devrais pas tolérer sous mon toit un être quelconque venant de ces mains-là.

GINA. — Mais tu sais bien que c'est cet imbécile de Petersen qui l'a donné à grand-père...

HIALMAR, *arpentant la pièce.* — Il y a certains droits, comment les appellerai-je ? Allons, si vous voulez, je dirai les droits de l'idéal, il y a certaines obligations auxquelles un homme ne peut pas se soustraire sans amoindrir son âme

HEDWIGE, *marchant derrière lui.* — Mais, songe donc, le canard, le pauvre canard sauvage...

HIALMAR, *s'arrêtant tout à coup.* — Puisque je te

dis que je l'épargne à cause de toi. Pas un cheveu ne tombera de... ; allons, je le répète : on l'épargnera. Il y a des devoirs à remplir, encore plus grands que ceux-là. Mais il est temps que tu sortes un peu, Hedwige, comme tu en as l'habitude. Le jour a baissé, c'est ce qu'il te faut.

HEDWIGE. — Non, je ne me soucie pas de sortir en ce moment.

HIALMAR. — Si, il faut sortir. Il me semble que tu clignotes des paupières. Cela ne te fait pas de bien, tout cet air comprimé. Il y a sous ce toit une atmosphère épaisse.

HEDWIGE. — Bon, bon, je descends par l'escalier de service et je remonte dans un instant. Mon manteau, mon chapeau? Bon! Ils sont dans ma chambre. Dis donc, papa, tu ne feras pas de mal au canard, pendant que je serai dehors.

HIALMAR. — Pas une plume ne tombera de sa tête. (*La serrant sur son cœur.*) Toi et moi, Hedwige, nous deux!.. Allons, va-t'en.

(Hedwige fait un petit signe de tête à ses parents et sort par la cuisine.)

HIALMAR, *marchant, sans lever les yeux.* — Gina.

GINA. — Plaît-il?

HIALMAR. — A partir de demain, ou disons plutôt d'après-demain, j'aurais envie de tenir moi-même les comptes du ménage.

GINA. — Comment, tu veux maintenant tenir les comptes aussi ?

HIALMAR. — Ou du moins je veux vérifier les revenus.

GINA. — Ah, bon Dieu ! Ce n'est pas long à compter, ça.

HIALMAR. — On ne le croirait pas. Il me semble que l'argent dure bien longtemps entre tes mains. (*La regardant.*) Comment cela se fait-il ?

GINA. — Nous avons besoin de si peu, Hedwige et moi.

HIALMAR. — Est-ce vrai que père soit si largement payé pour sa copie, chez M. Werlé ?

GINA. — Je ne sais pas s'il est tant payé que ça. Je ne connais pas le prix de ces choses-là.

HIALMAR. — Voyons, que touche-t-il à peu près? Tu peux bien me le dire.

GINA. — C'est si différent. Il touche à peu près ce qu'il nous coûte et, avec ça, un peu d'argent de poche.

HIALMAR. — Ce qu'il nous coûte ! Et tu ne me l'as pas dit plus tôt !

GINA. — Je ne pouvais pas te le dire. Cela te faisait un tel plaisir de croire que c'est toi qui le nourissais.

HIALMAR. — Et celui qui le nourrit, c'est M. Werlé.

GINA. — Oh ! Il a bien de quoi, M. Werlé.

HIALMAR. — Voudrais-tu allumer la lampe?

GINA, *allumant.* — Et puis, nous ne pouvons pas savoir si c'est M. Werlé. C'est peut-être Graberg.

HIALMAR. — Graberg? Pourquoi ce faux-fuyant?

GINA. — Enfin, je n'en sais rien, j'ai pensé...

HIALMAR. — Hum!

GINA. — Souviens-toi que ce n'est pas moi qui ai procuré cette copie à grand-père. C'est Berthe, quand elle est entrée dans la maison.

HIALMAR. — Il me semble que ta voix tremble.

GINA, *posant l'abat-jour.* — Ma voix?

HIALMAR. — Tes mains tremblent aussi. Je ne me trompe pas.

GINA, *résolument.* — Dis-moi ça franchement, Ekdal. Qu'est-ce qu'il t'a donc conté sur moi?

HIALMAR. — Est-ce vrai, est-ce possible, qu'il y ait eu quelque chose entre toi et Werlé à l'époque où tu servais dans la maison?

GINA. — Ce n'est pas vrai. Pas cette fois-là. M. Werlé était après moi, ça c'est juste. Et madame a cru toutes sortes de choses. Alors elle a mis tout sens dessus dessous, — un boucan d'enfer, quoi! Elle m'a tiré les cheveux, elle m'a battue, et voilà. Après ça j'ai quitté le service.

HIALMAR. — C'est donc plus tard!

GINA. — Oui, alors je suis rentrée à la maison, comme tu sais. Mère n'était pas si bien que tu pensais, Ekdal; elle m'a chanté ceci et cela. A cette époque, M. Werlé était déjà veuf, tu comprends.

HIALMAR. — Et alors ? Voyons...

GINA. — Enfin, il vaut peut-être mieux que tu le saches, il n'a pas démordu avant d'avoir tout ce qu'il voulait.

HIALMAR, *joignant les mains.* — Et c'est là la mère de mon enfant ! Comment as-tu pu me cacher une telle chose ?

GINA. — Oui, ça n'est pas bien à moi. J'aurais dû te l'avouer depuis longtemps.

HIALMAR. — Tu aurais dû me le dire tout de suite. Au moins j'aurais su qui tu étais.

GINA. — M'aurais-tu épousée tout de même, dis ?

HIALMAR. — Comment peux-tu le supposer !

GINA. — Voilà pourquoi je n'ai rien osé dire. J'avais tant d'amour pour toi, tu sais bien. Et je ne pouvais pourtant pas faire mon propre malheur.

HIALMAR, *marchant dans la chambre.* — Et c'est là la mère de ma petite Hedwige ! Et savoir que tout ce qui m'entoure...(*Il donne un coup de pied à une chaise.*) Tout mon foyer, je le dois à cet homme !.. Oh ! quel beau séducteur que ce Werlé !

GINA. — Est-ce que tu regrettes les quatorze ou quinze ans que nous avons vécu ensemble ?

HIALMAR, *se plaçant en face d'elle.* — Dis-moi, n'as-tu pas gémi chaque jour, à chaque minute, sur ce tissu de mensonges, que tu as filé autour de moi, comme une araignée ? Réponds-moi ! N'as-tu

pas vécu depuis, torturée de remords et d'angoisses?

GINA. — Ah! mon cher Ekdal, j'ai eu, ma foi, bien assez à faire à penser à la maison et à la vie de tous les jours.

HIALMAR. — Et jamais tu ne jettes un regard en arrière, sur les fautes de ton passé?

GINA. — Non; je les avais presque oubliées ces vieilles histoires, tu sais.

HIALMAR. — Oh, cette insensibilité, ce calme de brute! Il y a là quelque chose qui m'indigne. Pas même de remords!

GINA. — Dis-donc, Ekdal, que crois tu que tu serais devenu, si tu n'avais pas trouvé une femme comme moi?

HIALMAR. — Une!...

GINA. — Oui, c'est que j'ai toujours été, comme qui dirait, plus débrouillarde que toi. C'est vrai aussi, que j'ai une couple d'années de plus.

HIALMAR. — Ce que je serais devenu!

GINA. — C'est que tu prenais toute espèce de mauvais chemins dans le temps où tu m'as rencontrée. Tu ne peux pas nier ça.

HIALMAR. — Tu appelles cela de mauvais chemins! Oh! tu ne sais pas ce qui ce passe dans le cœur d'un homme livré au chagrin et au désespoir. Et surtout un homme à tempérament de feu comme moi!

GINA. — C'est bien, c'est bien, je ne dis pas non. Je ne vais pas tripoter dans tout ça, maintenant. Tu es devenu un si bon homme, si tôt que tu as eu une maison et de la famille. C'était si gentil et si tranquille chez nous, à cette heure. Et puis voilà qu'Hedwige et moi, nous aurions bientôt pu nous payer un peu d'habits et de bonnes choses.

HIALMAR. — Embourbées dans le mensonge, oui !

GINA. — Oh, faut-il que cet affreux individu ait fourré son nez ici !

HIALMAR. — Et moi aussi, je me trouvais bien à mon foyer... Ce n'était qu'une illusion... D'où me viendra maintenant l'essor qu'il me faut pour transporter ma découverte dans le monde des réalités? Peut être mourra-t-elle avec moi, et, dans ce cas, ce sera ton passé, Gina, qui l'aura tuée.

GINA, *prête à pleurer*. — Ne dis donc pas ça, Ekdal, moi, qui toute ma vie n'ai voulu que ton bien !

HIALMAR. — Oui, je le demande : qu'adviendra-t-il maintenant du rêve conçu par le père de famille ? Quand j'étais là, étendu sur mon sofa, songeant à la découverte, j'avais bien le pressentiment qu'elle absorberait mes dernières forces. Je sentais que le jour où le brevet d'invention me serait remis serait aussi le jour des adieux. Et mon rêve était que tu vives après moi, dans l'aisance, qu'on honore en toi la veuve de l'inventeur défunt.

GINA, *essuyant ses larmes.* — Ne parle donc pas comme ça, Ekdal. Que le bon Dieu me préserve de vivre le jour où je serais veuve !

HIALMAR. — Oh! peu importe ! Puisque tout est fini, maintenant. Tout !

(Grégoire Werlé ouvre prudemment la porte et regarde.)

GRÉGOIRE. — Puis-je entrer ?

HIALMAR. — Oui, entre.

GRÉGOIRE *s'avance, la figure épanouie, leur tendant les mains.* — Eh bien ! Mes chers amis ! *(Il les regarde l'un après l'autre, puis chuchote à Hialmar.)* Ce n'est donc pas fait ?

HIALMAR, *d'une voix sombre.* — C'est fait.

GRÉGOIRE. — C'est fait ?

HIALMAR. — J'ai vécu l'heure la plus amère de ma vie.

GRÉGOIRE. — Mais aussi la pluspure, n'est-ce pas?

HIALMAR. — Enfin, pour le moment, c'est fini.

GINA. — Que Dieu vous pardonne, monsieur Werlé !

GRÉGOIRE *avec un profond étonnement.* — Je n'y comprends rien.

HIALMAR. — Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

GRÉGOIRE. — Cette grande liquidation qui devait servir de point de départ à une existence nouvelle, à une vie, à une communauté basée sur la vérité, affranchie de tout mensonge.

HIALMAR. — Je sais, je sais très bien.

GRÉGOIRE. — J'étais si intimement persuadé qu'à mon entrée je serais frappé par une lumière de transfiguration illuminant l'époux et l'épouse. Et voici que, devant moi, tout est morne, sombre, triste.

GINA. — Bien, bien.

(Elle enlève l'abat-jour de la lampe.)

GRÉGOIRE. — Vous ne voulez pas me comprendre, madame Ekdal. Mais toi, Hialmar ? Cette grande liquidation aurait dû t'initier à des vues plus élevées.

HIALMAR. — Oui, naturellement... C'est-à-dire, jusqu'à un certain point.

GRÉGOIRE. — Car rien au monde ne peut être comparé à la joie de pardonner à la pécheresse et de l'élever jusqu'à soi par l'amour.

HIALMAR. — Crois-tu qu'un homme puisse digérer si facilement le breuvage amer que je viens d'avaler ?

GRÉGOIRE. — Un homme ordinaire, non. C'est possible. Mais un homme comme toi !

HIALMAR. — Mon Dieu, oui, je sais bien. Mais tu dois me stimuler, Grégoire. Il faut du temps, vois-tu !

GRÉGOIRE. — Il y a en toi beaucoup du canard sauvage, Hialmar.

(Relling est entré par la porte du palier.)

RELLING. — Bon, voici encore le canard sauvage sur le tapis.

HIALMAR. — Oui, la bête blessée à l'aile, le trophée de chasse de monsieur Werlé.

RELLING. — De monsieur Werlé? C'est de lui que vous parlez ?

HIALMAR. — De lui et d'autres.

RELLING, *à demi-voix à Grégoire.* — Que le diable vous emporte !

HIALMAR. — Tu dis ?

RELLING. J'exprime de tout mon cœur le désire que le charlatan rentre chez lui. S'il reste ici, il est capable de vous détruire l'un et l'autre.

GRÉGOIRE. — Vous voyez devant vous, monsieur Relling, des gens qui ne craignent pas la destruction. Ne parlons pas d'Hialmar pour le moment. Mais au fond de son cœur à elle il y a aussi, je n'en doute pas, quelque chose de loyal et d'honnête.

GINA, *prête à pleurer.* — Vous auriez bien dû, en ce cas, me laisser passer pour ce que je suis.

RELLING. — Serait-ce indiscret de vous demander ce que vous venez faire ici, à vrai dire ?

GRÉGOIRE. — Je veux fonder une véritable union conjugale.

RELLING. — Vous croyez donc que l'union des Ekdal n'est pas ce qu'il faut ?

GRÉGOIRE. — Elle vaut autant que beaucoup

d'autres, malheureusement. Mais, quant à être une véritable union conjugale, non, elle ne l'est pas encore.

HIALMAR. — Tu n'as jamais songé aux droits de l'idéal, Relling?

RELLING. — Des sornettes, mon garçon ! Mais excusez-moi, monsieur, si je vous demande combien de véritables unions conjugales vous avez vues dans votre vie. Voyons, là, en chiffre rond ?

GRÉGOIRE. — A vrai dire, je ne crois pas en avoir vu une seule.

RELLING. — Ni moi non plus.

GRÉGOIRE. — Mais j'en ai vu une infinité du genre opposé. Et j'ai eu l'occasion de voir de près ce qu'une telle union peut faire de ravages dans un couple humain.

HIALMAR. — Tout le fondement moral d'un homme peut s'écrouler sous ses pieds : voilà l'horreur !

RELLING. — Ma foi, comme, à proprement parler, je n'ai jamais été marié, il m'est impossible de me prononcer là-dessus. Mais ce que je sais, c'est que l'union conjugale comprend aussi l'enfant. Et, quant à l'enfant, vous devez le laisser en paix.

HIALMAR. — Hedwige, ma pauvre Hedwige !

RELLING. — Oui, vous aurez la bonté de ne pas mêler Hedwige à tout ça. Vous êtes mûrs tous les deux : vous pouvez fouiller et patauger dans vos

affaires, si cela vous fait plaisir. Mais, quant à Hedwige, il faut y prendre garde. Autrement, vous pouvez attirez un malheur sur sa tête.

HIALMAR. — Un malheur !

RELLING. — Oui. Ou bien elle pourrait l'attirer sur elle-même et peut-être sur d'autres.

GINA. — Mais comment pouvez-vous savoir cela, Relling ?

HIALMAR. — Il y a danger imminent pour ses yeux ?

RELLING. — Il ne s'agit pas de ses yeux. Mais Hedwige a atteint l'âge critique. Elle est susceptible de toutes les mauvaises inspirations.

GINA. — Tiens, mais, c'est vrai ! Pensez donc : elle a, depuis quelque temps, une si vilaine manière de jouer avec le feu à la cuisine. Elle appelle ça allumer un incendie. J'ai peur quelquefois qu'elle ne fasse flamber la maison.

RELLING. — Vous voyez : je m'en doutais bien.

GRÉGOIRE, *à Relling.* — Mais comment expliquez-vous cela ?

RELLING, *d'une voix maussade.* — L'époque de la transition, mon bonhomme.

HIALMAR. — Tant que l'enfant possède un père... tant que je suis de ce monde...

(On frappe à la porte d'entrée.)

GINA. — Chut, Ekdal ; il y a quelqu'un sur le palier. (*Elevant la voix.*) Entrez !

(Madame Sœrby entre en manteau.)

MADAME SŒRBY. — Bonsoir.

GINA, *allant à sa rencontre.* — Comment, c'est toi, Berthe !

MADAME SŒRBY. — Oui, c'est moi. Mais j'arrive peut-être mal à propos ?

HIALMAR. — Nullement . Un messager venant de cette maison...

MADAME SŒRBY, *à Gina.* — A vrai dire, je ne pensais pas rencontrer tes messieurs à cette heure-ci. Et alors je suis montée pour causer un peu avec toi et te dire adieu.

GINA. — Tiens ! tu pars ?

MADAME SŒRBY. — Oui, demain, de grand matin, pour Heydal. Monsieur Werlé est parti cette après-midi. (*Jetant un regard du côté de Grégoire.*) Bien des choses de sa part.

GINA. — Tiens, tiens !

HIALMAR, — Ah, monsieur Werlé est parti ? Et vous allez le suivre ?

MADAME SŒRBY. — Oui ! Qu'en dites-vous, Ekdal ?

HIALMAR. — Prenez garde ! Voilà ce que je vous dis.

GRÉGOIRE. Je vais t'expliquer la chose : mon père épouse Mme Sœrby.

HIALMAR. — Il l'épouse !

GINA. — Vrai, Berthe, cela va se faire enfin ?

RELLING, *grave, avec un léger tremblement dans la voix.* — Cela ne peut pas être vrai, n'est-ce pas ?

MADAME SŒRBY. — Si, mon cher Relling, c'est bien vrai.

RELLING. — Vous voulez encore une fois vous marier ?

MADAME SŒRBY. — Oui, c'est en train de se faire, Werlé a les papiers et nous fêterons la noce là-bas, dans les usines.

GRÉGOIRE. — Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter tout le bonheur possible, en beau-fils qui sait son devoir.

MADAME SŒRBY. — Merci, si c'est de bon cœur que vous nous dites ça. J'espère bien que ce sera un bonheur pour Werlé et pour moi.

RELLING. — Vous pouvez y compter. M. Werlé ne se grise jamais, que je sache. Et il n'a certainement pas l'habitude de rosser sa femme, comme le faisait feu le vétérinaire.

MADAME SŒRBY. — Laissez donc Sœrby reposer en paix. Lui aussi avait ses bons côtés.

RELLING. — Monsieur Werlé en a de meilleurs, j'espère.

MADAME SŒRBY. — En tout cas, il n'a pas perdu ce qu'il y avait de bon en lui. Ceux qui agissent ainsi en supportent toujours les conséquences.

RELLING. — Ce soir, je vais accompagner Molvig.

MADAME SŒRBY. — Non, Relling, ne le faites pas, c'est moi qui vous en prie.

RELLING. — C'est tout ce qui me reste à faire. (*A Hialmar.*) Si tu veux, viens avec nous.

GINA. — Merci bien, Ekdal ne va pas dans ces sortes d'appartements.

HIALMAR, *à demi-voix, avec colère.* — Si tu pouvais te taire !

RELLING. — Adieu, madame Werlé.

(Il sort.)

GRÉGOIRE, *à madame Sœrby.* — Il paraît que vous vous connaissez d'assez près, le docteur Relling et vous ?

MADAME SŒRBY. — Oui, nous nous connaissons depuis de longues années. Il fut un temps où cela aurait pu aboutir à quelque chose.

GRÉGOIRE. — C'est vraiment bien heureux pour vous que cela n'ait pas abouti.

MADAME SŒRBY. — Ah ! vous pouvez bien le dire ! Mais je me suis toujours gardée de suivre mes inspirations. Une femme ne peut pourtant pas se sacrifier entièrement.

GRÉGOIRE. — Et vous ne craignez pas que je touche un mot à mon père de cette vieille connaissance ?

MADAME SŒRBY. — Vous pensez bien que je lui en ai parlé moi-même.

GRÉGOIRE. — Vraiment ?

MADAME SŒRBY. — Votre père sait jusqu'à la moindre chose de ce qu'on pourrait dire de vrai

sur mon compte. Je lui ai tout dit moi-même. C'est la première chose que j'ai faite, dès qu'il m'a laissé soupçonner ses intentions.

GRÉGOIRE. — En ce cas, vous êtes d'une franchise qu'on ne rencontre pas souvent.

MADAME SŒRBY. — J'ai toujours été franche. C'est encore ce qui nous réussit le mieux, à nous autres femmes.

HIALMAR. — Qu'en dis-tu, Gina ?

GINA. — Oh ! c'est si différent, les femmes : l'une s'y prend d'une façon, l'autre d'une autre.

MADAME SŒRBY. — Quand à ça, Gina, ce qu'il y a de plus sûr, c'est de faire comme j'ai fait. J'en suis bien certaine aujourd'hui. Werlé non plus ne m'a rien caché de ce qui le concerne. C'est encore cela qui nous a le plus solidement liés l'un à l'autre. A présent il peut passer son temps, assis près de moi, à causer de tout avec une franchise d'enfant. Cela lui a toujours manqué jusqu'ici. Un homme plein de force et de santé comme lui, réduit à passer toute sa jeunesse et les meilleures années de sa vie à écouter des remontrances ! Et souvent, à ce que je me suis laissé dire, ces remontrances se rapportaient à des méfaits imaginaires.

GINA. — C'est bien vrai ce qu'elle dit là.

GRÉGOIRE. — Si ces dames veulent aborder ce terrain, il vaut mieux que je m'en aille,

MADAME SŒRBY. — Oh non ! vous pouvez rester ;

je ne dirai plus rien. Mais j'ai tenu à vous apprendre que je n'ai jamais usé de mensonges ni de subterfuges. On croit peut-être qu'il m'arrive un très grand bonheur, et c'est vrai jusqu'à un certain point. Et pourtant il me semble que je ne reçois pas plus que je ne donne. Je ne l'abandonnerai jamais, c'est sûr. Et je puis lui être plus utile, plus nécessaire que n'importe qui, quand il ne pourra plus s'aider, comme cela arrivera bientôt.

HIALMAR. — Il ne pourra plus s'aider ?

GRÉGOIRE, *à madame Sœrby*. — C'est bien, c'est bien ; ne parlez pas de cela.

MADAME SŒRBY. — Il n'y a pas à dissimuler plus longtemps, quoiqu'il le désire. Il est à la veille de perdre la vue.

HIALMAR, *tressaillant*. — A la veille de perdre la vue ? C'est singulier, aveugle, lui aussi ?

GINA. — Il y en a tant qui le deviennent.

MADAME SŒRBY. — On peut se figurer ce que c'est, pour un homme qui a de si grandes affaires. Allons ! Je tâcherai de l'aider de mes yeux, aussi bien que je pourrai. Mais il faut que je m'en aille : j'ai tant à faire en ce moment. — Ah oui ! je tenais à vous dire, Ekdal, que s'il y avait quelque chose en quoi M. Werlé pût vous être utile, vous n'auriez qu'à vous adresser à Graberg.

GRÉGOIRE. — Hialmar Ekdal se gardera certainement de profiter de cette offre.

MADAME SŒRBY. — Vraiment? Je ne sache pas que jusqu'à présent...

GINA. — Non, Berthe, Hialmar n'a plus besoin de recevoir quoi que ce soit de M. Werlé.

HIALMAR, *lentement, en appuyant sur les mots.* — Présentez mes compliments à votre futur mari et dites-lui que je compte me rendre très prochainement chez son commis Graberg...

GRÉGOIRE. — Comment! Tu voudrais...

HIALMAR. — ... Que je me rendrai chez Graberg, dis-je, pour demander le compte de ce que je dois à son patron. Je veux payer cette dette d'honneur...; ha, ha, ha! une dette d'honneur, ça! Mais n'en parlons plus. Bref! je veux tout payer, avec cinq pour cent d'intérêt.

GINA. — Bon Dieu, mon cher Ekdal, où veux-tu que nous prenions tout cet argent?

HIALMAR. — Veuillez dire à votre fiancé que je travaillerai sans repos à mon invention. Veuillez lui dire que ce qui soutient mon esprit dans ce travail forcé, c'est le désir de me libérer d'une obligation qui me pèse. C'est même là le mobile de l'invention. Tout le bénéfice sera employé à solder les avances de votre futur époux.

MADAME SŒRBY. — Il s'est passé quelque chose dans cette maison.

HIALMAR. — Oui, il s'y est passé quelque chose.

MADAME SŒRBY. — Eh bien! adieu. J'aurais à

causer encore un peu avec toi, Gina. Mais ce sera pour une autre fois. Adieu.

(Hialmar et Grégoire la saluent. Gina l'accompagne jusqu'à la porte.)

HIALMAR. — Pas au delà du seuil, Gina.

(Madame Sœrby sort. Gina referme la porte.)

HIALMAR. — Eh bien, Grégoire, me voici débarrassé de cette dette que j'avais sur le cœur.

GRÉGOIRE. — Ou, du moins, tu le seras bientôt.

HIALMAR. — Je crois que mon attitude à été correcte.

GRÉGOIRE. — Tu es l'homme que j'avais toujours cru.

HIALMAR. — Il est des cas où l'on ne peut pas se dérober aux exigences de l'idéal. Père de famille, il me faudra geindre et peiner à cette tâche. Ce n'est pas une plaisanterie, tu comprends, pour un homme sans fortune, que de se dégager d'une dette ensevelie, pour ainsi dire, sous la poussière de l'oubli. N'importe! L'homme, en moi, réclame aussi ses droits.

GRÉGOIRE, *lui posant la main sur l'épaule.* — Mon cher Hialmar, n'est-il pas heureux que je sois venu?

HIALMAR. — Si.

GRÉGOIRE. — N'est-il pas heureux... que la lumière se soit faite sur toutes ces relations?

HIALMAR, *avec un peu d'impatience.* — Je ne dis

pas non. Mais il y a quelque chose qui révolte mon sentiment d'équité.

GRÉGOIRE. — Qu'est-ce donc?

HIALMAR. — C'est que... mon Dieu, je ne sais si j'ose m'exprimer si librement sur le compte de ton père.

GRÉGOIRE. — Ne fais pas attention à moi

HIALMAR. — C'est bien. Je te dirai donc qu'il y a quelque chose de révoltant, à mon avis, à voir que ce n'est pas moi, mais lui qui contracte en ce moment une véritable union conjugale.

GRÉGOIRE. — Voyons, comment peux-tu dire cela?

HIALMAR. — Mais oui, c'est ainsi. Ton père et madame Sœrby vont contracter un pacte conjugal basé sur une entière franchise de part et d'autre. Il n'y a pas de cachoteries entre eux, pas de mensonge derrière leurs relations. Si j'ose m'exprimer ainsi, ils se sont accordés l'un à l'autre indulgence plénière pour tous leurs péchés.

GRÉGOIRE. — Eh bien, après?

HIALMAR. — Oui, mais tout cela se tient. C'est sur la réunion de toutes les misères dont tu as été témoin ici qu'a été fondée cette véritable union conjugale.

GRÉGOIRE. — Mais la situation est toute différente. Tu ne veux pas établir de comparaison entre elle et toi et ces deux...? Allons, tu m'entends.

HIALMAR. — Je ne puis empêcher qu'il y ait là

quelque chose de blessant pour mon instinct d'équité. On dirait vraiment qu'il n'y a aucune justice dans le gouvernement de ce monde.

GINA. — Fi donc, Ekdal! tu ne devrais pas parler ainsi.

GRÉGOIRE. — N'abordons pas cette question.

HIALMAR. — Il est vrai que, d'un autre côté, il me semble cependant apercevoir un doigt régulateur. Ainsi, il sera bientôt aveugle?

GINA. — Oh ce n'est peut-être pas bien sûr.

HIALMAR. — C'est indubitable. En tous cas, ce n'est pas à nous d'en douter, car la rémunération est là. Il a aveuglé jadis un être confiant.

GRÉGOIRE. — Hélas! Il en a aveuglé bien d'autres.

HIALMAR. — Et voici qu'un destin mystérieux, inexorable, lui crève les yeux à son tour.

GINA. — Oh! comment ne crains-tu pas de dire quelque chose d'aussi méchant? tu me fais peur, vraiment!

HIALMAR. — Il est bon qu'on se plonge de temps en temps dans le côté ténébreux de l'existence.

(Hedwige, en manteau et en chapeau, entre joyeuse et essoufflée par la porte du palier.)

GINA. — Te voici de retour?

HEDWIGE. — Je n'avais pas envie d'aller plus loin et c'est tant mieux, car j'ai rencontré quelqu'un en rentrant.

HIALMAR. — Cette madame Sœrby, sans doute.

HEDWIGE. — Oui.

HIALMAR, *arpentant la chambre.* — J'espère que c'est la dernière fois que tu l'as vue.

(Un silence. Hedwige promène son regard inquiet de l'un à l'autre, comme pour deviner ce qui ce passe.)

HEDWIGE, *se rapprochant, câline.* — Papa.

HIALMAR. — Eh bien... qu'y a-t-il, Hedwige?

HEDWIGE. — Madame Sœrby m'a apporté quelque chose.

HIALMAR, *s'arrêtant.* — A toi ?

HEDWIGE. — Oui, pour demain.

GINA. — Tu as toujours reçu quelque cadeau de Berthe, ce jour-là.

HIALMAR. — Qu'est-ce que c'est ?

HEDWIGE. — Non, il ne faut pas que tu voies ça maintenant. Maman me le donnera demain matin, dans mon lit.

HIAMAR. — Oh ! toujours quelque chose qu'on me cache.

HEDWIGE, *avec précipitation.* — Attends, tu peux voir : c'est une grande lettre.

(Elle tire une lettre de sa poche).

HIALMAR. — Une lettre?

HEDWIGE. — Oui, ce n'est qu'une lettre. Je pense que le reste viendra plus tard. Mais qu'en dis-tu Une lettre ! C'est la première que je reçois. Et puis, il y a *mademoiselle* dessus (*Elle lit*) « Mademoiselle Hedwige Ekdal ». Pense donc... c'est moi.

HIALMAR. — Donne-moi cette lettre.

HEDWIGE, *la lui tendant.* — Tiens, regarde.

HIALMAR. C'est l'écriture de M. Werlé.

GINA. — Tu en es sûr, Ekdal.

HIALMAR. — Regarde toi-même.

GINA. — Oh ! je ne m'entends pas à cela.

HIALMAR. — Hedwige, puis-je ouvrir cette lettre et la lire?

HEDWIGE. — Oui, je veux bien, si cela te fait plaisir.

GINA. — Non, pas ce soir, Ekdal, puisque c'est pour demain.

HEDWIGE, *à voix basse.* — Oh! laisse-le donc lire, dis. C'est pour sûr quelque chose de gentil. Ça va le rendre gai et ce sera tout de suite plus amusant ici.

HIALMAR. — Ainsi, je puis ouvrir ?

HEDWIGE. — Oui, papa, je t'en prie. Ce sera si drôle de voir ce qu'il y a dedans.

HIALMAR. — C'est bien.(*Il ouvre la lettre, retire un papier, le lit et paraît troublé.*) Que signifie ceci ?

GINA. — Qu'est-ce qu'il y a donc ?

HEDWIGE. — Oh oui! papa, qu'est-ce qu'il y a, dis ?

HIALMAR. — Tiens-toi tranquille. (*Il relit encore une fois, pâlit, mais dit d'une voix calme.*) C'est une donation, Hedwige.

HEDWIGE. — Vraiment? Et qu'est-ce qu'on me donne?

HIALMAR. — Lis toi-même.

(Hedwige s'approche de la lampe, pour lire.)

HIALMAR, *à demi-voix, les poings crispés.* Ces yeux, oh ces yeux! Et puis cette lettre!

HEDWIGE, *s'interrompant.* — Il me semble que c'est pour grand-père, tout ça.

HIALMAR, *lui prenant la lettre des mains.* — Ecoute, Gina, y comprends-tu quelque chose?

GINA. — Puisque je ne sais rien de rien. Dis-moi ce que c'est.

HIALMAR. — M. Werlé écrit à Hedwige que son vieux grand-père n'a plus besoin de se fatiguer à faire de la copie, qu'il n'a qu'à passer aux bureaux pour toucher cent couronnes par mois.

GRÉGOIRE. — Tiens, tiens!

HEDWIGE. — Cent couronnes, maman! J'ai bien vu qu'il y avait cela.

GINA. — C'est bien heureux pour grand-père.

HIALMAR. — Cent couronnes, aussi longtemps qu'il en aura besoin, ce qui veut dire, bien entendu, tant qu'il vivra.

GINA. — Le voilà pourvu, le pauvre vieux.

HIALMAR. — Et la suite, tu n'auras pas lu la suite, Hedwige? Après cela, cette donation passera sur toi.

HEDWIGE. — Sur moi! Tout ça!

HIALMAR. — Tu as la jouissance de cette somme ta vie durant.

HEDWIGE. — Pense donc ... tout cet argent qu'on me donne ! (*Elle le secoue.*) Papa, papa ! n'es-tu pas content, dis ?

HIALMAR, *évitant son contact.* — Content ? Oh, quelle vision, quelle perspective se déroule devant moi ! C'est Hedwige, oui, c'est bien elle qu'il dote si richement.

GINA. — Mais oui : puisque c'est son jour de naissance à elle.

HEDWIGE. — Et tu auras ça tout de même, papa. Tu comprends bien que je te donnerai tout cet argent, à toi et à maman.

HIALMAR. — A maman, oui ! Voilà l'affaire !

GRÉGOIRE. — Hialmar, c'est là un piège qu'on te tend.

HIALMAR. — Tu crois que c'est un nouveau piège ?

GRÉGOIRE. — Quand il est venu ce matin, il m'a dit : Hialmar Ekdal n'est pas l'homme que tu crois.

HIALMAR. — Pas l'homme que...

GRÉGOIRE. — Tu verras bien, a-t-il ajouté.

HIALMAR. — Tu devais voir, n'est-ce pas, qu'on me désarmerait avec de l'argent ?

HEDWIGE. — Mais, maman, qu'est-ce qu'il y a, dis ?

GINA. — Va donc ôter ton manteau.

(Hedwige sur le point de pleurer, sort par la porte de la cuisine.)

HIALMAR *déchire lentement le papier en deux et place les morceaux sur la table.* — Voilà ma réponse.

GRÉGOIRE. — Je m'y attendais.

HIALMAR *va vers Gina, debout près de la cheminée, et lui dit d'une voix contenue.* — Et maintenant, plus de mensonges. Si tu avais entièrement rompu avec lui quand tu as commencé à m'aimer, comme tu dis, pourquoi donc nous a-t-il fourni les moyens de nous marier ?

GINA. — Il aura cru, je suppose, qu'il pourrait venir dans la maison.

HIALMAR. — C'est tout ? Il ne craignait pas certaine éventualité ?

GINA. — Je ne sais pas ce que tu veux dire.

HIALMAR. — Je veux savoir si ton enfant a le droit de vivre sous mon toit.

GINA, *se redressant, le regard flamboyant.* — Tu me demandes cela ?

HIALMAR. — Tu vas me répondre : Hedwige est-elle à moi ou bien... ? Allons !

GINA, *le bravant froidement du regard.* — Je ne sais pas.

HIALMAR, *frissonnant.* — Tu ne sais pas ?

GINA. — Comment veux-tu que je sache ? Une femme comme moi...

HIALMAR, *tranquillement, en lui tournant le dos.* — En ce cas, je n'ai plus rien à faire dans cette maison.

GRÉGOIRE. — Réfléchis, Hialmar !

HIALMAR, *mettant son paletot.* — Il n'y a pas à réfléchir, pour un homme comme moi.

GRÉGOIRE. — Au contraire ; il y a là un abîme de réflexions. Pour commencer, il faut que vous restiez tous les trois ensemble, si tu veux atteindre à cet esprit de sacrifice qui mène aux dévouements sublimes.

HIALMAR. — Je ne veux pas de cela ! Jamais, jamais ! Mon chapeau ! (*Il prend son chapeau.*) Mon foyer est en ruines. (*Il éclate en sanglots.*) Grégoire, je n'ai plus d'enfant !

HEDWIGE, *qui a ouvert la porte de la cuisine.* — Que dis-tu là ! (*Courant à lui.*) Papa, papa !

GINA. — Bon !

HIALMAR. — Ne m'approche pas, Hedwige ! Va-t-en ! je ne puis pas te voir. Oh, ces yeux ! Adieu.

(Il veut se diriger vers la porte.)

HEDWIGE, *se suspend à lui en criant.* — Non ! non ! non ! Ne t'éloigne pas de moi.

HIALMAR. — Je ne puis pas. Je ne veux pas ! Je veux m'en aller loin de tout cela !

(Il se dégage des mains d'Edwige et sort par la porte du palier.)

HEDWIGE, *le regard désespéré.* — Il nous quitte, maman ! Il nous quitte ! Il ne reviendra plus jamais !

GINA. — Ne pleure pas, Hedwige. Papa reviendra pour sûr.

HEDWIGE, *se jette sur le sofa, en sanglotant.* — Non, non, il ne reviendra jamais.

GRÉGOIRE, Vous ne doutez pas, madame Ekdal, que j'ai voulu tout arranger pour le mieux.

GINA. — Peut-être bien. Mais que Dieu vous pardonne tout de même.

HEDWIGE. — Oh ! il me semble que ça me fera mourir. Que lui ai-je donc fait ? Maman, il faut que tu le ramènes !

GINA. — Oui, oui, calme-toi. Je vais aller le chercher. (*Elle met son manteau et son chapeau.*) Il est peut-être entré chez Relling. Mais il ne faut pas pleurer comme ça. Tu me le promets ?

HEDWIGE, *dans une crise de larmes.* — Je ne pleurerai plus, pourvu que papa revienne.

GRÉGOIRE, *à Gina qui veut sortir.* — Ne vaut-il pas mieux le laisser soutenir jusqu'au bout son douloureux combat ?

GINA. — Ah bien ! il y pensera plus tard. Avant tout, il faut calmer l'enfant.

(Elle sort par la porte du palier.)

HEDWIGE, *s'asseyant et essuyant ses larmes.* — Maintenant, il faut me dire ce qu'il y a. Pourquoi papa ne veut-il plus de moi ?

GRÉGOIRE. — Il ne faut pas demander cela avant que vous soyez grande et raisonnable.

HEDWIGE, *sanglotant.* — Je ne puis pourtant pas garder ce terrible chagrin sur le cœur jusqu'à ce

que je sois grande et raisonnable. Je vois ce que c'est. Je ne suis peut-être pas l'enfant de papa.

GRÉGOIRE, *inquiet.* — Comment serait-ce possible ?

HEDWIGE. — Maman m'aura peut-être trouvée et papa l'aura appris tout à l'heure. J'ai lu de ces choses dans les livres.

GRÉGOIRE. — Eh bien ! si c'était le cas ?

HEDWIGE. — Il me semble qu'il pourrait m'aimer tout de même, autant, si ce n'est davantage. Le canard sauvage aussi, nous l'avons reçu en cadeau et je l'aime tant malgré ça.

GRÉGOIRE, *saisissant le joint.*— C'est ça, Hedwige, le canard, parlons un peu du canard.

HEDWIGE. — Pauvre canard ! Il ne peut plus le voir non plus. Pensez donc : il a songé à lui tordre le cou.

GRÉGOIRE. — Baste ! Il n'en fera rien.

HEDIWGE. — Non, mais il en a parlé. C'est si vilain à papa, d'avoir dit ça. Vous savez : je récite tous les soirs une prière pour le canard, afin qu'il soit préservé de la mort et du mal.

GRÉGOIRE, *la regardant.* — Vous avez l'habitude de faire votre prière le soir ?

HEDWIGE. — Mais, oui.

GRÉGOIRE. — Qui vous a enseigné cela ?

HEDWIGE. — Personne. Papa a été si malade une

fois. On lui a posé des sangsues sur le cou. Alors il a dit que la mort était à la porte.

GRÉGOIRE. — Eh bien ?

HEDWIGE. — Alors j'ai prié pour lui quand j'ai été au lit, et j'ai toujours continué depuis.

GRÉGOIRE. — Et maintenant vous priez aussi pour le canard sauvage ?

HEDWIGE. — J'ai pensé qu'il en avait besoin : il était si malade en arrivant.

GRÉGOIRE. — Faites-vous aussi une prière le matin ?

HEDWIGE. — Non, je n'en fais pas.

GRÉGOIRE. — Pourquoi ?

HEDWIGE. — Le matin il fait clair : il n'y a plus de quoi avoir peur.

GRÉGOIRE. — Et ce canard que vous aimez tant, votre père a voulu lui tordre le cou ?

HEDWIGE. — Non. Il a dit qu'il devrait bien le faire. Mais il l'épargne à cause de moi. Ça, c'est gentil à papa.

GRÉGOIRE, *se rapprochant d'Hedwige.* — Et si vous le lui sacrifiiez de plein gré ?

HEDWIGE, *se levant.* — Le canard sauvage ?

GRÉGOIRE. — Si, de votre plein gré, vous lui sacrifiiez ce que vous avez de plus précieux au monde ?

HEDWIGE. — Croyez-vous que ça servirait à quelque chose ?

GRÉGOIRE. — Essayez, Hedwige.

HEDWIGE, *à voix basse, les yeux brillants.* — Oui j'essayerai.

GRÉGOIRE. — Vous êtes bien sûre d'avoir ce courage.

HEDWIGE. — Je prierai grand-père de me le tuer.

GRÉGOIRE. — C'est cela. Mais pas un mot à votre mère.

HEDWIGE. — Pourquoi?

GRÉGOIRE. — Elle ne nous comprend pas.

HEDWIGE. — Le canard sauvage? J'essaierai demain matin.

(Gina entre par la porte du palier.)

HEDWIGE, *allant au-devant d'elle.* — Tu l'as trouvé, maman?

GINA. — Non, mais il paraît qu'il est venu chez Relling et qu'il l'a emmené avec lui.

GRÉGOIRE. — Vous en êtes sûre?

GINA. — Oui, la portière me l'a dit. Molvig était aussi avec eux, qu'elle m'a dit.

GRÉGOIRE. — Et cela quand son âme aurait besoin de solitude pour lutter.

GINA, *ôtant son manteau.* — Oui, c'est si différent, les hommes, Dieu sait où Relling l'aura entraîné. J'ai couru chez madame Eriksen : ils n'y étaient pas.

HEDWIGE, *avalant ses larmes.* — Oh mon Dieu, s'il n'allait plus revenir!

GRÉGOIRE. — Il reviendra, soyez-en sûre. J'irai le

trouver demain. Vous verrez comment il rentrera. Là-dessus, dormez en paix, Hedwige. Bonsoir.

(Il sort par la porte du palier.)

HEDWIGE, *sautant au cou de sa mère en sanglotant*, — Maman! maman!

GINA, *avec un soupir, en lui donnant de petites tapes sur l'épaule.* — Mon Dieu, mon Dieu! Relling avait bien raison. Voilà ce qui se passe quand il y a des fous qui viennent nous présenter de ces réclamations de malheur.

ACTE CINQUIÈME

L'atelier d'Hialmar, le matin. Un jour gris et froid. Des plaques de neige sur le toit vitré.

Gina, en tablier à bavette, entre par la porte de la cuisine, tenant un torchon et un houssoir. Au même instant, Hedwige entre précipitamment par la porte du palier.

GINA, *s'arrêtant tout d'un coup.* — Eh bien ?

HEDWIGE. — Eh bien ! maman, je crois qu'il est chez Relling.

GINA. — Tu vois bien.

HEDWIGE. — Parce que la portière a dit comme ça qu'il y en avait deux avec Relling, quand il est rentré cette nuit.

GINA. — C'est bien ce que je croyais.

HEDWIGE. — Mais ça ne sert à rien, puisqu'il ne veut pas monter chez nous.

GINA. — Je vais du moins descendre lui parler. — *Le père Ekdal, en robe de chambre et en pantoufles, vient de chez lui fumant sa pipe.*

EKDAL. — Dis donc, Hialmar. — Hialmar n'est pas là ?

GINA. — Non, il sera sorti.

EKDAL. — Si tôt que ça ? Et par une si épouvantable tourmente ? Oui, oui, ne te dérange pas, je puis faire mon petit tour tout seul.

(Il se dirige vers le grenier, écarte, avee l'aide d'Hedwige, les battants de la porte et entre. Hedwige referme après lui.)

HEDWIGE, *à demi-voix.* — Dis-donc, maman, quand pauv' grand-père apprendra que papa veut nous quitter?..

GINA. — Il ne faut pas que grand-père sache ça. C'est bien heureux qu'il n'ait pas été là hier, pendant tout ce boucan.

HEDWIGE. — Oui, mais...

(Grégoire entre par la porte du palier.)

GRÉGOIRE. — Eh bien ? Etes-vous sur sa trace ?

GINA. — Il paraît qu'il est chez Relling, à ce qu'on dit.

GRÉGOIRE. — Chez Relling ! C'est donc vrai ! Il serait sorti avec ces gens là !

GINA. — Mon Dieu, oui.

GRÉGOIRE. — Lui qui aurait si grand besoin de solitude, qui aurait dû se recueillir en silence...

GINA. — C'est bien vrai, ça.

(Relling entre par la porte du palier.)

HEDWIGE, *courant à sa rencontre.* — Papa est chez vous ?

GINA, *en même temps.* — Il est chez vous ?

RELLING. — Certainement oui, il est chez moi.

HEDWIGE. — Et vous qui ne nous dites rien !

RELLING. — Oui, je suis une vilaine bête. Mais d'abord j'ai dû m'occuper d'une autre vilaine bête : le démoniaque, quoi. Et après ça, j'ai dormi si profondément que...

GINA. — Que dit Ekdal ce matin ?

RELLING. Rien du tout.

HEDWIGE. — Il ne parle pas ?

RELLING. — Il ne prononce pas une syllabe.

GRÉGOIRE. — Non, non. Je comprends cela.

GINA. — Mais qu'est- ce qu'il fait alors ?

RELLING. — Il ronfle, allongé sur le canapé.

GINA. — Vraiment ? C'est vrai qu'il ronfle fort, Ekdal.

HEDWIGE. — Il dort ? il peut dormir !

RELLING. — Ma foi oui, à ce qu'il paraît.

GRÉGOIRE. — Cela se comprend. Après la lutte que son âme à dû soutenir.

GINA. — Avec ça, qu'il n'a pas l'habitude de traîner la nuit dehors.

HEDWIGE. — Peut-être que c'est bien, maman, s'il peut dormir.

GINA. — Je crois que oui. Mais alors c'est pas la peine de le réveiller trop tôt. Je vous remercie, Relling. Maintenant, il faut que je fasse un peu la

chambre pour que ça ait l'air gentil ici. Après ça... Viens m'aider, Hedwige.

(Elles entrent au salon.)

GRÉGOIRE, *se tournant vers Relling.* — Pouvez-vous m'expliquez le travail qui s'accomplit en ce moment dans l'âme d'Hialmar Ekdal?

RELLING. — Ma foi, je n'ai point remarqué que son âme fût en travail.

GRÉGOIRE. — Quoi ? dans un moment de crise où sa vie entière se rebâtit sur une nouvelle base...? Comment pouvez-vous croire qu'un caractère comme Hialmar...?

RELLING. — Lui, un caractère...? S'il a jamais eu en germe une de ces déformations que vous nommez un caractère, il en a été radicalement guéri dès son enfance.

GRÉGOIRE. — Ce serait bien étonnant... élevé comme il l'a été, entouré de tant d'affections.

RELLING. — Vous pensez à ses deux tantes, ces vieilles filles toquées et hystériques.

GRÉGOIRE. — Ces deux femmes, je vous le déclare, n'ont jamais laissé périmer les droits de l'idéal. Allons, je vois que vous vous remettez à bouffonner.

RELLING. — Non, je n'ai pas la tête à ça. Au demeurant, je suis bien renseigné, il a assez vomi de pathos sur ces deux « meurtriers de son âme ». Je ne crois pas, du reste, qu'il leur doive beaucoup d'obligation. Le malheur d'Ekdal, c'est d'avoir tou-

jours passé pour un astre aux yeux de son entourage.

GRÉGOIRE. — Il n'en serait pas un? Je parle de ce qu'il a au fond de l'âme.

RELLING. — Je ne l'ai jamais remarqué. Que son père l'ait cru, cela ne m'étonne pas. Le vieux lieutenant a toujours été une brute, sa vie durant.

GRÉGOIRE. — Il a eu toute sa vie une âme d'enfant; c'est ce qui vous échappe.

RELLING. — Bon, bon! Mais après cela, quand le cher petit Hialmar a passé étudiant, comme on dit, ses camarades, eux aussi, n'ont pas manqué de voir en lui une des lumières de l'avenir. Il était joli... ça prenait... blanc et rose... tel que les petites demoiselles aiment à voir les petits jeunes gens. Et comme il avait l'humeur sensible, de la séduction dans la voix, comme il savait gentiment déclamer les vers des autres, et les pensées des autres...

GRÉGOIRE, *s'emportant.* — Est-ce d'Hialmar Ekdal que vous parlez ainsi?

RELLING. — Oui, avec votre permission, et cela, pour vous montrer l'intérieur de cette idole devant laquelle vous vous prosternez, la face contre terre.

GRÉGOIRE. — Je ne me croyais pas entièrement aveugle, cependant.

RELLING. — Hé, hé! Il ne s'en faut pas de beaucoup. Je vais vous dire : vous êtes un malade, vous aussi.

GRÉGOIRE. — Quant à cela, vous avez raison.

RELLING. — Eh oui ! Votre cas est très compliqué. D'abord, cette mauvaise fièvre d'équité. Et puis, ce qui est bien pis, ce délire d'adoration qui vous fait rôder sans cesse avec un besoin inassouvi de toujours admirer quelque objet en dehors de vous même.

GRÉGOIRE. — Ah! certes, ce n'est pas en moi que je le trouverais.

RELLING. — Mais vous faites de si pitoyables méprises, grâce à ces mouches merveilleuses qui vous passent devant les yeux et bourdonnent à vos oreilles!.. Vous voici de nouveau chez des gens à qui vous réclamez les droits de l'idéal. Sachez donc qu'il n'y a personne de solvable dans cette maison.

GRÉGOIRE. — Si vous n'avez pas une plus haute idée d'Hialmar Ekdal, comment se fait-il que vous trouviez plaisir à le fréquenter soir et matin?

RELLING. — Hé mon Dieu! J'ai honte à le dire, mais il paraît que je suis médecin. Il faut bien que je m'occupe des pauvres malades avec qui j'habite sous le même toit.

GRÉGOIRE. — Tiens, tiens ? C'est encore un malade qu'Hialmar Ekdal ?

RELLING. — Hélas! Tout homme est un malade.

GRÉGOIRE. — Quel traitement lui appliquez-vous, à Hialmar?

RELLING. — Mon traitement ordinaire. Je tâche d'entretenir en lui le mensonge vital.

GRÉGOIRE. — Le mensonge vital? J'aurai mal entendu.

RELLING. — Non. J'ai dit le mensonge vital. C'est ce mensonge, voyez-vous, qui est le principe stimulant.

GRÉGOIRE. — Oserai-je demander quel est, en particulier, le mensonge vital dont Hialmar est possédé?

RELLING. — Ah non ! Je ne révèle pas ces secrets aux charlatans. Vous seriez capable de m'abîmer mon patient encore plus qu'il ne l'est. Mais la méthode a fait ses preuves. Tenez, je l'ai appliquée à Molvig. Grâce à moi, il est aujourd'hui « démoniaque ». Encore un séton que j'ai dû lui introduire dans le cou, à celui-là.

GRÉGOIRE. — Il n'est donc pas démoniaque?

RELLING. — Que diable voulez-vous que cela signifie, un « démoniaque » ? Une blague que j'ai inventée pour lui entretenir la vie. Si je n'avais pas fait cela, il y a bon nombre d'années que ce pauvre cochon d'ami pataugerait dans le désespoir et le mépris de lui-même. Et le vieux lieutenant, donc? Seulement, quant à lui, il a trouvé son traitement tout seul.

GRÉGOIRE. — Le lieutenant Ekdal? Comment cela?

RELLING. — Oui, que dites-vous de ce tueur d'ours

qui va chasser le lapin dans un grenier? Il n'y a pas de trappeur plus heureux que ce vieux bonhomme, quand il trébuche dans le pêle-mêle qu'il y a là. Des arbres de Noël desséchés, qu'il conserve soigneusement, représentent exactement pour lui, la grande forêt d'Heydal, dans toute sa fraîche splendeur. Les coqs et les poules, ce sont les grands oiseaux perchés au faîte des sapins. Les lapins qui traversent le grenier en sautant, ce sont les ours auxquels il s'attaque, lui, l'alerte vieillard, l'homme du grand air.

GRÉGOIRE. — Ce pauvre vieux lieutenant! Ah oui! Il a dû en rabattre, de ce qui servait d'idéal à sa jeunesse.

RELLING. — Ecoutez, monsieur Werlé fils, ne vous servez donc pas de ce terme élevé d'*idéal*, quand nous avons pour cela, dans le langage usuel, l'excellente expression de *mensonge*.

GRÉGOIRE. — Croyez-vous donc qu'il y ait quelque parenté entre ces deux termes?

RELLING. — A peu près la même qu'entre ceux de typhus et de fièvre putride.

GRÉGOIRE. — Docteur Relling! Je ne me rendrai pas avant d'avoir arraché Hialmar de vos griffes.

RELLING. — Ce serait tant pis pour lui. Si vous ôtez le mensonge vital à un homme ordinaire, vous lui enlevez en même temps le bonheur. (*A Hedwige qui revient du salon.*) Allons! la petite mère au canard,

je m'envais voir si votre papa est encore étendu sur le canapé, à réfléchir à sa fameuse invention.

(Il sort par la porte du palier.)

GRÉGOIRE, *s'approchant d'Hedwige.* — Je vois à votre figure qu'il n'y a encore rien de fait.

HEDWIGE. — Quoi donc ? Ah ! vous parlez du canard sauvage. Non.

GRÉGOIRE. — Votre cœur a défailli, j'imagine, au moment d'exécuter l'acte.

HEDWIGE. — Non, ce n'est pas ça. Mais quand je me suis réveillée, ce matin, et que j'ai pensé à tout ce que nous avons dit, ça m'a paru si extraordinaire!..

GRÉGOIRE. — Extraordinaire, dites-vous?

HEDWIGE. — Oui, je ne sais pas. Hier soir, au moment même, je me disais que ce serait délicieux. Puis après, quand j'ai dormi et que je me suis souvenue, ce n'était plus ça.

GRÉGOIRE. — Ah ! ce n'est pas impunément que vous avez été élevée sous ce toit.

HEDWIGE. — Ça m'est bien égal. Si seulement papa pouvait rentrer !

GRÉGOIRE. — Oh ! si vous aviez seulement des yeux pour voir ce qui donne du prix à la vie, si vous aviez le ferme et joyeux courage, le véritable esprit de sacrifice, vous verriez bien comme il

reviendrait auprès de vous ! Mais je crois en vous, Hedwige, j'y crois encore.

(Il sort par la porte du palier.)

(Hedwige, après avoir tourné autour de la chambre, se dispose à aller à la cuisine. Au même instant, on frappe a là porte du grenier. Hedwige l'entr'ouvre, le père Ekdal entre, elle ferme la porte.)

EKDAL. — Hum, ce n'est pas amusant, tu sais, de faire son petit tour du matin tout seul.

HEDWIGE. — Tu n'aurais pas envie d'aller à la chasse, grand-père ?

EKDAL. — C'est pas un temps pour chasser. Fait trop sombre. On n'y voit pas à deux pas.

HEDWIGE. — N'as-tu jamais envie de tirer autre chose que tous ces lapins ?

EKDAL. — Ça ne vaut donc plus rien, les lapins ?

HEDWIGE. — Et le canard sauvage, hein ?

EKDAL. — Ha, ha ! Tu crains que je ne te tue ton canard. Jamais de la vie, entends-tu, jamais !

HEDWIGE. — Non, tu ne pourrais pas. On dit que c'est très difficile à tuer, un canard sauvage.

EKDAL. — Pourrais pas ? Me semble que si, que je pourrais !

HEDWIGE. — Comment t'y prendrais-tu, grand-père ? Il ne s'agit pas de mon canard, mais de n'importe quel autre.

EKDAL. — Je tâcherais de lui mettre un plomb dans la poitrine, comprends-tu. C'est ce qu'il y a de

plus sûr. Et puis, il faut tirer contre le courant, vois-tu, pas avec le courant.

HEDWIGE. — Et ils meurent alors, grand-père?

EKDAL. — Bon Dieu, oui! qu'ils meurent, quand on tire juste. Allons, faut rentrer s'habiller. Hum, tu comprends, hum.

(Il entre chez lui.)

(Hedwige regarde la porte du salon, s'approche de l'étagère, se dresse sur la pointe des pieds, prends le pistolet et l'examine.)

(Gina rentre, venant du salon, le torchon et le houssoir à la main.)

(Hedwige pose le pistolet sur un rayon, vivement et sans se laisser surprendre.)

GINA. — Faut pas fouiller dans les affaires de papa, Hedwige!

HEDWIGE, *s'éloignant de l'étagère.* — Je voulais seulement épousseter un peu.

GINA. — Va plutôt voir à la cuisine, si le café est chaud. Je veux aller prendre le plateau, pour descendre chez lui.

(Hedwige sort. Gina se met à ranger et à balayer. Un instant de silence. On ouvre avec hésitation la porte du palier. Hialmar Ekdal jette un regard dans la pièce. Il est en pardessus, sans chapeau, ni lavé ni peigné, les cheveux ébouriffés, les yeux fatigués et battus.)

GINA, *s'arrête et le regarde, son balai à la main.* — Comment, c'est toi, Ekdal! Tu rentres donc tout de même?

HIALMAR, *d'une voix sourde, en s'avançant.* — Je rentre, pour disparaître à l'instant.

GINA. — Oui, oui, je sais bien. Mais comme te voilà fait, mon Dieu !

HIALMAR. — Comment cela ?

GINA. — Et ton pardessus d'hiver !.. Ah bien ! il a son compte.

HEDWIGE, *apparaissant dans la porte de la cuisine.* — Maman, faut-il ?... (*Elle aperçoit Hialmar, pousse un cri de joie et court au-devant de lui.*) Papa, papa !

HIALMAR, *se détournant et faisant un geste pour se garer.* — Va-t'en, va-t'en ! (*A Gina.*) — Veux-tu bien l'éloigner !

GINA, *à demi-voix.* — Va au salon, Hedwige.

(Hedwige s'éloigne en silence.)

HIALMAR (*ouvrant précipitamment le tiroir de la table*). Je veux emporter mes livres. Où sont mes livres ?

GINA. — Quels livres ?

HIALMAR. — Mes livres de science, naturellement, mes publications technologiques, celles dont je me sers pour la découverte.

GINA, *cherchant sur l'étagère.* — C'est peut-être tout ça, qui n'est pas relié.

HIALMAR. — Mais oui.

GINA, *mettant un paquet de brochures sur la table.* — Veux-tu que je dise à Hedwige de couper les feuillets ?

HIALMAR. — Je n'ai pas besoin qu'on me coupe les feuillets.

(Un court silence.)

GINA. — Ainsi, tu es toujours décidé à nous quitter, Ekdal?

HIALMAR, *fouillant parmi les livres.* — Cela va sans dire.

GINA. — Oui, oui.

HIALMAR, *avec explosion.* — Je ne puis pas rester ici, le cœur transpercé à chaque heure de la journée!

GINA. — Que Dieu te pardonne les mauvaises idées que tu as sur moi.

HIALMAR. — Des preuves... !

GINA. — Il me semble que c'est toi qui devrais en donner.

HIALMAR. — Avec un passé comme le tien? Il y a certains droits, que j'oserais appeler les droits de l'idéal...

GINA. — Et grand-père, donc? Que veux-tu qu'il devienne, le pauvre vieux?

HIALMAR. — Je connais mon devoir. Le vieillard viendra avec moi. Je vais en ville, prendre mes dispositions. (*Avec hésitation.*) Personne n'a trouvé mon chapeau sur l'escalier?

GINA. — Non. Tu as perdu ton chapeau?

HIALMAR. — Il est hors de doute que je l'avais

cette nuit, en rentrant. Mais, ce matin, je ne puis pas le retrouver.

GINA. — Bon Dieu ! Où as-tu traîné avec ces deux noceurs-là ?

HIALMAR. — Ah ! ne me questionne pas. Crois-tu donc que je sois dans une disposition d'esprit à me souvenir de chaque détail?

GINA. — Pour peu que tu n'aies pas pris froid, Ekdal.

(Elle entre à la cuisine.)

HIALMAR, *tout en vidant son tiroir, murmure rageusement.* — Relling, tu es un coquin ! Vaurien, va ! Misérable séducteur ! — Vrai Dieu, si j'avais eu quelqu'un pour te poignarder !

(Il met de côté quelques vieilles lettres, trouve le papier qu'il a déchiré la veille et en examine les morceaux, qu'il écarte vivement en voyant entrer Gina.)

GINA, *apportant le café sur un plateau qu'elle pose sur la table.* — Voici un doigt de café chaud, si tu en as envie. Et puis quelques tartines et un peu de hareng saur.

HIALMAR, *regardant furtivement le plateau.* — Un peu de hareng saur ? — Sous ce toit ? Jamais. Voilà, près de vingt-quatre heures que je n'ai rien mis de solide dans ma bouche. N'importe ! — Mes notes ! Les souvenirs de ma vie, que j'ai commencés ! Voyons ! Où ai-je donc mon journal et ce qu'il y a de plus important dans mes papiers ? (*Il ouvre la*

porte du salon et recule.) Ah ! Je la trouve encore là !

GINA. — Mon Dieu ! Il faut bien que l'enfant soit quelque part.

HIALMAR. — Allons, sors.

(Il s'écarte pour la laisser passer. Hedwige, effrayée, entre dans l'atelier.)

HIALMAR, *la main sur le loquet de la porte.* (*A Gina.*)— Pendant les derniers instants que je passe à mon ancien foyer, je désire qu'on m'épargne la présence des intrus.

(Il passe au salon.)

HEDWIGE, *s'élançant vers sa mère, bas, d'une voix tremblante.* — Il parle de moi ?

GINA. — Reste à la cuisine, Hedwige. Ou plutôt non, va chez toi, dans la petite pièce. (*A Hialmar, qu'elle va rejoindre.*) Attends un peu, Ekdal. Ne bouleverse pas tout dans la commode. Je sais où chaque chose se trouve.

(Hedwige, un instant immobile, anxieuse, effarée, se mord les lèvres pour ne pas pleurer.)

HEDWIGE, *à voix basse, les poings crispés.* — Le canard sauvage !

(Elle s'approche furtivement de l'étagère, prend le pistolet, se glisse dans le grenier, par la porte qu'elle entr'ouvre et referme après elle.)
(On entend les voix d'Hialmar et de Gina qui se disputent.)

HIALMAR, *entrant avec des cahiers et de vieilles*

feuilles détachées en main, et les posant sur la table. — Que veux-tu que je fasse de cette valise? J'ai des tas de choses à emporter.

GINA, *le suit, en portant la malle.* — Tu peux bien attendre pour le reste et emporter seulement une chemise et un caleçon.

HIALMAR. — Ouf... toutes ces fatigues du départ!

(Il ôte son pardessus et le jette sur le sofa.)

GINA. — Et le café qui va être froid.

HIALMAR. — Hum.

(Il avale machinalement une gorgée, puis une autre.)

GINA, *essuyant les dossiers des chaises.* — Le plus difficile à trouver, ce sera un grenier comme celui-ci pour les lapins.

HIALMAR. — Comment! Tu crois que j'emporte aussi les lapins?

GINA. — Je crois, moi, que grand-père ne pourra jamais s'en passer, de ses lapins.

HIALMAR. — Il faut qu'il s'y habitue, ma foi. Il y a des sacrifices plus grands que celui de quelques lapins et pourtant je dois m'y résoudre.

GINA, *époussetant les rayons de l'étagère.* — Veux-tu que j'emballe la flûte?

HIALMAR. — Non. Pas de flûte! En revanche, le pistolet?

GINA. — Tu veux emporter le *pissolet*?

HIALMAR. — Oui : mon pistolet chargé.

GINA, *cherchant.* — Il n'est pas là. Il l'aura pris avec lui.

HIALMAR. — Il est au grenier ?

GINA. — Pour sûr qu'il sera allé au grenier.

HIALMAR. — Pauvre vieillard solitaire !

(Il prend une tartine, la mange et avale le reste du café.)

GINA. — Si nous n'avions pas loué la chambre à ct'heure, tu pourrais t'y transporter.

HIALMAR. — J'irais demeurer sous le même toit que... — Jamais ! Jamais !

GINA. — Mais ne pourrais-tu pas t'établir au salon pour un jour ou deux ? Tu serais tout à fait seul.

HIALMAR. — Dans ce logement ? Pour rien au monde !

GINA. — Dans ce cas, chez Relling et Molvig ?

HIALMAR. — Ne prononce pas le nom de ces gens-là ! Rien que d'y penser, je serais capable de perdre l'appétit. Non ! Je devrais bien, dans la neige et dans la tourmente, aller de maison en maison, chercher un abri pour mon vieux père et pour moi.

GINA. — Mais tu es sans chapeau, Ekdal. Tu as perdu ton chapeau.

HIALMAR. — Oh ! ces rebuts de l'humanité ! Ces monstres de vices ! Il me faut un chapeau. (*Il prend une nouvelle tartine.*) — Il faudra prendre des mesures. Je n'ai pas l'intention de passer ma vie ici.

(Il cherche quelque chose sur le plateau.)

GINA. — Que cherches-tu

HIALMAR. — Du beurre.

GINA. — Tu en auras tout de suite.

(Elle va à la cuisine.)

HIALMAR, *la rappelant.* — Oh, c'est inutile! Je puis me contenter de pain sec.

GINA, *apportant un beurrier.* — En voici. Il paraît qu'il est tout frais.

(Elle lui verse une nouvelle tasse de café. Il étend du beurre sur son pain, va s'asseoir sur le canapé, boit et mange pendant quelques instants.)

HIALMAR.— Pourrais-je, sans être importuné par personne, par personne, entends-tu, demeurer au salon un jour ou deux?

GINA. — Tu pourrais si bien, si tu voulais.

HIALMAR. — C'est que je ne vois pas comment je pourrais opérer tout le déménagement de mon père en si peu de temps.

GINA. — Et puis, il y a encore une chose : tu devrais d'abord le prévenir que tu ne veux plus vivre avec nous.

HIALMAR, *repoussant la tasse.* — Oui, cela aussi. Je devrais remuer encore une fois tout ce gâchis. Il me faut aviser. J'ai besoin de temps pour me retourner. Je ne puis pas venir à bout de ma tâche en un seul jour.

GINA. — Non, et encore par un si vilain temps...

HIALMAR. — Ce papier ne me regarde pas.

GINA. — Pour sûr que je ne pense pas à m'en servir non plus.

HIALMAR. — Mais ce n'est pas une raison pour le laisser s'égarer. Dans le sens dessus dessous du déménagement, il pourrait bien arriver.....

GINA. — Je vais le mettre en sûreté, Ekdal.

HIALMAR. — Cette donation concerne en premier lieu mon père. C'est son affaire, s'il veut en faire usage.

GINA, *avec un soupir.* — Ah oui ! ce pauvre vieux père.

HIALMAR. — Pour plus de sûreté... — Où trouverai-je un peu de colle ?

GINA, *s'approchant de l'étagère.* — Tiens, voici le pot à colle.

HIALMAR. — Et un pinceau.

GINA. — Voici le pinceau.

(Elle lui tend l'un et l'autre.)

HIALMAR, *prenant des ciseaux.* — Une petite bande de papier au revers de la feuille... — (*Il découpe la bande et colle.*) — Il ne saurait me venir à l'idée de m'emparer du bien d'autrui, surtout de celui d'un pauvre vieillard sans ressources. Ni de celui de l'autre, mon Dieu ! Tiens : laisse sécher ça quelque temps, Et, quand ce sera sec, enlève ce papier. Je ne veux plus jamais le voir, jamais !

(Grégoire entre par la porte du palier.)

GRÉGOIRE, *avec un peu d'étonnement*, — Comment, tu es là, Hialmar ?

HIALMAR, *se levant avec précipitation.* — J'étais abîmé de fatigue.

GRÉGOIRE. — Je vois cependant que tu as déjeuné.

HIALMAR. — La nature aussi réclame quelquefois ses droits.

GRÉGOIRE. — Qu'as-tu résolu ?

HIALMAR. — Pour un homme comme moi, il n'y a qu'un chemin à prendre. Je m'occupe à rassembler ce que j'ai de plus précieux. Mais tu penses bien que cela demande du temps.

GINA, *avec quelque impatience.* — Faut-il te préparer la chambre, ou veux-tu que j'emballe?

HIALMAR, *après avoir jeté un coup d'œil de travers à Grégoire.* — Emballe et prépare la chambre.

GINA, *prenant la valise.* — Bon, bon ! Je vais emballer la chemise et le reste.

(Elle entre au salon et referme la porte derrière elle.)
(Un instant de silence.)

GRÉGOIRE. — Je n'ai jamais pensé que cela finirait ainsi. Est-il vraiment nécessaire que tu abandonnes ta maison, ton foyer ?

HIALMAR, *marchant avec agitation.* — Que veux-tu donc que je fasse, Grégoire ? Je ne suis pas créé pour être malheureux. Il me faut autour de moi du calme, du bien-être, de la sérénité.

GRÉGOIRE. — Tu peux avoir tout cela. Essaie seulement. Il me semble que tu as maintenant un terrain solide sur lequel tu peux bâtir. Mets-toi à l'œuvre et souviens-toi aussi de ta découverte, qui est un but d'existence.

HIALMAR. — Ah ! ne parle pas de cette découverte. Elle se fera peut-être attendre.

GRÉGOIRE. — Vraiment ?

HIALMAR. — Hé, mon Dieu ! Que veux-tu donc que je découvre, après tout ? Il n'y a presque rien qu'on n'ait découvert avant moi. Cela devient de plus en plus difficile...

GRÉGOIRE. — Que de travail cela t'a coûté !

HIALMAR. — C'est ce débauché de Relling qui m'a donné cette idée.

GRÉGOIRE. — Relling ?

HIALMAR. — Eh oui ! C'est lui qui, le premier, m'a fait comprendre que j'avais assez de talent pour faire quelque grande découverte dans le domaine de la photographie.

GRÉGOIRE. — Ah ! c'est Relling !

HIALMAR. — Oh ! que de joies cela m'a fait éprouver ! Pas autant l'invention elle-même que la foi qu'elle inspirait à Hedwige. Elle y croyait avec toute la force, toute l'énergie de son âme d'enfant. C'est-à-dire : je me suis imaginé qu'elle y croyait, imbécile que j'étais.

GRÉGOIRE. — Peux-tu croire sérieusement à la fausseté d'Hedwige envers toi ?

HIALMAR. — Qu'importe ce que je crois maintenant ! C'est Hedwige qui est sur mon chemin. C'est elle qui obscurcira toute mon existence.

GRÉGOIRE. — Hedwige ! Tu parles d'Hedwige ? Comment pourrait-elle obscurcir ton existence ?

HIALMAR, *sans répondre.* — Que d'amour j'ai ressenti pour cette enfant ! Que de joie, chaque fois qu'en rentrant dans mon pauvre logis je la voyais accourir au-devant de moi, avec le petit clignotement de ses jolis yeux ! Ah, fou confiant que j'étais ! Je l'ai tant aimée ; et je me faisais un rêve poétique de l'amour qu'elle avait pour moi, à ce que je m'imaginais.

GRÉGOIRE. — Tu appelles cela une imagination !

HIALMAR. — Comment puis-je le savoir ? Je ne peux rien tirer de Gina. Et avec cela, elle ne sent nullement le côté idéal de ce qui se passe. Mais devant toi, Grégoire, j'éprouve le besoin d'ouvrir mon cœur. C'est ce doute affreux, vois-tu. Peut-être Hedwige n'a-t-elle jamais eu pour moi de véritable affection.

GRÉGOIRE. — Elle pourrait te la prouver peut-être. (*Il écoute.*) Qu'est-ce donc ? Il me semble entendre crier le canard sauvage.

HIALMAR. — Oui, il caquète : c'est que mon père est au grenier.

GRÉGOIRE. — Ah ! il est au grenier. (*On voit de la joie sur sa figure.*) Je te dis que tu pourrais bien avoir la preuve de l'amour d'Hedwige, de cette pauvre Hedwige que tu soupçonnes.

HIALMAR. — Eh ! Quelle preuve pourrait-elle me donner ? Je ne puis pas croire à des protestations venant de ce côté.

GRÉGOIRE. — A coup sûr, Hedwige ne connaît pas la fraude.

HIALMAR. — Ah, Grégoire ! C'est là précisément ce dont je ne suis par sûr. Qui sait ce que Gina et cette Mme Sœrby ont pu mijoter ici bien des fois ? Et Hedwige n'a pas l'habitude de mettre du coton dans ses oreilles. Peut-être cette donation n'a-t-elle pas été une telle surprise, après tout. J'ai cru m'apercevoir de quelque chose.

GRÉGOIRE. — Quel esprit mauvais te possède aujourd'hui, Hialmar !

HIALMAR. — Mes yeux se sont ouverts. Fais bien attention : tu verras que cette donation n'est qu'un premier pas. Mme Sœrby a toujours eu un grand faible pour Hedwige. Maintenant elle a le pouvoir de faire tout ce qui lui plaît pour cette enfant. Ils peuvent me l'enlever dès que l'envie les en prendra.

GRÉGOIRE. — Jamais Hedwige ne te quittera !

HIALMAR. — Ne compte pas trop là-dessus. S'ils lui font signe, les mains pleines ?.. Et moi qui l'ai

tant aimée ! Moi dont tout le bonheur aurait été de la prendre doucement par la main et de la conduire comme on conduit, dans une grande chambre vide, un enfant qui a peur des ténèbres ! J'en ai maintenant la douloureuse certitude, jamais le pauvre photographe perché dans les combles n'a été quelque chose pour elle. Il n'y a eu là qu'une ruse pour vivre sur un bon pied avec lui jusqu'à un moment donné.

GRÉGOIRE. — Tu ne crois pas toi-même à ce que tu dis, Hialmar.

HIALMAR. — C'est justement là le terrible : je ne sais pas ce que je dois penser, je ne le saurai jamais. Mais crois-tu donc impossible qu'il en soit ainsi ? Ho, ho ! mon bon Grégoire, tu tables trop, ce me semble, sur la réclamation de l'idéal. Qu'ils viennent seulement, les autres, qu'ils arrivent les mains pleines, qu'ils lui crient : Viens chez nous, la vie est là qui t'attend ?...

GRÉGOIRE, *vivement*. — Voyons ! tu crois donc ?...

HIALMAR. — Si je lui demandais : Hedwige, veux-tu donner ta vie pour moi ? (*Il ricane.*) Ah bien, oui ! Tu verrais ce qu'elle me répondrait.

(On entend un coup de feu dans le grenier.)

GRÉGOIRE, *avec une explosion de joie*. — Hialmar !

HIALMAR. — Bon ! Voilà l'autre qui chasse maintenant.

GINA, *entrant.* — Ouf! Ekdal, je crois que grand-père est encore tout seul au grenier à tirer des coups de fusil.

HIALMAR. — Je vais voir...

GRÉGOIRE, *saisi, avec joie.* — Attends un peu. Sais-tu ce que c'est ?

HIALMAR. — Je crois bien.

GRÉGOIRE. — Non, tu ne le sais pas. Mais je le sais, moi. C'est la preuve.

HIALMAR. — Quelle preuve ?

GRÉGOIRE. — Un sacrifice d'enfant : elle a persuadé à ton père de tuer le canard sauvage.

HIALMAR. — Tuer le canard sauvage ?

GINA. — Pense donc !

HIALMAR. — A quoi bon ?

GRÉGOIRE. — Elle a voulu te sacrifier ce qu'elle avait de plus précieux. Elle croit t'obliger, de cette façon, à lui rendre ton amour.

HIALMAR, *mollement, d'une voix émue.* — Oh, cette enfant !

GINA. — Ce qu'elle peut imaginer !

GRÉGOIRE. — Elle a voulu reconquérir ton amour, Hialmar, voilà tout. Elle ne croyait pas pouvoir vivre sans cela.

GINA, *retenant ses larmes.* — Tu vois bien, Ekdal

HIALMAR. — Gina ! Où est-elle ?

GINA, *larmoyant.* — Pauvre petite, pour sûr qu'elle sera toute seule à la cuisine.

HIALMAR, *va à la porte de la cuisine, l'ouvre et appelle.* — Hedwige, viens ici ! Viens près de moi ! (*Il regarde.*) Non, elle n'est pas là.

GINA. — Alors elle est dans la petite pièce.

HIALMAR, *de la cuisine.* — Non, elle n'y est pas non plus. (*Il rentre.*) Elle sera sortie.

GINA. — Mon Dieu oui, tu ne voulais pas d'elle dans la maison.

HIALMAR. — Oh ! si elle pouvait rentrer au plutôt, pour que je lui dise... Maintenant tout ira bien. Grégoire, je sens déjà qu'une vie nouvelle pourra commencer pour nous.

GRÉGOIRE, *avec calme.* — Je le savais. C'est par l'enfant que devait venir la rédemption.

(Le père Ekdal paraît dans la porte de sa chambre. Il est en grand uniforme et a de la peine à attacher son sabre.)

HIALMAR, *stupéfait.* — Père ! Tu étais là ?

GINA. — C'est dans votre chambre que vous avez tiré, grand-père ?

EKDAL, *en colère, s'approchant d'Hialmar.* — comment, tu vas seul à la chasse, Hialmar ?

HIALMAR, *ému, bouleversé.* — Ce n'est donc pas toi qui as tiré au grenier ?

EKDAL. — Moi ? Non.

GRÉGOIRE, *à Hialmar, poussant une exclamation.* Hialmar ! Elle a tué le canard sauvage elle-même !

HIALMAR. — Qu'est-ce que cela veut dire ? (*Il*

court à la porte du grenier, en écarte vivement les battants, regarde et appelle très haut. — Hedwige !

GINA, *courant à la porte.* — Mon Dieu, qu'est-ce qui est arrivé !

HIALMAR, *entrant.* — Elle est étendue par terre !

GRÉGOIRE. — Etendue par terre !

(Il rejoint Hialmar.)

GINA, *en même temps que lui.* — Hedwige ! (*Elle se précipite dans le grenier.*) — Ah, mon Dieu !

EKDAL. — Ha, ha ! Elle se mêle de tirer, elle aussi? (*Hialmar, Gina et Grégoire rentrent, portant Hedwige. Son bras droit pend. Elle tient le pistolet dans sa main crispée.*)

HIALMAR, *tout bouleversé.* — Le coup est parti. Elle s'est atteinte elle-même. Appelez du secours ! Au secours !

GINA, *se précipitant sur le palier et appelant.* — Relling, Relling ! Docteur Relling ! Accourez bien vite, bien vite !

(Hialmar et Grégoire déposent Hedwige sur le sofa.)

EKDAL, *bas.* — La forêt se venge.

HIALMAR, *à genoux devant elle.* — Elle va revenir à elle tout à l'heure. Elle revient à elle. Oui, oui. oui.

GINA, *qui est rentrée.* — Où est-elle touchée ? Je n'aperçois rien. (*Relling entre précipitamment. Un instant après accourt Molvig, sans gilet ni cravate en veston déboutonné.*)

RELLING. — Qu'est-ce qu'il y a ?

GINA. — Ils prétendent qu'Hedwige s'est tuée.

HIALMAR. — Au secours !

RELLING. — Elle s'est tuée ?

(Il écarte la table et examine le corps.)

HIALMAR, *couché par terre, regardant anxieusement Relling.* — Ce n'est pas dangereux, n'est-ce pas ? Dis, Relling ! Il n'y a presque pas de sang. Cela ne peut pas être dangereux ?

RELLING. — Comment est-ce arrivé ?

HIALMAR. — Ah ! je n'en sais rien !

GINA. — Elle a voulu tuer le canard sauvage.

RELLING. — Le coup sera parti.

RELLING. — Hum. Oui, oui.

EKDAL. — La forêt se venge. Mais je n'ai pas peur tout de même.

(Il entre au grenier et referme la porte après lui.)

HIALMAR. — Voyons, Relling. Tu ne dis rien ?

RELLING. — La balle a pénétré dans la poitrine.

HIALMAR. — Oui, mais elle reviendra à elle.

RELLING. — Tu vois bien qu'Hedwige a cessé de vivre.

GINA, *éclatant en sanglots.* — Mon enfant, mon enfant !

GRÉGOIRE, *d'une voix étranglée.* — Au fond des mers...

HIALMAR, *bondissant.* — Si, si, il faut qu'elle vive ! Au nom de Dieu, Relling, rien qu'un ins-

tant, — le temps de lui dire que je n'ai jamais cessé de l'adorer.

RELLING. — Le cœur est touché. Hémorrhagie interne. Elle est morte sur place.

HIALMAR. — Et moi qui l'ai chassée comme une bête ! Effarouchée, elle s'est réfugiée là, dans ce grenier, et s'est tuée par amour pour moi. (*Sanglotant.*) Ne jamais pouvoir réparer cela ! Ne jamais pouvoir lui dire !.. (*Il se tord les mains et crie, en levant la tête.*) O toi, qui es là-haut — ! Si tu existes ! Comment as-tu pu me faire cela ?

GINA. — Chut ! Ne dis pas de telles horreurs. Il paraît que nous n'avions pas le droit de la garder chez nous.

MOLVIG. — L'enfant n'est pas mort. Il n'est qu'endormi.

RELLING. — Imbécile !

HIALMAR, *plus calme, s'approche du sofa et, se croisant les bras, regarde Hedwige.* — Elle est là, rigide et calme.

RELLING, *cherchant à dégager le pistolet.* — Elle le tient si ferme, si ferme.

GINA. — Non, non, Relling, ne lui cassez pas les doigts. Laissez le *pissolet* tranquille.

HIALMAR. — Qu'elle l'emporte avec elle.

GINA. — Oui, laissez-le-lui. Mais il ne faut pas que l'enfant reste là, comme pour se faire voir. Il

faut qu'elle aille chez elle, dans la petite pièce. Viens, Ekdal, nous allons l'emporter.

(Hialmar et Gina prennent le corps d'Hedwige.)

HIALMAR, *en l'emportant.* — Oh! Gina, Gina! Pourras-tu supporter cela?

GINA. — Nous nous aiderons l'un l'autre. A présent, je crois qu'elle est à tous les deux.

MOLVIG *murmure, en étendant les mains.* — Gloire au Seigneur... Tu retourneras en poussière... tu retourneras en poussière...

RELLING, *bas.* — Tais-toi donc, animal! Tu es saoul.

(Hialmar et Gina emportent le corps par la porte de la cuisine. Molvig s'éclipse par celle du palier.)

RELLING, *s'approchant de Grégoire.* — On ne me fera jamais gober l'accident.

GRÉGOIRE, *qui s'est tenu atterré, les épaules convulsivement secouées.* — Personne ne peut dire comment cette horreur s'est passée.

RELLING. — La balle a traversé le corsage. Il faut qu'elle ait tiré en appuyant le canon contre sa poitrine.

GRÉGOIRE. — Hedwige n'est pas morte en vain. Avez-vous vu comment la douleur a dégagé ce qu'il y a de grand en lui?

RELLING. — Presque tout le monde se fait grand pour pleurer devant un mort. Mais combien de temps croyez-vous que durera cette splendeur?

GRÉGOIRE. — Quoi! Il ne la conserverait pas toute sa vie, elle ne croîtrait pas de jour en jour?

RELLING. — Dans quelques mois, la petite Hedwige ne sera pour lui qu'un beau motif à déclamations.

GRÉGOIRE. — Et vous osez dire cela d'Hialmar Ekdal!

RELLING. — Nous en reparlerons quand la première herbe aura séché sur le tombeau de la petite. Alors vous l'entendrez se répandre en doléances sur « l'enfant enlevé trop tôt à son cœur de père » vous le verrez confi dans l'attendrissement, l'admiration et la pitié pour lui-même. Faites bien attention.

GRÉGOIRE. — Si c'est vous qui avait raison et si c'est moi qui ai tort, la vie ne mérite pas qu'on la supporte.

RELLING. — Eh si! la vie aurait beaucoup de bon malgré tout, n'étaient ces maudits créanciers qui viennent à la porte des pauvres gens comme nous, leur présenter la réclamation de l'idéal.

GRÉGOIRE, *le regard fixe.* — En ce cas, je suis content de la résolution que j'ai prise.

RELLING. — Il n'y a pas d'indiscrétion à vous demander ce que vous avez résolu?

GRÉGOIRE, *sur le point de partir.* — D'être le treizième à table.

RELLING. — Ah bah! Allez vous promener!

ROSMERSHOLM

DRAME EN QUATRE ACTES

NOTICE

SUR ROSMERSHOLM

Dans ses *drames modernes*, Ibsen nous montre le résultat des conventions politiques et sociales qui étouffent l'individualité humaine et entravent notre libre développement. Pour ne citer que ses dernières pièces, *Maison de Poupée* traite de l'émancipation de la femme, *les Revenants* montrent le vice introduit au foyer par un marasme corrupteur qui empoisonne jusqu'aux germes de l'avenir, *un Ennemi du Peuple* revendique violemment les droits de l'individu en face des majorités triomphantes, *le Canard sauvage*, cette âpre et cruelle satire, indique symboliquement combien la gangrène est avancée et raille l'impuissance de quelques naïfs réformateurs qui prêchent la vérité à des gens vivant de mensonge et incapables de vivre d'autre chose.

En attaquant dans cette dernière pièce certains apôtres radicaux que représente le personnage de Grégoire Werlé, Ibsen semblait avoir donné des gages aux conservateurs, qui s'étaient hâtés de l'applaudir. Il y avait là un malentendu que cet homme essentiellement indépendant a tenu à dissiper. Il l'a fait dans *Rosmersholm* avec une exquise délicatesse et des égards dont il n'est pas prodigue, on pour-

rait presque dire avec une tristesse de scalde chantant les choses qui s'en vont. On retrouve dans ce drame l'accent qui vibre dans les vieilles ballades scandinaves et que M. Leconte de Lisle a si bien saisi. Une fois de plus, Ibsen répète la question jadis posée dans son poème dramatique de *Brand* : « *La race peut-elle être sauvée ?* » — Hélas ! répond-il à regret, en fixant les yeux sur ceux que Rosmer représente, hélas ! ce ne sera pas par vous. Je connais vos vertus et vos charmes : il n'en est pas de plus grands dans ce monde condamné. Mais il y a un malheur : vous êtes impuissants. »

Ce sont là choses qu'on n'aime pas à s'entendre dire. Aussi le poète déchaîna-t-il bien des colères, encore accrues par la déception qu'il avait causée.

Il est juste d'ajouter que, chez quelques-uns, l'indignation ne fut pas exclusivement provoquée par un esprit de caste. On se demanda ce que visait, à vrai dire, le nouveau trait lancé par ce redoutable joûteur. N'est-ce pas la caducité des croyances établies, n'est-ce pas même leur action énervante, attristante sur l'âme humaine, oui, pour tout dire, n'est-ce par le germe de faiblesse qui gît dans notre civilisation chrétienne qu'Ibsen indique avec une attitude pleine de respect pour cette grandeur qui s'éteint, mais aussi avec une insistance qui ne laisse guère de doute sur sa pensée ? « Rosmersholm ennoblit, mais il tue le bonheur. » Or il faut du bonheur, de la joie de vivre pour nous rendre nos énergies. Cette joie de vivre, où l'a-t-il donc aperçue ? N'est-ce pas dans ce monde latin que la pure doctrine évangélique accuse de sacrifier aux idoles ? C'est aux bords du golfe de Naples, où passent encore des souffles païens, que le poète a écrit *les Revenants*. Dans *Rosmersholm*, enfin, cette Rébecca qui

détache Rosmer de la foi qu'il enseigne, que représente-t-elle, à proprement parler ?

Elle vient de l'extrême nord, de cette région mystérieuse où les caractères et les passions ont quelque chose de primitif qui trouble et qui étonne. Etrange population que ces hyperboréens d'Islande, de Norvège, de Suède et de Finlande ! En bas, tout vestige de paganisme n'a pas encore disparu. En haut, dans le petit noyau civilisé, composé d'employés, de commerçants, de médecins, règne une inquiétude d'esprit plus favorable aux idées révolutionnaires les plus avancées qu'aux doux enseignements de l'Evangile. Les tempéraments, dans ces parages glacés, sont souvent aussi vifs, les humeurs aussi capricieuses que sous le ciel sicilien, et le couteau y joue trop fréquemment le même rôle. Mais les volontés y sont plus âpres et les imaginations plus libres, plus avides, plus assoiffées d'inconnu, plus disposées à acceuillir les enseignements nouveaux. Se souvenant de quelque fille du lointain Finmark, Ibsen a symbolisé en elle l'action de ce ferment caché au fond des âmes, que les civilisations n'étouffent pas, qui renverse leurs œuvres et émancipe l'esprit des formes qui l'emprisonnent. C'est parce que Rébecca West est une force de la nature que nous lui pardonnons, que nous l'aimons même et que nous sommes tout près de la plaindre quand elle parle de l'impuissance à laquelle Rosmersholm l'a réduite.

N'importe! Pour le cœur comme pour le goût, ce milieu dissolvant est rempli de séduction. L'œuvre d'Ibsen est plein de paysages et d'intérieurs dessinés de main de maître. (Dans sa jeunesse, il avait voulu, se faire peintre et, sans cesse, on voit percer chez lui

cette première vocation). Mais, de tous ces décors, aucun n'a plus de charme que celui de Rosmersholm, avec sa vieille maison de bois, son allée d'arbres séculaires, son salon meublé à l'ancienne mode, au poêle orné de branches de bouleau et de fleurs des champs. La simple et gracieuse mélancolie de ce milieu tout norvégien s'harmonise avec le caractère du pasteur Rosmer, figure singulièrement poétique et captivante, bien faite pour développer dans un cœur de femme passionnée le sensualisme mystique propre à quelques natures du nord et si énervant dans ses effets.

Comme le fanatisme, la fausseté, la mesquinerie des partis politiques personnifiés dans Kroll et dans Mortensgaard détonnent dans un tel milieu ! Il n'y a pas une de nos petitesses et de nos lâchetés auxquelles la noblesse de Rosmer ne fasse honte. Pourquoi faut-il, hélas ! que cet homme, affaibli par sa conscience timorée, par ce sentiment de culpabilité qui est le propre de notre foi, ne soit pas capable de lutter contre la bassesse envahissante ?...

Il y a dans *Rosmersholm* une guerre de principes et un combat de passions admirablement combinées. Les personnages, pour être symboliques, n'en sont pas moins vrais jusque dans les moindres détails. Il y a là un phénomène propre au génie scandinave. Mais il ne s'était jamais produit avec autant d'éclat que chez Ibsen. C'est à croire que, pour lui, les tendances de l'âme, les forces de la nature, les lois du monde moral sont réellement représentées par les individus qu'on voit vivre et agir. Il ne s'agit que d'observer pour apercevoir d'éternelles vérités sous de fugitives apparences. Plus l'observation est minutieuse, plus le symbole se montre clair et vivant.

Les étiquettes d'idéaliste et de réaliste n'ont pas de sens pour Ibsen, l'idée et la réalité ne faisant qu'un pour lui. L'un et l'autre le possèdent jusqu'à l'obsession.

« J'éprouve un étrange sentiment de solitude à être ainsi séparé tout à coup d'un travail qui, durant plusieurs mois, a exclusivement occupé mon temps et mes pensées. Au demeurant, il est vraiment heureux qu'il soit fini. Cette communion constante avec des êtres d'imagination commençait, en effet, à me rendre passablement nerveux. »

J'ai tenu à citer ce passage d'une lettre que le poète m'a fait l'honneur de m'adresser après avoir envoyé à l'imprimerie le manuscrit de son dernier drame : ne fait-il pas bien comprendre l'imagination à la fois forte et naïve, et la conscience artistique de cet homme de génie ?...

M. Prozor.

ROSMERSHOLM

DRAME EN QUATRE ACTES

PERSONNAGES:

Jean Rosmer, propriétaire de Rosmersholm, ci-devant pasteur de la commune.

Rébecca West.

Le recteur Kroll, beau-frère de Rosmer.

Ulric Brendel.

Pierre Mortensgaard.

Madame Helseth, ménagère à Rosmersholm.

L'action se passe à Rosmersholm, vieux domaine situé près d'une petite ville au bord d'un fiord, dans l'ouest de la Norvège.

ACTE PREMIER

Un salon spacieux, meublé à l'ancienne mode, mais élégant et confortable. Au premier plan à droite, un poêle en faïence orné de branches de bouleaux et de fleurs des champs. Plus loin, une porte. Dans le fond, une porte à deux battants donnant sur le vestibule. A gauche une fenêtre; devant laquelle est placée une jardinière remplie de fleurs et de plantes. Près du poêle, une table, un sofa et des fauteuils Aux murs des portraits anciens et modernes, représentant des pasteurs, des officiers et des employés en uniforme. La fenêtre est ouverte, ainsi que la porte du vestibule et celle de la maison. On aperçoit une allée de vieux arbres qui conduit à la ferme. Soirée d'été. Le soleil vient de se coucher.

Rébecca West, assise dans un fauteuil près de la fenêtre, tricote un châle blanc qui est presque terminé. Cachée derrière les fleurs, elle jette de temps en temps un coup d'œil inquiet au dehors. Au bout d'un instant, madame Helseth entre par la porte de droite.

MADAME HELSETH. — Je viens demander à Mademoiselle, s'il n'est pas temps de mettre le couvert. Voici l'heure du souper.

RÉBECCA. — Vous ferez bien. Le pasteur ne tardera pas à rentrer.

MADAME HELSETH. — Mademoiselle n'est-elle pas dans un fort courant d'air ?

RÉBECCA. — En effet. Si vous vouliez fermer.

(*Mme Helseth* ferme la porte du vestibule et s'approche de la fenêtre.)

MADAME HELSETH, *regardant au dehors.* — N'est-ce pas le pasteur qui vient par là ?

RÉBECCA, *vivement.* — Où cela ? (*Se levant.*) Oui, c'est lui. (*Se cachant derrière le rideau.*) Eloignez-vous. Il ne faut pas qu'il nous aperçoive.

MADAME HELSETH, *au milieu de la chambre.* — Pensez donc, mademoiselle, il recommence à prendre le chemin du moulin.

RÉBECCA. — Il l'avait déjà pris avant-hier. (*Ecartant un peu le rideau.*) Voyons, maintenant.

MADAME HELSETH. — Traversera-t-il la passerelle ?

RÉBECCA. — C'est justement ce que je veux voir. (*Après un instant.*) Non ; voici qu'il rebrousse chemin comme l'autre jour et remonte le long du courant. (*S'éloignant de la fenêtre.*) Un long détour.

MADAME HELSETH. — Mon Dieu, oui. Je comprends qu'il lui soit pénible de traverser cette passerelle où le malheur est arrivé...

RÉBECCA, *repliant son ouvrage.* — On ne se détache pas facilement des morts, à Rosmersholm.

MADAME HELSETH. — Quant à ça, mademoiselle, je crois plutôt que ce sont les morts qui ne se détachent pas facilement de Rosmersholm.

RÉBECCA, *la regardant.* — Les morts ?

MADAME HELSETH. — On dirait vraiment qu'ils ont du mal à se séparer entièrement de ceux qu'ils laissent après eux.

RÉBECCA. — Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

MADAME HELSETH. — Je pense que, sans ça, on ne verrait pas apparaître le cheval blanc.

RÉBECCA. — Voyons, madame Helseth, qu'est-ce donc que ce cheval blanc ?

MADAME HELSETH. — Pourquoi en parler ? Vous ne croyez pas à ces choses-là, j'imagine.

RÉBECCA, — Et vous ?

MADAME HELSETH, *allant fermer la fenêtre.* — Oh ! je ne veux pas que mademoiselle se moque de moi. (*Elle regarde par la fenêtre.*) Mais, n'est-ce pas le pasteur qui a repris le chemin du moulin ?

RÉBECCA. — Cet homme-là ? (*Elle s'approche de la fenêtre.*) — Je ne me trompe pas, c'est le recteur !

MADAME HELSETH. — C'est, ma foi, vrai, c'est le recteur !

RÉBECCA. — Vous allez voir qu'il vient chez nous. Ah ! je suis bien contente.

MADAME HELSETH. — Il ne se gêne pas, le recteur. Lui, le propre frère, traverse la passerelle sans

hésiter... Enfin; il faut aller mettre le couvert, n'est-ce pas, mademoiselle?

(Elle sort par la porte de droite.)

(Rébecca reste un moment à la fenêtre; on la voit sourire, saluer et faire des signes de tête.)

(Le jour baisse.)

RÉBECCA, *entr'ouvrant la porte de droite.* — Dites donc, chère madame Helseth, vous ajouterez bien un petit extra pour le recteur, quelque plat favori dont vous vous souviendrez.

MADAME HELSETH, *dehors.* — Bien, mademoiselle. On y pensera.

RÉBECCA, *ouvrant la porte du vestibule.* — Enfin! Cher recteur, soyez le bienvenu.

KROLL, *entrant après avoir déposé sa canne dans le vestibule.* — Merci. Je ne vous dérange pas?

RÉBECCA. — Vous? Vous devriez avoir honte...

KROLL. — Toujours aimable. (*Regardant autour de lui.*) Rosmer est en haut?

RÉBECCA. — Non, il fait sa promenade. D'habitude il rentre plus tôt. Il ne peut pas tarder; en attendant, veuillez prendre place.

(Elle lui indique le sofa.)

KROLL, *déposant son chapeau.* — Je vous remercie. (*Il s'assied et promène un regard circulaire dans la pièce.*) Comme le vieux salon est devenu élégant et joli... Des fleurs partout!...

RÉBECCA. — Rosmer adore les fleurs. Il en veut autour de lui.

KROLL. Et vous aussi, je crois.

RÉBECCA. — Oui ; elles enivrent si délicieusement. Autrefois nous devions nous refuser ce plaisir.

KROLL, *hochant tristement la tête.* — La pauvre Félicie ne supportait pas le parfum des fleurs.

RÉBECCA. — Ni leur éclat. Elle en était toute troublée.

KROLL. — Je m'en souviens bien. (*Changeant de ton.*) Eh bien ! comment va-t-on ici ?

RÉBECCA. — Oh ! tout va son train calme et régulier. Les jours se suivent et se ressemblent. Et chez vous ? Votre femme ?...

KROLL. — Chère mademoiselle West, ne parlons pas de moi et des miens. Dans chaque famille il y a quelque chose qui cloche. Surtout à l'époque où nous vivons.

RÉBECCA, *après un moment de silence, s'asseyant dnns un fauteuil.* Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir une seule fois pendant les vacances ?

KROLL. — Je n'aime pas à forcer les portes...

RÉBECCA. — Si vous saviez comme vous nous avez manqué...

KROLL. — Et puis, j'ai été en voyage...

RÉBECCA. — Oui, pendant deux semaines. Vous avez assisté à des réunions publiques, paraît-il ?

KROLL, *faisant un signe d'assentiment.* — Oui ; qu'en dites-vous ? Auriez-vous pensé qu'en vieillissant je tournerais à l'agitateur politique. Dites ?

RÉBECCA, *souriant.* — Mon cher recteur, vous avez toujours agité un peu.

KROLL. — Eh bien, oui ! pour mon plaisir. Mais à l'avenir ce sera sérieux, je vous le jure. Lisez-vous jamais les journaux radicaux ?

RÉBECCA. — Cher recteur, je ne puis nier que...

KROLL. — Ma chère mademoiselle, il ne faut pas vous en défendre. Pour vous, cela ne tire pas à conséquence.

RÉBECCA. — N'est-ce pas ? J'ai bien le droit de m'informer, de me tenir au courant...

KROLL. — Mon Dieu, après tout, je ne puis exiger d'une femme qu'elle prenne position dans la lutte des partis, je pourrais presque dire dans la guerre civile qui déchire cette contrée. Ainsi, vous avez vu comment ces messieurs du « peuple » se sont jetés à la curée ? Quelles infâmes grossièretés ils se sont permises envers moi ?

RÉBECCA. — Oui. Mais il me semble que vous vous êtes retourné avec beaucoup d'adresse.

KROLL. — C'est vrai, je me dois cette justice. Maintenant que j'ai senti l'odeur du sang, ils verront que je ne suis pas de ceux qui se laissent traquer... (*S'interrompant.*) Non, je vous en prie, ne parlons pas ce soir de ce triste sujet.

RÉBECCA. — C'est bien : nous n'en parlerons pas, cher recteur.

KROLL. — Racontez-moi plutôt comment vous

vous trouvez à Rosmersholm depuis que vous y êtes seule ? depuis que la pauvre Félicie ?...

RÉBECCA. — Merci, je m'y trouve bien. Sans doute, elle a laissé un grand vide sous bien des rapports. Et des regrets aussi, certainement. Mais...

KROLL. — Avez-vous l'intention de rester ici ? Je veux dire définitivement ?...

RÉBECCA. — Mon cher recteur, je n'ai pas réfléchi à cela. Il me semble presque appartenir à Rosmersholm, tant je m'y suis habituée.

KROLL. — Je le crois sans peine.

RÉBECCA. — Et tant que M. Rosmer trouvera ma présence agréable ou utile, eh bien, oui, je suppose que je resterai ici.

KROLL, *la regardant avec émotion.* — Savez-vous bien qu'il y a de la grandeur dans la conduite d'une femme qui sacrifie ainsi toute sa jeunesse au bonheur des autres.

RÉBECCA. — Mon Dieu ! quel autre intérêt l'existence peut-elle m'offrir ?

KROLL. — D'abord vous vous êtes dévouée à votre père adoptif qui était paralytique et dont l'humeur intraitable...

RÉBECCA. — Il ne faut pas vous répésenter le docteur West si intraitable que cela tant que nous demeurions dans le Finmark. Ce sont ces terribles voyages sur mer qui l'ont brisé. Quand nous nous sommes établis ici, il y a eu quelques années dif-

ficiles à passer. Enfin, il est arrivé au terme de ses souffrances...

KROLL. — Et les années qui ont suivi? N'ont-elles pas été encore plus pénibles pour vous?

RÉBECCA. — Oh! comment pouvez-vous parler ainsi? J'étais si tendrement attachée à Félicie! Et elle, la pauvre malheureuse, sentait si vivement le besoin d'être entourée de soins et de ménagements!

KROLL. — Que le ciel vous récompense pour le souvenir indulgent que vous lui avez gardé!

RÉBECCA, *se rapprochant un peu.* — A la manière franche et pleine de cœur dont vous me dites cela, cher recteur, j'ose croire qu'il n'y a pas en vous le moindre fond de malveillance à mon égard.

KROLL. — De malveillance? Que voulez-vous dire?

RÉBECCA. — Oh! Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que la vue d'une étrangère gouvernant à Rosmersholm vous fût pénible?

KROLL. — Mais comment avez-vous pu?...

RÉBECCA. — Ainsi vous n'avez pas cette impression. (*Lui tendant la main.*) Merci, cher recteur, merci, merci.

KROLL. — Comment avez-vous pu concevoir une telle idée?

RÉBECCA. — La rareté de vos visites commençait à me faire peur.

KROLL. — En vérité, mademoiselle West, vous

vous êtes trompée du tout au tout. Du reste, il n'y a rien de nouveau dans cette situation. C'était déjà vous, vous seule, qui dirigiez la maison durant les tristes années qui ont précédé la mort de la pauvre Félicie.

RÉBECCA. — Ce n'était là qu'une sorte de régence exercée au nom de la maîtresse de la maison.

KROLL. — Quoi qu'il en soit, savez-vous, mademoiselle West, que, pour mon compte, je n'aurais rien à objecter si..., mais peut-être est-ce là un sujet auquel on ne doit pas toucher.

RÉBECCA. — Que voulez-vous dire ?

KROLL. — S'il pouvait se faire... que vous prissiez la place libre.

RÉBECCA. — J'ai la place que je désire avoir, monsieur le recteur.

KROLL. — S'il s'agit de travail, oui ; mais il s'agit...

RÉBECCA, *l'interrompant, d'un ton sérieux.* — Vous devriez avoir honte, recteur, de parler ainsi.

KROLL. — Assurément, l'expérience que notre bon Rosmer a faite du mariage doit lui suffire amplement. Et cependant...

RÉBECCA. — Savez-vous que vous me faites presque rire.

KROLL. — Cependant, permettez-moi de vous faire une question, mademoiselle West, si ce n'est pas trop indiscret. Quel âge avez-vous, au juste ?

RÉBECCA. — J'ai honte à l'avouer, recteur, j'ai vingt-neuf ans bien sonnés. Je suis dans ma trentième.

KROLL. — Bien. Et Rosmer, quel âge a-t-il? Voyons. Il a cinq ans de moins que moi, donc, il a quarante-trois ans. Cela irait à merveille.

RÉBECCA, *se levant.* — Comme vous dites. A merveille. Vous prendrez bien le thé avec nous?

KROLL. — Certainement. Je compte m'établir ici, ayant à m'entretenir avec notre ami commun. Et puis, mademoiselle West, pour que vos idées sangrenues ne vous reprennent plus, je viendrai souvent ici, comme autrefois.

RÉBECCA. — Oh oui! N'est-ce pas? (*Lui serrant les mains.*) Merci, vous êtes bien gentil tout de même.

KROLL, *grommelant.* — Vraiment? C'est ce qu'on ne me dit pas à la maison.

(Rosmer entre par la porte de droite.)

RÉBECCA. — M. Rosmer, vous voyez qui est là?

ROSMER. — Madame Helseth me l'a déjà dit.

(Le recteur Kroll s'est levé.)

ROSMER, *d'une voix un peu contenue, lui serrant les mains.* Une fois de plus, sois le bienvenu dans cette maison, mon cher Kroll. (*Lui posant les mains sur les épaules et le regardant dans les yeux.*) Mon cher, mon vieil ami! Je savais bien qu'un jour ou l'autre nous devions nous retrouver.

KROLL. — Quoi, mon bon ami ! toi aussi tu t'étais follement imaginé qu'il existait une barrière entre nous !

RÉBECCA, *à Rosmer.* — Pensez donc, ce n'était qu'une imagination ! Quel bonheur, n'est-ce pas ?

ROSMER. — Vraiment, Kroll ? Mais alors, pourquoi t'es-tu éloigné de nous ?

KROLL, *d'une voix sérieuse et contenue.* — Parce que je ne voulais pas être pour toi le souvenir vivant d'un temps malheureux, et de celle qui a trouvé sa fin dans le torrent du moulin.

ROSMER. — C'est là une noble pensée. Tu es toujours plein de délicatesse. Mais tu n'aurais pas eu besoin de te tenir à l'écart. Viens, asseyons-nous sur le sofa. (*Ils s'asseyent.*) Non, je n'éprouve aucun tourment en pensant à Félicie. Nous parlons d'elle tous les jours. Il nous semble qu'elle n'a pas quitté cette maison.

KROLL. — Vraiment, il vous semble...

RÉBECCA, *allumant la lampe.* — Sans aucun doute.

ROSMER. — C'est bien naturel. Elle nous était si chère à tous les deux. Et Rébec..., mademoiselle West et moi, nous avons la conscience d'avoir fait tout ce qui était en notre pouvoir pour la pauvre malade. Nous n'avons rien à nous reprocher. Voilà pourquoi il me semble doux de penser maintenant à Félicie.

KROLL. — Braves cœurs que vous êtes ! Dorénavant je viendrai tous les jours chez vous.

RÉBECCA, *s'asseyant dans un fauteuil.* — Reste à voir si vous tiendrez parole.

ROSMER, *avec un peu d'hésitation.* — Mon cher Kroll ! Je donnerais tant pour que nos relations n'eussent jamais été interrompues. Depuis que nous nous connaissons, depuis l'époque où j'étais étudiant, tu as toujours été pour ainsi dire mon conseiller naturel.

KROLL. — C'est vrai. Et j'en suis bien fier. Y aurait-il quelque chose que ?...

ROSMER. — Il y a tant de choses dont je voudrais m'entretenir avec toi sans contrainte, à cœur ouvert.

RÉBECCA. — N'est-ce pas, monsieur Rosmer? Il me semble que ce doit-être si bon de s'épancher entre vieux amis.

KROLL. — Eh bien, moi, de mon côté, j'ai encore plus de confidences à faire. Tu n'ignores pas que je suis devenu un homme politique?

ROSMER. — Oui, je le sais. Explique-moi comment cela s'est fait ?

KROLL. — J'y ai été forcé, bon gré, mal gré. De nos jours il devient impossible de rester spectateur passif. Maintenant que, pour notre malheur, les radicaux sont arrivés au pouvoir, il est grand temps d'agir. Voilà pourquoi j'ai travaillé à unir

plus étroitement notre petit cercle d'amis. Il est grand temps, en vérité.

RÉBECCA, *avec un léger sourire.* — N'est-il pas même un peu tard ?

KROLL. — Evidemment il eût mieux valu s'y prendre plus tôt pour arrêter le torrent. Mais qui pouvait prévoir ce qui allait arriver ? Pas moi, dans tous les cas. (*Se levant et arpentant la scène.*) Oui, maintenant mes yeux sont ouverts. Car, à l'heure qu'il est, l'esprit de révolte a pénétré jusque dans l'école.

ROSMER. — Dans l'école ? Pas dans la tienne au moins ?

KROLL. — Si fait, dans ma propre école. Qu'en dis-tu ? J'ai découvert que, depuis plus de six mois, les garçons des classes supérieures, du moins une partie d'entre eux, ont formé une société secrète et qu'ils sont abonnés au journal de Mortensgaard !

RÉBECCA. — Tiens ! Au *Phare ?*

KROLL. — Oui, que vous en semble ? C'est là, en vérité, une nourriture bien saine pour l'âme de futurs employés de l'État ! Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que les garçons les mieux doués de la classe sont tous membres de cette réunion. C'est d'eux que vient le complot. Seuls les ignorants et les fruits secs sont restés en dehors.

RÉBECCA. — Cela vous fait-il vraiment tant de peine, recteur ?

KROLL. — Si cela me fait de la peine! Me voir ainsi contrecarré dans une œuvre à laquelle j'ai voué mon existence! (*Plus bas.*) Et pourtant j'en aurais peut-être pris mon parti. Mais il y a pire que cela. (*Regardant autour de lui.*) Personne n'écoute aux portes?

RÉBECCA. — Soyez tranquille.

KROLL. — Eh bien! Sachez que la discorde et la révolte ont pénétré dans ma propre maison, jusque sous mon paisible toit. C'en est fait du calme de mon foyer.

ROSMER. — Que dis-tu là! Dans ta propre maison?

RÉBECCA, *allant vers le recteur.* — Voyons, mon ami, qu'est-il arrivé?

KROLL. — Figurez-vous que mes propres enfants. . en un mot, c'est Laurent qui est à la tête du complot. Et Hilda a brodé un portefeuille dans lequel on cache « le Phare ».

ROSMER. — Voilà ce que je n'aurais jamais supposé. Chez toi, dans ta famille...

KROLL. — N'est-ce pas? Qui l'eût cru? Chez moi où l'obéissance et la discipline ont toujours régné, où tous, jusqu'à présent, n'avaient qu'un esprit et qu'une volonté...

RÉBECCA. — Et qu'en pense votre femme?

KROLL. — Ah! voilà ce qu'il y a de plus incroyable. Elle, qui tous les jours de sa vie, dans

les grandes choses comme dans les petites, a partagé mes opinions, approuvé ma manière de voir, elle n'est pas bien loin de se ranger, sous plus d'un rapport, du côté des enfants. D'après elle, ce qui arrive, est de ma faute. J'exerce une action déprimante sur la jeunesse. Comme s'il n'était pas indispensable..... Enfin, voilà comment j'ai la discorde chez moi. Bien entendu, j'en parle le moins possible. Ces choses-là ne doivent pas transpirer. (*Arpentant la scène.*) Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

(Il se place devant la fenêtre, les mains derrière le dos, et regarde au dehors.)

RÉBECCA, *qui s'est approchée de Rosmer, lui dit à demi-voix, sans être remarquée du recteur.* — Parle !

ROSMER, *de même.* — Pas ce soir.

RÉBECCA, *à demi-voix.* — Si, maintenant ! (*Elle s'approche de la table et remonte la lampe.*)

KROLL, *descendant la scène.* — Tu vois, mon cher Rosmer, comment l'esprit du temps est venu assombrir mon œuvre publique et ma vie de famille. Et je ne combattrais pas cet esprit de destruction, de ruine et de dissolution avec toutes les armes qui sont à ma portée !... Tu peux être sûr que je le ferai par la parole et par la plume !...

ROSMER. — Et tu espères arriver ainsi à quelque chose ?

KROLL. — Dans tous les cas, je veux m'acquitter

de mon service obligatoire de citoyen. Et j'estime qu'il est du devoir de tout bon patriote, et de tout homme qui tient à voir triompher la bonne cause, d'en faire autant. Et voilà, mon cher Rosmer, le premier motif de ma visite de ce soir.

ROSMER. — Mais, mon ami, que veux-tu dire ? Qu'attends-tu de moi ?

KROLL. — Il faut venir en aide à tes vieux amis, faire comme les autres, mettre la main à l'œuvre et nous seconder de toutes tes forces.

RÉBECCA. — Mais, recteur, vous connaissez M. Rosmer, et sa répugnance pour ces sortes de choses.

KROLL. — Il est grand temps de la vaincre, cette répugnance. Tu ne suis pas assez le mouvement, Rosmer. Tu t'enfermes ici, tu t'enterres dans tes collections historiques. Mon Dieu, j'accorde tout le respect qui leur est dû aux arbres généalogiques et à tout ce qui s'en suit. Mais le temps n'est pas, hélas ! à ce genre d'occupations. Tu ne te fais pas une idée de l'état des choses dans la contrée. Toutes les notions sont bouleversées, il faudra un véritable travail d'Hercule pour détruire toutes ces erreurs.

ROSMER. — Je le crois aussi. Mais ce genre de travail n'est pas fait pour moi.

RÉBECCA. — Et puis, je crois que monsieur Rosmer voit maintenant plus clair dans la vie.

KROLL. — Plus clair ?

RÉBECCA. — Oui, il l'envisage d'un œil plus libre, plus exempt de préjugés.

KROLL. — Qu'est-ce à dire, Rosmer? J'espère que tu n'as pas été assez faible pour te laisser égarer par un fait aussi accidentel que le triomphe passager des meneurs populaires?

ROSMER. — Mon cher ami, tu sais que je n'entends pas grand'chose à la politique. Mais il me semble que dans ces dernières années l'opinion individuelle a acquis, pour ainsi dire, plus d'indépendance.

KROLL. — A merveille! Et tu n'hésites pas un instant à trouver cela bien! Du reste, tu te trompes grandement, mon ami. Renseigne-toi sur les opinions qui ont cours parmi les radicaux, ici comme en ville. Il n'y a pas de différence entre elles et la sagesse prêchée dans « le Phare ».

RÉBECCA. — C'est vrai; Mortensgaard exerce dans cette contrée une influence considérable.

KROLL. — Oui. C'est incompréhensible! Avec un passé si fangeux... Un maître d'école destitué pour cause d'immoralité! Un pareil être s'avise de faire le meneur! Et cela réussit. Cela réussit à merveille. Il veut maintenant agrandir son journal, à ce que j'entends dire. Je sais de source certaine qu'il cherche un habile collaborateur.

RÉBECCA. — Il me paraît étonnant que vous et vos amis n'ayez encore rien organisé contre lui.

KROLL. — C'est bien ce que nous nous proposons de faire. Nous avons acheté aujourd'hui même « Le Journal du District ». Le côté pécuniaire n'a pas présenté de difficultés. Mais (*se tournant vers Rosmer*) me voici arrivé au fait, à la proposition que je viens te faire. Il s'agit de la direction ; c'est la direction du journal qui nous embarrasse. Dis-moi, Rosmer, ne te sentirais-tu pas appelé à la prendre en main, pour l'amour de la bonne cause ?

ROSMER, *avec une sorte d'effroi.* — Moi ?

RÉBECCA. — Comment pouvez-vous y songer ?

KROLL. — Que tu craignes les réunions populaires et que tu ne veuilles pas t'exposer aux douceurs que l'on y distribue, cela peut se comprendre. Mais le travail plus isolé d'un rédacteur, ou pour mieux dire.....

ROSMER. — Non, non, mon ami, il ne faut pas me demander cela.

KROLL. — Je ne demanderais pas mieux, certes, que de me charger également de cette partie du travail, mais cela m'est absolument impossible. Ne suis-je pas déjà surchargé de besogne ? Toi, par contre, libre que tu es désormais de toute charge publique..... Nous t'aiderions, bien entendu, dans la mesure de nos forces.

ROSMER. — Je ne le puis pas, Kroll. Je suis incompétent.

KROLL. — Incompétent ? Tu disais la même

chose quand ton père t'a fait entrer dans le pastorat.

ROSMER. — J'avais raison. Aussi m'en suis-je démis.

KROLL. — Si tu te montres seulement aussi capable comme rédacteur que tu l'as été comme pasteur, nous serons satisfaits.

ROSMER. — Mon cher Kroll — je te le dis une fois pour toutes, — je n'accepte pas.

KROLL. — Mais alors, — tu nous prêteras du moins ton nom.

ROSMER. — Mon nom?

KROLL. — Oui. Le nom seul de Jean Rosmer, sera déjà un avantage pour la feuille. Nous autres, on nous considère comme des hommes de parti bien prononcés. Quant à moi, en particulier, je suis regardé, me dit-on, comme un fanatique enragé. Voilà pourquoi nous n'espérons pas nous faire écouter par les foules égarées, si nous écrivons sous notre propre nom. Toi, par contre, — tu es toujours resté en dehors de la lutte. Ton esprit doux et juste, la distinction de tes pensées, la droiture inattaquable de ton caractère, sont connus et appréciés de tous. Ajoute à cela la considération et le respect que t'attire le sacerdoce que tu as exercé, enfin la respectabilité attachée au nom de ta famille. Pense donc!

ROSMER. — Quant au nom de ma famille.....

KROLL, *montrant les portraits.* — Les Rosmer de Rosmersholm — des prêtres et des soldats, de hauts dignitaires, des gens honnêtes et corrects, une famille qui pendant près de deux cents ans a été la première du district. (*Lui posant les mains sur les épaules.*) Rosmer, — tu te dois à toi-même et aux traditions de ta race de prendre part au combat et de défendre tout ce que le temps a sanctionné parmi nous. (*Se retournant.*) Qu'en dites vous, mademoiselle West?

RÉBECCA, *avec un petit rire tranquille.* — Cher recteur, — je ne saurais vous dire combien tout cela me semble drôle à entendre.

KROLL. — Drôle? Comment cela?

RÉBECCA. — Oui; c'est que je vais vous dire franchement.....

ROSMER, *vivement.* — Non, non, — attendez! Pas encore!

KROLL, *les regardant tour à tour.* — Mais au nom du ciel, mes chers amis? — (*S'interrompant.*) Ah!...

(Mme Helselh entre par la porte de droite.)

Mme HELSETH. — Il y a un homme qui demande à voir monsieur le pasteur.

ROSMER, *soulagé.* — C'est bien. Priez-le d'entrer.

Mme HELSETH. — Au salon?

ROSMER. — Mais oui.

Mme HELSETH. — C'est qu'il n'a pas une figure à ça?

RÉBECCA. — Quelle figure a-t-il donc, madame Helseth?

Mme HELSETH. — Celle d'un pas grand'chose, mademoiselle.

ROSMER. — N'a-t-il pas dit son nom?

Mme HELSETH. — Oui, je crois qu'il m'a dit s'appeler Kekman, ou quelque chose d'approchant.

ROSMER. — Ce nom m'est inconnu.

Mme HELSETH. — Et puis il dit qu'il s'appelle Ulric, aussi.

ROSMER, *tressaillant*. — Ulric Hekman! C'est bien cela?

Mme HELSETH. — Oui, Hekman.

KROLL. — Je crois avoir entendu ce nom.

RÉBECCA. — N'était-ce pas ainsi que signait cet homme étrange?

ROSMER, *à Kroll*. — C'est le preudonyme d'Ulric Brendel.

KROLL. — Ulric Brendel, l'enfant perdu? En effet.....

RÉBECCA. — Tiens, il est encore en vie.

ROSMER. — Je croyais qu'il voyageait avec une troupe de comédiens.

KROLL. — La dernière chose que j'ai entendu dire sur son compte, c'est qu'il avait été interné dans une maison de correction.

ROSMER. — Priez-le d'entrer, madame Helseth.

Mme HELSETH. — Oui, monsieur.

KROLL. — Peux-tu vraiment supporter la présence de cet homme chez toi.

ROSMER. — Tu sais bien qu'il a été mon précepteur pendant quelque temps.

KROLL. — Oui, je sais qu'il te bourrait la tête d'idées de révolte et qu'alors ton père l'a chassé à coups de cravache.

ROSMER, *avec un peu d'amertume.* — Mon père est toujours resté colonel, jusque dans sa propre maison.

KROLL. — Tu devrais l'en remercier dans sa tombe, mon cher Rosmer. Voilà !

(Mme Helselth fait entrer Ulric Brendel par la porte de droite et la referme sur lui. C'est un homme d'une belle prestance, à la figure un peu minée, mais agile et dégagé dans les mouvements. Barbe et chevelure grises. Du reste, il est habillé comme un simple vagabond. Habit râpé, chaussures en mauvais état ; pas de linge visible, gants noirs usés, un chapeau mou et sale sous le bras, une baguette à la main.)

ULRIC BRENDEL, *montre d'abord quelque hésitation, puis il s'avance vivement vers le recteur et lui tend la main.* — Bonsoir, Jean !

KROLL. — Monsieur...

BRENDEL. — T'attendais-tu à me revoir, dis ? Et cela dans l'enceinte de ces murs détestés ?

KROLL. — Monsieur (*indiquant du doigt*), voici...

BRENDEL, *se retournant.* — Ah oui ! C'est bien

lui. Jean — mon enfant, — l'être que j'ai aimé le plus en ce monde !

ROSMER, *lui tendant la main.* — Mon vieux maître!...

BRENDEL. — Malgré certains souvenirs — je n'ai pas voulu passer devant Rosmersholm sans y faire une courte visite.

ROSMER. — Vous y êtes le bienvenu. Croyez-le bien.

BRENDEL. — Oh ! Et cette séduisante personne ? (*s'inclinant*) Naturellement madame la pastoresse.

ROSMER. — Mademoiselle West.

BRENDEL. — Probablement une proche parente. Et cet inconnu ? — Un collègue à ce que je vois.

ROSMER. — Le recteur Kroll.

BRENDEL. — Kroll ? Kroll ? Attendez un peu. Avez-vous étudié la philologie dans votre jeune âge ?

KROLL. — Oui, sans doute.

BRENDEL. — Mais, sapristi, en ce cas je t'ai connu !

KROLL. — Monsieur...

BRENDEL. — N'étais-tu pas...

KROLL. — Monsieur...

BRENDEL. — Un de ces piliers de vertu qui m'ont expulsé de la conférence ?

KROLL. — C'est bien possible. Mais je décline toute intimité...

BRENDEL. — Allons, allons ! Comme il vous plaira, monsieur le docteur. Cela m'est bien égal. Ulric Brendel n'en restera pas moins l'homme qu'il est.

RÉBECCA. Vous avez probablement l'intention de vous rendre en ville, monsieur Brendel ?

BRENDEL. — Madame la pastoresse a deviné juste. De temps en temps, je me vois forcé de lutter pour l'existence. Je le fais à contre-cœur, mais, — enfin — la force des choses...

ROSMER. — Mon cher monsieur Brendel, vous me permettrez bien de vous venir en aide, — d'une manière ou d'une autre.

BRENDEL. — Dieu, quelle proposition ! Voudrais-tu flétrir le lien qui nous unit ? Jamais, Jean, jamais !

ROSMER. — Mais que comptez-vous faire en ville ? Il ne vous ne sera pas facile d'y trouver de l'occupation, croyez-moi.

BRENDEL. — Laisse cela, mon garçon. Le sort en est jeté. Tel que tu me vois, j'ai entrepris un grand voyage, plus grand que toutes mes excursions d'autrefois prises ensemble. (*A Kroll.*) Entre nous, oserais-je faire une question à monsieur le professeur ? — Y a-t-il un local de réunion à peu près décent et suffisamment vaste, dans votre honorable cité ?

KROLL. — La plus vaste salle est celle de l'association des ouvriers.

BRENDEL. — Monsieur le maître de conférences a-t-il quelque influence dans cette association, dont la haute utilité me semble évidente ?

KROLL. — Je n'ai rien à y voir.

RÉBECCA. — Il faudra vous adresser à Pierre Mortensgaard.

BRENDEL. — Pardon, madame, — quel est cet idiot?

RÉBECCA. — Pourquoi voulez-vous que ce soit un idiot?

BRENDEL. — Comme si le nom seul ne l'indiquait pas. Un plébéien!

KROLL. — Voilà une réponse à laquelle je ne m'attendais pas.

BRENDEL. — Mais je saurai me vaincre. Il ne me reste que cela à faire. Quand on se trouve — comme moi — au croisement de deux routes. — C'est dit: Je me mets en rapport avec l'individu — j'entre en pourparlers directs.

ROSMER. — En êtes-vous sérieusement là?

BRENDEL. — Mon cher garçon, ne sais-tu pas que, quel que soit le parti auquel s'arrête Ulric Brendel, c'est toujours sérieux? — Oui, mon cher, je vais devenir un autre homme, sortir de la réserve discrète que je me suis imposée jusqu'à présent.

ROSMER. — Comment cela?

BRENDEL. — Je veux prendre une part active à la vie, me mettre sur les rangs, me produire. Nous traversons un temps d'orage, une période équinoxiale. Je veux déposer mon denier sur l'autel de la délivrance.

KROLL. — Vous aussi.

BRENDEL, *s'adressant à tous.* — Quelqu'un ici aurait-il approfondi mes écrits?

KROLL. — Non, je dois avouer que...

RÉBECCA. — J'en ai lu plusieurs. Mon père adoptif les possédait.

BRENDEL. — Belle châtelaine — en ce cas vous avez perdu votre temps. Tout cela c'est du radotage.

RÉBECCA. — Vraiment?

BRENDEL. — Ce que vous avez lu, oui. Mes seules œuvres remarquables ne sont connues ni des hommes ni des femmes — elles ne le sont que de moi-même.

RÉBECCA. — Comment cela se fait-il?

BRENDEL. — Parce qu'elles n'ont jamais été écrites.

ROSMER. — Mais, mon cher monsieur Brendel...

BRENDEL. — Tu sais, Jean, mon enfant, que je suis une espèce de sybarite, un délicat. J'ai toujours été ainsi. J'aime à jouir dans la solitude, car alors je jouis dix fois, vingt fois plus. Tu comprends... quand les rêves d'or venaient me visiter, quand je sentais naître en moi des pensées nouvelles et que des idées vertigineuses, d'une envolée superbe, m'emportaient au loin sur leurs ailes — je les transformais en vers, en visions, en images. Tout cela dans de vastes propositions, — tu comprends.

ROSMER. — Oui, oui.

BRENDEL. — Oh! combien j'ai joui, savouré dans ma vie! Les joies mystiques du développement intérieur — toujours dans de vastes proportions. — Les applaudissements, les actions de grâces, les louanges et les couronnes de laurier — j'ai tout recueilli avec des mains tremblantes de joie. Je me suis repu, dans mes solitaires visions, d'une allégresse — oh! d'une allégresse vertigineuse?

KROLL. — Hm.

ROSMER. — Mais vous n'avez jamais rien écrit de tout cela?

BRENDEL. — Pas un mot. Ce plat métier d'écrivain m'a toujours dégoûté. Et pourquoi aurais-je profané mon idéal, quand je pouvais en jouir dans toute sa pureté, pour moi tout seul? Mais aujourd'hui, il doit être sacrifié. En vérité — je me sens comme une mère qui va remettre sa fille dans les bras d'un époux. Et pourtant, je me décide au sacrifice, je le fais sur l'autel de l'émancipation. Une suite de conférences bien faites — à travers tout le pays!

RÉBECCA, *avec vivacité.* — C'est une noble idée, monsieur Brendel! Vous donnez ce que vous avez de plus précieux.

BRENDEL. — Mon seul trésor.

RÉBECCA, *jetant un regard significatif à Rosmer.* — Tout le monde n'en fait pas autant. Tout le monde n'a pas ce courage.

ROSMER, *répondant à son regard.* — Qui sait ?...

BRENDEL. — La société s'agite : cela me retrempe le cœur, cela me fortifie la volonté, et là-dessus je me mets à l'œuvre. Encore une question. — (*Au recteur.*) Pouvez-vous me dire, monsieur le précepteur, — s'il y a dans la ville une société d'abstinence ? D'abstinence absolue? Cela doit exister.

KROLL. — Oui, à votre service. J'en suis le directeur.

BRENDEL. — Je l'avais deviné à votre figure. Eh bien ! il n'est pas du tout impossible que je vienne chez vous, m'y faire inscrire pour une semaine.

KROLL. — Excusez-moi, nous n'acceptons pas de membre à la semaine.

BRENDEL. — A la bonne heure, monsieur le pédagogue. Ulric Brendel n'a pas coutume de forcer les portes de ces sortes d'institutions. (*Se tournant vers Rosmer.*) Mais, je ne veux pas prolonger mon séjour dans cette maison, si riche en souvenirs. Je dois me rendre en ville et m'y procurer un logement convenable. J'espère qu'on y trouve un hôtel à peu près décent.

RÉBECCA. — Ne boirez-vous pas quelque chose de chaud avant de partir?

BRENDEL. — Quelle espèce de boisson, belle dame?

RÉBECCA. — Une tasse de thé ou...

BRENDEL. — Merci, généreuse hôtesse : je n'aime

pas à abuser de l'hospitalité privée. (*Faisant un salut de la main.*) Portez-vous bien, madame et messieurs! (*Il se dirige vers la porte.*) Ah! c'est vrai, Jean, pasteur Rosmer, voudrais-tu rendre un service à ton ancien maître, en souvenir de sa vieille amitié?

ROSMER. — Oui, avec le plus grand plaisir.

BRENDEL. — Eh bien! Prête-moi pour un jour ou deux — une chemise à manchettes repassée.

ROSMER. — C'est tout?

BRENDEL. — Car, vois-tu, je voyage à pied, cette fois-ci. Ma malle me sera expédiée plus tard.

ROSMER. — Bien, bien. Mais n'y aurait-il pas encore quelque chose que je puisse faire pour vous?

BRENDEL. — Sais-tu quoi? Tu pourrais peut-être te passer d'une redingote d'été qui ne serait pas neuve.

ROSMER. — Mais oui, bien certainement.

BRENDEL. — Et pour le cas où il y aurait une paire de bottes assorties à la redingote...

ROSMER. — Il y aura moyen d'arranger cela. Aussitôt que nous connaîtrons votre adresse nous vous enverrons ces objets.

BRENDEL. — Jamais de la vie. Pas de dérangements à cause de moi! J'emporterai ces bagatelles.

ROSMER. — C'est bien. En ce cas, voulez-vous monter avec moi?

RÉBECCA. — Non, laissez-moi faire. Mme Helseth et moi, nous arrangerons cela.

BRENDEL. — Jamais je ne permettrai qu'une dame aussi distinguée !...

RÉBECCA. — Venez seulement, monsieur Brendel.

(Elle sort par la porte de droite.)

ROSMER, *le retenant.* — Dites-moi, n'y a-t-il plus rien que je puisse faire pour vous ?

BRENDEL. — Je ne sais vraiment pas ce que cela pourrait être. Ah, oui, tonnerre de Dieu ! quand j'y pense ! Jean, tu n'aurais pas par hasard huit couronnes en poche ?

ROSMER. — Nous allons voir. (*Ouvrant son porte-monnaie.*) J'ai là deux billets de dix couronnes.

BRENDEL. — Bien, bien, c'est égal. Je puis les prendre. Je pourrai toujours les changer en ville. Merci, merci. Souviens-toi que ce sont des billets de dix que tu m'as donné. Bonsoir mon très cher garçon ! Bonsoir, très honoré monsieur !

(Il va vers la porte de droite, Rosmer l'accompagne, lui dit adieu et ferme la porte derrière lui.)

KROLL. — Bonté divine ! dire que c'est là cet Ulric Brendel à qui des gens ont trouvé l'étoffe d'un grand homme.

ROSMER, *avec calme.* — Dans tous les cas, il a eu le courage de vivre à sa guise. Il me semble que cela vaut bien quelque chose.

KROLL. — Que dis-tu là ? Une vie comme la sienne ! On croirait vraiment qu'il est homme à te bouleverser les idées encore une fois.

ROSMER. — Oh non, mon cher ! Maintenant, je suis sûr de moi, sous tous les rapports.

KROLL. — Dieu veuille que ce soit vrai, mon cher Rosmer. Tu es si accessible aux impressions du dehors !...

ROSMER. — Asseyons-nous. J'ai à te parler.

KROLL. — Je veux bien.

(Ils prennent place sur le sofa.)

ROSMER, *après un court silence*. — Ne trouves-tu pas qu'il règne ici une atmosphère de paix et de bonheur ?

KROLL. — Certainement. Vous êtes bien ici, et vous avez la paix. Oui, tu as gagné un foyer, Rosmer, tandis que j'ai perdu le mien.

ROSMER. — Ne dis pas cela, mon ami. Où règne aujourd'hui la discorde, l'harmonie renaîtra demain.

KROLL. — Jamais, jamais. Le germe de discorde sera toujours là. Jamais je ne retrouverai le passé.

ROSMER. — Ecoute-moi bien, Kroll. Nous avons été unis pendant de longues, de très longues années. Peux-tu te figurer qu'une telle amitié en vienne à se briser ?

KROLL. — Rien au monde, que je sache, ne pour-

rait amener une rupture entre nous. D'où te vient cette idée ?

ROSMER. — C'est que tu attaches un si grand prix à l'accord des jugements et des opinions.

KROLL. — Eh bien, oui ; mais,en ce qui nous concerne, nous sommes à peu près d'accord, sur tout, ou au moins sur les questions fondamentales.

ROSMER, *doucement*. — Non ; nous ne le sommes plus.

KROLL, *faisant un brusque mouvement pour se lever*. — Qu'est-ce à dire?

ROSMER, *le retenant*. — Reste assis. Je t'en prie, Kroll.

KROLL. — Que veux-tu dire ? Je ne te comprends pas. Parle clairement.

ROSMER. — Il s'est fait un renouveau dans mon esprit. Un nouveau rayon de jeunesse m'a frappé. Et voilà comment j'en suis là... moi aussi.

KROLL. — Où cela, où en es-tu ?

ROSMER. — Au même point que tes enfants.

KROLL. — Toi? toi! Mais c'est impossible. Tu dis que...

ROSMER. — Je suis du même côté que Laurent et que Hilda.

KROLL, *baissant la tête*. — Renégat ! Jean Rosmer est un renégat !

ROSMER. — Que de joie, que de bonheur j'aurais pu trouver dans ce reniement, comme tu l'appel-

les!... Au lieu de cela, j'en ai cruellement souffert, sachant quel amer chagrin cela te causerait.

KROLL. — Rosmer!... — Rosmer! Je ne m'en remettrai jamais. (*Le regardant douloureusement.*) Te voilà donc aussi parmi ceux qui travaillent à l'œuvre de corruption et de ruine qui ronge notre malheureux pays.

ROSMER. — C'est à l'œuvre de son affranchissement que je veux prendre part.

KROLL. — Oui, je sais bien, c'est là ce que disent les corrupteurs et les égarés. Mais crois-tu vraiment qu'on puisse attendre un affranchissement quelconque de cet esprit qui empoisonne notre société?

ROSMER. — Je ne suis pas entraîné par l'esprit du temps, ni par aucun de ceux qui combattent. Je veux faire un appel à tous, tâcher d'unir les hommes en aussi grand nombre et aussi étroitement que possible. Je veux vivre et employer toutes les forces de mon être à ce but unique : l'avènement, dans ce pays, de la vraie souveraineté populaire.

KROLL. — Ainsi tu trouves que nous n'en avons pas encore assez, de cette souveraineté! Pour ma part, il me semble que tous, tant que nous sommes, nous allons bientôt nous trouver dans la boue, où la plèbe seule se complaisait jusqu'ici.

ROSMER. — Voilà pourquoi je veux un régime populaire qui réponde à sa vraie mission.

KROLL. — Quelle mission ?

ROSMER. — Celle d'ennoblir tous les hommes du pays.

KROLL. — Tous !

ROSMER. — Du moins, un aussi grand nombre que possible.

KROLL. — Par quels moyens ?

ROSMER. — En affranchissant les esprits et en purifiant les volontés.

KROLL. — Tu es un rêveur, Rosmer. Tu veux les affranchir ? Tu veux les purifier ?

ROSMER. — Non, cher ami, je veux seulement les réveiller. C'est à eux d'agir ensuite.

KROLL. — Et tu les crois en état de le faire ?

ROSMER. — Oui.

KROLL. — Par leur propre force, n'est-ce pas ?

ROSMER. — Oui, par leur propre force. Il n'en existe pas d'autre.

KROLL, *se levant*. — Est-ce là le langage qui convient à un prêtre ?

ROSMER. — Je ne suis plus prêtre.

KROLL. — Oui, mais... la foi de ton enfance ?

ROSMER. — Je ne l'ai plus.

KROLL. — Tu ne l'as plus !

ROSMER, *se levant*. — Je l'ai abandonnée. J'ai *dû* l'abandonner, Kroll !

KROLL, *avec émotion, mais en se maîtrisant*. — Ah ! ah ! — Oui, oui, oui. L'un ne va pas sans l'autre...

c'est ça! — C'est peut-être la cause qui t'a fait quitter le service de l'Église?

ROSMER. — Oui. Quand ma conviction s'est faite, — quand j'ai acquis l'entière certitude, que ce n'était pas là une tentation passagère, mais quelque chose dont je ne pourrais, ni ne voudrais jamais me défaire — je suis parti.

KROLL. — Ainsi cet état de chose a subsisté longtemps, et nous, — tes amis, nous n'en avons rien su. Rosmer, Rosmer, — comment as-tu pu nous cacher la triste vérité!

ROSMER. — La chose, me semblait-il, ne relevait que de moi-même. Et puis, j'ai voulu t'épargner, à toi et aux autres, un chagrin inutile. Je pensais pouvoir continuer à vivre ici, tranquille, content, heureux. Je voulais lire toutes ces œuvres qui m'étaient restées inconnues jusqu'alors et m'appliquer à leur étude, m'acclimater tout à fait dans le monde de la liberté et de la vérité qui venait de m'être revélé.

KROLL. — Renégat! Chacune de tes paroles en témoigne. Mais alors pourquoi cet aveu de ta désertion? Et pourquoi juste en ce moment?

ROSMER. — C'est toi, Kroll, qui l'as voulu.

KROLL. — Moi?

ROSMER. — Ce que j'ai appris de ta violence dans les réunions, — de tes discours dépourvus de charité, de tes sorties haineuses contre ceux qui ne

sont pas de ton bord, du sarcasme que tu mêlais à tes censures. Ah, Kroll, te voir ainsi transformé! C'est alors que le devoir m'est apparu, un devoir impérieux. Le combat qui se livre rend les hommes méchants. Les esprits ont besoin de paix, de joie, de réconciliation. Voilà pourquoi je me mets sur les rangs, me donnant ouvertement pour ce que je suis. Et puis, je veux essayer mes forces! moi aussi. Ecoute-moi, Kroll : ne voudrais-tu pas — de ton côté — seconder ce mouvement?

KROLL. — Jamais de ma vie je ne ferai de compromis avec ces forces de destruction qui minent la société.

ROSMER. — Eh bien! S'il faut absolument combattre, ne nous servons du moins que d'armes courtoises.

KROLL. — Quiconque n'est pas avec moi dans les questions vitales, je ne le connais plus et ne lui dois aucun ménagement.

ROSMER. — Dois-je prendre cela pour moi?

KROLL. — C'est de toi, Rosmer, que vient la rupture.

ROSMER. — C'est donc une rupture!

KROLL. — Si c'en est une! Une rupture avec tous ceux qui te tenaient de près. Oui! Et tu en supporteras les conséquences.

(Rébecca West entre par la porte de droite, qu'elle laisse grande ouverte.)

RÉBECCA. — Enfin, le voilà en route pour le sacrifice. Maintenant nous pouvons nous mettre à table. Venez, recteur.

KROLL, *saisissant son chapeau.* — Bonsoir, mademoiselle West. Je n'ai plus rien à faire ici.

RÉBECCA, *émue.* — Que se passe-t-il? (*Fermant la porte et s'approchant.*) Avez-vous parlé?

ROSMER. — Il sait tout.

KROLL. — Nous ne te lâcherons pas, Rosmer. Nous te forcerons à revenir parmi nous.

ROSMER. — Je ne le ferai jamais.

KROLL. — Nous verrons bien. Tu n'es pas homme à supporter la solitude.

ROSMER. — Je ne resterai pas seul. Nous sommes deux ici là à la supporter.

KROLL. — Ah! (*Un soupçon le traverse.*) C'est comme cela? Oh, les paroles de Félicie!

ROSMER. — De Félicie?

KROLL, *repoussant son idée.* — Non, non, j'ai eu tort. Pardonne-moi. Adieu.

ROSMER. — Quoi? Que veux-tu dire?

KROLL. — Ne parlons pas de cela. Fi! Pardonne-moi. Adieu.

(Il se dirige vers le vestibule.)

ROSMER, *l'accompagnant.* — Kroll! Il ne faut pas que nous nous quittions ainsi. J'irai te voir demain.

KROLL, *se retournant sur le seuil du vestibule.* — Tu ne mettras plus les pieds dans ma maison !

(Il prend sa canne et sort.)

(Rosmer reste un moment devant la porte ouverte, puis il la ferme et se dirige vers la table.)

ROSMER. — Ce n'est rien, Rébecca. Nous saurons tout supporter, à nous deux, en amis fidèles que nous sommes.

RÉBECCA. — A quoi pensait-il en disant « Fi! ». Le sais-tu ?

ROSMER. — Ne t'inquiète pas de cela, chère amie. Il n'en croyait rien lui-même. Demain j'irai chez lui. Bonne nuit !

RÉBECCA. — Tu te retires de si bonne heure, ce soir, après ce qui vient de se passer ?

ROSMER. — Ce soir comme d'habitude. Maintenant que tout est dit, j'éprouve un grand soulagement. Tu vois bien : je suis tout à fait calme. Sois-le également, chère Rébecca. Bonne nuit !

RÉBECCA. — Bonne nuit, mon ami. Dors bien.

(Rosmer sort par la porte du vestibule ; puis on l'entend monter l'escalier.)

(Rébecca s'approche de la cheminée et tire un cordon de sonnette.)

(Mme Helseth entre par la porte de droite.)

RÉBECCA. — Vous pouvez desservir, madame Helseth, le pasteur ne veut rien prendre et le recteur est parti.

MADAME HELSETH. — Le recteur est parti ? Qu'est-ce qui lui a pris ?

RÉBECCA, *prenant son ouvrage.* — Il prévoyait un violent orage.

MADAME HELSETH. — C'est bien curieux. On n'aperçoit pas le moindre petit nuage ce soir.

RÉBECCA, — Pourvu qu'il ne rencontre pas le cheval blanc. Je crains que nous n'entendions bientôt parler de fantômes.

MADAME HELSETH. — Doux Jésus! ne parlez pas ainsi, mademoiselle!

RÉBECCA. — Allons, allons.

MADAME HELSETH, *baissant la voix.* — Mademoiselle croit-elle vraiment que quelqu'un va bientôt s'en aller d'ici?

RÉBECCA. — Pas du tout. Mais il y a plusieurs espèces de chevaux blancs dans ce monde, madame Helseth. — Allons, — bonsoir. Je rentre chez moi.

MADAME HELSETH. — Bonsoir, mademoiselle.

(Rébecca son ouvrage à la main sort par la porte de droite.)

MADAME HELSETH, *éteint la lampe, en secouant la tête et en murmurant.* — Jésus, Jésus. Cette demoiselle West, comme elle parle quelquefois!

ACTE SECOND

Le cabinet de travail de Jean Rosmer. A gauche une porte. Dans le fond, une porte dont la portière est soulevée et qui conduit à la chambre à coucher. A droite, devant une fenêtre, une table à écrire couverte de livres et de papiers. Des rayons de livres et des armoires sont disposés contre les murs. Ameublement simple. A gauche, sur le premier plan, un sofa et une table de forme ancienne.

Jean Rosmer, en veston, est assis devant la table à écrire, sur une chaise à haut dossier. Il découpe et feuillette une revue.

(On frappe à la porte de gauche.)

ROSMER, *sans se retourner.* — Entrez.

(Rébecca West entre, en négligé de matin.)

RÉBECCA. — Bonjour.

ROSMER, *tenant le livre ouvert.* — Bonjour, chère amie. Désires-tu quelque chose ?

RÉBECCA. — Je voulais savoir seulement si tu as bien dormi ?

ROSMER. — Admirablement. Un sommeil sans rêves. — (*Se retournant.*) Et toi ?

RÉBECCA. — Très bien, merci. Vers le matin...

ROSMER. — Il y a longtemps que je ne me suis senti le cœur aussi léger. C'est si bon d'avoir tout dit.

RÉBECCA. — Tu n'aurais pas dû garder le silence si longtemps, Rosmer.

ROSMER. — Je ne comprends pas moi-même ma lâcheté.

RÉBECCA. — Mon Dieu ! Ce n'était pas précisément de la lâcheté.

ROSMER. — Si, si, je le sais. En m'interrogeant bien, je vois que la lâcheté y était pour quelque chose.

RÉBECCA. — Tu as été d'autant plus courageux de rompre en visière. (*Elle s'assied sur une chaise près de la table à écrire.*) Maintenant, je vais te raconter ce que j'ai fait — tu ne te fâcheras pas ?

ROSMER. — Me fâcher ? Comment peux-tu croire cela, chère amie ?

RÉBECCA. — J'ai peut-être trop pris sur moi : mais.

ROSMER. — Voyons, raconte.

RÉBECCA. — Hier soir, en prenant congé de cet Ulric Brendel, je lui ai donné deux ou trois lignes pour Mortensgaard.

ROSMER, *avec quelque inquiétude.* — Mais ma

chère Rébecca... Voyons, que peux-tu lui avoir écrit ?

RÉBECCA. — Je lui ai dit qu'il te rendrait service en s'occupant de ce pauvre homme et en l'aidant de tout son pouvoir.

ROSMER. — Chère amie, c'est ce que tu n'aurais pas dû faire. Cela ne peut que nuire à Brendel, et Mortensgaard est un homme que je désire tenir à distance. Tu connais le démêlé que j'ai eu avec lui jadis.

RÉBECCA. — Ne crois-tu pas qu'aujourd'hui il te serait peut-être utile d'avoir de bonnes relations avec cet homme ?

ROSMER. — Avec Mortensgaard ? moi ? Pourquoi cela ?

RÉBECCA. — Parce que ta situation est ébranlée — depuis ta rupture avec tes anciens amis.

ROSMER, *la regardant et secouant la tête.* — As-tu vraiment pu supposer que Kroll ou un autre voudraient se venger — ? Qu'ils seraient capables de ?...

RÉBECCA. — Dans le premier emportement, mon cher, personne ne sait ce qui peut arriver. A en juger par la manière dont le recteur a pris la chose.....

ROSMER. — Tu devrais le connaître mieux que cela. Kroll est un parfait honnête homme. Cet

après-midi j'irai en ville, lui parler. Je veux leur parler à tous. Tu verras comme ce sera facile.

(Mme Helseth à la porte de gauche.)

RÉBECCA, *se levant.* — Qu'y a-t-il, madame Helseth ?

MADAME HELSETH. — Le recteur Kroll est là dans le vestibule.

ROSMER, *se levant avec vivacité.* — Kroll !

RÉBECCA. — Le recteur ! Tiens !

MADAME HELSETH. — Il fait demander s'il peut monter chez monsieur le pasteur.

ROSMER, *s'adressant à Rébecca.* — Tu vois bien ! Certes, il peut monter. (*Il va jusqu'à la porte et appelle.*) Monte donc, cher ami ! Sois mille fois le bienvenu !

(Rosmer tient la porte ouverte. — Mme Helseth sort. — Rébecca baisse la portière et se met à ranger dans la chambre.)

(Kroll entre, le chapeau à la main.)

ROSMER, *doucement, avec émotion.* — Je savais bien que ce n'était pas la dernière fois...

KROLL. — Je vois aujourd'hui la question sous un tout autre jour.

ROSMER. — Oui, n'est-ce pas, Kroll ? J'en étais sûr. Maintenant que tu as refléchi...

KROLL. — Tu te trompes entièrement sur le sens de mes paroles. (*Posant son chapeau sur la table près du canapé.*) Il importe que je te parle seul à seul

ROSMER. — Pourquoi Mlle West ne pourrait-elle pas ?...

RÉBECCA. — Non, non, monsieur Rosmer, je m'en vais.

KROLL, *la considérant.* — Et puis j'ai à faire mes excuses à mademoiselle d'être venu de si bonne heure, de la surprendre avant qu'elle ait eu le temps de...

RÉBECCA, *tressaillant.* — Comment cela ? Auriez-vous quelque objection à ce que je paraisse en négligé à la maison ?

KROLL. — Comment donc ! Je ne suis pas au courant des habitudes actuelles de Rosmersholm.

ROSMER. — Mais, Kroll, je ne te reconnais pas aujourd'hui !

RÉBECCA. — J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur le recteur.

(Elle sort par la porte de gauche.)

KROLL. — Avec ta permission.

(Il s'assied sur le sofa.)

ROSMER. — Oui, cher ami, asseyons-nous et parlons à cœur ouvert.

(Il prend une chaise et s'assied vis-à-vis du recteur.)

KROLL. — Je n'ai pas fermé l'œil depuis hier. J'ai réfléchi toute la nuit.

ROSMER. — Et que dis-tu aujourd'hui ?

KROLL. — Ce sera long, Rosmer. Permets-moi de

commencer par une sorte de préambule. Je puis te donner des nouvelles d'Ulric Brendel.

ROSMER. — Est-il venu chez toi ?

KROLL. — Non. Il s'est établi dans un ignoble bouge, bien entendu dans la plus ignoble compagnie. Il leur a offert à boire et a trinqué avec eux aussi longtemps qu'il lui est resté un sou en poche. Après quoi, il a injurié toute la bande en l'appelant vile populace et tas de gredins. Alors on l'a rossé et jeté au ruisseau.

ROSMER. — Je crains qu'il ne soit incorrigible.

KROLL. — Il avait aussi mis en gage la redingote. Mais quelqu'un la lui a dégagée. Devine qui.

ROSMER. — Toi, peut-être ?

KROLL. — Non. Ce noble M. Mortensgaard.

ROSMER. — Vraiment ?

KROLL. — Je me suis laissé dire que la première visite de M. Brendel a été pour « l'idiot » et pour le « plébéien. »

ROSMER. — Cela pouvait lui être utile.

KROLL. — Je crois bien. (*Se penchant en avant sur la table pour se rapprocher de Rosmer.*) Mais voici que nous touchons à un fait, dont je crois de mon devoir de t'avertir, en souvenir de notre vieille (*se reprenant*) de notre ancienne amitié.

ROSMER. — Qu'est-ce donc, cher ami ?

KROLL. — C'est qu'il se joue dans cette maison un jeu que tu ne soupçonnes pas.

ROSMER. — Comment peux-tu croire cela ! Est-ce à Rébec..., à Mlle West que tu fais allusion ?

KROLL. — Précisément. Cela ne m'étonne pas du tout de sa part. Depuis longtemps elle est habituée à tout diriger ici. Mais cependant...

ROSMER. — Mon cher Kroll, tu te trompes entièrement. Nous n'avons rien au monde de secret, l'un pour l'autre.

KROLL. — T'a-t-elle avoué la correspondance qu'elle a engagée avec le rédacteur du « Phare » ?

ROSMER. — Oh ! tu penses à ces deux ou trois lignes qu'elle a données à Ulric Brendel.

KROLL. — Tu as donc appris cela ? Et tu approuves qu'elle se mette en rapport avec cet auteur de chroniques scandaleuses, qui ne laisse pas passer une semaine sans me mettre sur la sellette au sujet de mon école et de mes fonctions publiques ?

ROSMER. — Cher ami, elle n'a certainement pas envisagé ce côté de la question. Du reste, elle a naturellement sa liberté d'agir, tout comme moi j'ai la mienne.

KROLL. — Vraiment ? Je suppose que cela s'accorde avec la nouvelle voie où tu t'es engagé. Car il est probable que Mlle West et toi, vous vous trouvez exactement au même point.

ROSMER. — Certainement. C'est la main dans la main que nous avons marché vers notre but commun.

KROLL *le considère, en hochant lentement la tête.* — Aveugle, qui ne vois pas le piège !

ROSMER. — Moi ? Pourquoi dis-tu cela ?

KROLL. — C'est que je n'ose pas, que je ne veux pas croire autre chose. Non, non, laisse-moi m'expliquer. Tu attaches du prix à mon amitié, et à mon estime aussi ? N'est-ce pas, Rosmer ?

ROSMER. — Je n'ai pas besoin de répondre à cette question.

KROLL. — C'est qu'il y a encore d'autres questions qui exigent des réponses, une franche explication de ta part. Consens-tu à ce que je te fasse subir une sorte d'interrogatoire ?

ROSMER. — D'interrogatoire ?

KROLL. — Oui ; que je touche à certains sujets dont le souvenir pourra t'être pénible ? Vois-tu, ton apostasie, ou ton affranchissement, comme tu dis, se rattache à tant de choses dont il est nécessaire que tu me rendes compte, dans ton propre intérêt.

ROSMER. — Fais toutes les questions qu'il te plaira, cher ami. Je n'ai rien à cacher.

KROLL. — Eh bien, dis-moi quelle a été, selon toi, la véritable raison qui a poussé Félicie au suicide ?

ROSMER. — Y a-t-il le moindre doute à ce sujet ? Ou plutôt, peut-on demander les raisons d'agir d'un pauvre être malade et irresponsable ?

KROLL. — Es-tu bien sûr de l'entière irresponsabilité de Félicie ? Dans tous les cas, les médecins ne se prononçaient pas avec cette certitude.

ROSMER. — Si les médecins avaient pu la voir dans l'état où je l'ai vue si souvent moi-même, et cela durant des journées et des nuits entières, ils n'auraient pas eu le moindre doute.

KROLL. — Je n'en avais pas non plus, à cette époque.

ROSMER. — Ah non, mon ami, le doute n'était malheureusement pas possible ! Je crois t'avoir parlé de cette passion sauvage, effrénée qu'elle me demandait de partager. Oh ! quelle épouvante elle m'inspirait ! Et puis ces reproches sans motifs qu'elle se faisait et qui l'ont torturée pendant ces dernières années.

KROLL. — Oui, quand elle a su qu'elle ne pourrait jamais être mère.

ROSMER. — Tu vois bien. Se livrer à un si violent désespoir, se tourmenter de la sorte pour un fait dont elle n'était nullement responsable ! Qui peut prétendre qu'elle eût tout son bon sens ?

KROLL. — Hm — Te souviens-tu si, à cette époque, tu avais chez toi des livres traitant du vrai sens du mariage d'après les idées avancées de notre temps ?

ROSMER. — Je me souviens que Mlle West m'avait prêté un ouvrage de ce genre. Elle a hérité, comme

tu sais, de la bibliothèque du docteur. Mais, mon cher Kroll, tu ne peux pas nous supposer assez imprudents pour avoir initié la pauvre malade à de pareilles questions. Je puis affirmer solennellement que nous n'avons rien à nous reprocher. C'est son propre cerveau et ses nerfs ébranlés qui l'ont égarée.

KROLL. — Dans tous les cas, il y a une chose que je puis te raconter maintenant. C'est que la pauvre Félicie, tourmentée et exaltée au delà du possible, s'est suicidée pour te laisser vivre heureux, libre, à ta guise.

ROSMER, *avec un brusque mouvement pour se lever.* — Qu'entends-tu par là ?

KROLL. — Il faut m'écouter tranquillement, Rosmer. Je puis tout te dire, maintenant. Durant la dernière année de sa vie, elle est venue deux fois chez moi pour me confier son angoisse et son désespoir.

ROSMER. — A ce sujet ?

KROLL. — Non. La première fois, elle est venue me dire que tu étais sur le point de renier ta foi, d'abandonner la religion de tes pères.

ROSMER, *vivement.* — Ce que tu dis là est impossible, Kroll ! Tout à fait impossible. Tu te trompes certainement.

KROLL. — Pourquoi cela ?

ROSMER. — Parce que, du vivant de Félicie, je

me débattais encore dans le doute et dans l'incertitude. Et ce combat, je l'ai livré seul dans le fond de ma conscience. Je crois que pas même Rébecca.....

KROLL. — Rébecca ?

ROSMER. — Eh bien, oui, mademoiselle West. Je l'appelle Rébecca pour simplifier les choses.

KROLL. — Je l'avais remarqué.

ROSMER. — Voilà pourquoi il me semble tout à fait incompréhensible que Félicie ait eu cette idée. Et pourquoi ne m'en a-t-elle jamais parlé ? Et jamais elle ne l'a fait. Jamais un mot !

KROLL. — L'infortunée ! — Elle m'a tant prié, tant supplié de t'en parler.

ROSMER. — Et pourquoi ne l'as tu pas fait ?

KROLL. — Je n'ai pas douté un instant qu'elle eût l'esprit troublé, cette fois-là. Une pareille accusation contre un homme comme toi ! Environ un mois plus tard, elle paraissait plus calme, mais, en parlant, elle me dit : « Préparez-vous à voir bientôt le cheval blanc à Rosmersholm. »

ROSMER. — Ah, oui, le cheval blanc, elle en parlait souvent.

KROLL. — Et comme je tâchai de l'arracher à de si tristes pensées, elle se contenta de répondre : « Je n'en ai plus pour longtemps, car maintenant il faut que Jean épouse Rébecca, sans retard. »

ROSMER, *d'une voix étranglée.* — Que dis-tu là ! Moi épouser !...

KROLL. — Ceci se passait un jeudi, dans l'après-midi. — Le samedi soir elle se jeta de la passerelle dans le torrent du moulin.

ROSMER. — Et dire que tu ne nous avais pas avertis !...

KROLL. — Tu sais toi-même qu'elle avait pris l'habitude de dire qu'elle n'en avait pas pour longtemps.

ROSMER. — Je sais bien. Et cependant, — tu aurais *dû* nous avertir !

KROLL. — J'y ai pensé. Mais alors il n'était plus temps.

ROSMER. — Et plus tard donc, pourquoi n'as-tu pas... —? Pourquoi m'avoir caché tout cela ?

KROLL. — A quoi bon te tourmenter et rouvrir ta blessure ? — Je n'ai vu dans tous ces propos que des fantaisies déréglées. Je l'ai cru jusqu'à hier soir.

ROSMER. — Ainsi tu ne le crois plus ?

KROLL. — Félicie n'a-t-elle pas vu clair, en prétendant que tu étais sur le point de renier la foi de ton enfance ?

ROSMER, *regardant fixement devant lui.* — Oui, et je n'y comprends rien. C'est là une chose absolument inexplicable pour moi.

KROLL. — Inexplicable ou non, elle n'en est

pas moins certaine. Et maintenant, Rosmer, je te demande ce qu'il y a de vrai dans son autre accusation, la dernière ?

ROSMER. — Son accusation, dis-tu ? Etait-ce donc là une accusation ?

KROLL. — Tu n'as peut-être pas fait attention aux termes dont elle s'est servi. Elle m'a dit qu'elle voulait mourir. Pourquoi ? Voyons !

ROSMER. — Pour que je puisse épouser Rébecca.

KROLL. — Ce n'est pas exactement ainsi qu'elle s'est exprimée. Elle a dit : « Je n'ai plus que peu de temps à vivre, car, maintenant, il faut que Jean épouse Rébecca *sans retard*.

ROSMER, *le fixe un moment, puis il se lève.* — Maintenant je te comprends, Kroll.

KROLL. — Eh bien ? Qu'as-tu à répondre ?

ROSMER, *avec calme, se dominant.* — Répondre à ces choses sans nom ? La seule réponse à faire serait de te montrer la porte.

KROLL, *se levant.* — C'est bien.

ROSMER, *Se plaçant devant lui.* — Ecoute-moi. Il y a un an et plus, depuis la mort de Félicie, que Rébecca West et moi vivons seuls, à Rosmersholm. Depuis ce temps, et bien que tu connusses l'accusation de Félicie, je ne t'ai pas vu une seule fois scandalisé de nous voir vivre ensemble, Rébecca et moi.

KROLL. — Depuis hier soir, seulement, je sais que c'est un renégat et une femme émancipée, qui vivent ainsi en commun.

ROSMER. — Ah ! ! Tu ne crois donc pas que des renégats et des femmes émancipées puissent vivre en esprit de chasteté? Tu ne crois pas qu'ils puissent être dominés par l'instinct de la moralité comme par une loi de la nature ?

KROLL. — Je ne fais pas grand cas d'une moralité qui n'a pas ses racines dans la foi de l'Église.

ROSMER. — Ce que tu dis là s'appliquerait, selon toi, à Rébecca et à moi ? A mes relations avec Rébecca ?

KROLL. — Je ne puis pas changer d'opinion par égard pour vous : je ne vois pas d'abîme infranchissable entre la libre pensée et...

ROSMER. — Et ?

KROLL. — Et l'amour libre, puisque tu veux que j'appelle les choses par leur nom.

ROSMER, *lentement*. — Et tu n'as pas honte de me dire cela ! Toi qui me connais depuis ma première jeunesse !

KROLL. Justement parce que je te connais, je sais avec quelle facilité tu subis l'influence de ton entourage. Et quant à ta Rébecca...(*Mouvement de Rosmer.*) Bien, bien ! quant à cette demoiselle West, nous ne la connaissons guère, à vrai

dire. En un mot, Rosmer, je ne t'abandonne pas. Et tu devrais tâcher de te sauver avant qu'il soit trop tard.

ROSMER. — Me sauver ? Comment cela ?

(Mme Helseth entr'ouvre la porte de gauche.)

ROSMER. — Que voulez-vous ?

MADAME HELSETH. — Je viens prier Mademoiselle de descendre.

ROSMER. — Mademoiselle n'est pas ici.

MADAME HELSETH. — Vraiment ? (*Jetant un regard autour d'elle.*) C'est extraordinaire :

(Elle sort.)

ROSMER. — Tu disais?

KROLL. — Ecoute-moi. Ce qui s'est passé en cachette durant l'existence de Félicie — et ce qui se passe ici depuis, — je ne veux pas l'examiner de trop près. Tu étais extrêmement malheureux en ménage. Cela peut jusqu'à un certain point te servir d'excuse.

ROSMER. — Comme tu me connais peu au fond.

KROLL. — Ne m'interromps pas. Ce que je tiens à te dire, c'est que, si ta vie en commun avec Mlle West doit continuer, il est absolument indispensable que tu tiennes caché ton revirement — la triste désertion à laquelle elle t'a entraîné. (*Mouvement de Rosmer.*) Laisse-moi parler! Laisse-moi parler ! Je dis que, puisque le malheur est arrivé, tu es libre d'avoir toutes les idées, toutes les con-

victions et toutes les croyances que bon te semble, sur n'importe quel sujet, — mais, au nom du ciel, garde-les pour toi. Aussi bien, c'est là une question tout à fait personnelle. Je ne vois pas la moindre nécessité de crier cela par dessus les toits.

ROSMER. — Ce qui pour moi est une nécessité, c'est de sortir d'une position fausse et louche.

KROLL. — Mais les traditions de ta famille t'imposent des devoirs, Rosmer. Souviens-toi! — Rosmersholm a été de temps immémorial un centre d'ordre et de discipline — un foyer pour toutes les opinions adoptées, respectées par l'élite de la société. Toute la contrée porte l'empreinte de Rosmersholm. Cela provoquerait un désordre irrémédiable si l'on apprenait que tu as renié toi-même ce que je voudrais appeler l'idée de famille des Rosmer.

ROSMER. — Mon cher Kroll, je vois la chose autrement. Il me semble que j'ai le devoir absolu de répandre un peu de lumière et de joie dans une contrée que les Rosmer ont gardée pendant de longues années dans les ténèbres et l'oppression morale.

KROLL, *le regardant sévèrement.* — Ce serait une digne mission pour le dernier rejeton de la race! Laisse donc cela! Ce n'est pas un travail qui te convienne. Tu es créé pour mener la tranquille existence d'un penseur.

ROSMER. — C'est possible. Mais moi aussi, je veux enfin prendre part au combat de la vie.

KROLL. — Ce combat-là, — sais tu ce qu'il sera pour toi ? — Une lutte à mort contre tous tes amis.

ROSMER, *tranquillement.* — Ils ne sont pas tous aussi fanatiques que toi, je pense.

KROLL. — Tu es une âme naïve, Rosmer. Une âme sans expérience. Tu ne te doutes pas de la violence avec laquelle l'orage éclatera sur ta tête.

(Mme Helseth entr'ouvre la porte de gauche.)

Mme HELSETH. — Mademoiselle fait demander.....

ROSMER. — Qu'y a-t-il ?

Mme HELSETH. — Il y a quelqu'un en bas qui désire parler à monsieur le pasteur.

ROSMER. — C'est peut-être le même homme qui est venu hier soir ?

Mme HELSETH. — Non, c'est ce Mortensgaard.

ROSMER. — Mortensgaard !

KROLL. — Ah, ah ! Nous en sommes-là ! Nous en sommes déjà là !

ROSMER. — Que me veut-il ! Pourquoi ne l'avez-vous pas renvoyé ?

Mme HELSETH. — Mademoiselle a dit que je devais demander s'il pouvait monter.

ROSMER. — Dites-lui qu'il y a quelqu'un chez moi.

KROLL (*à Mme Helseth*). — Vous n'avez qu'à le laisser monter, madame Helseth.

(Mme Helseth sort.)

KROLL, *prenant son chapeau.* — Je cède la place pour le moment. Mais le combat décisif n'est pas encore livré.

ROSMER. — Aussi vrai que j'existe, Kroll, — je n'ai rien de commun avec Mortensgaard.

KROLL. — Je ne te crois plus sur aucun point. Dorénavant je n'ai plus confiance en toi, sous aucun rapport. Maintenant, c'est une guerre au couteau. Nous allons bien voir, si nous ne réussirons pas à te mettre hors de combat.

ROSMER. — Oh, Kroll, — comme tu es tombé bas !

KROLL. — Moi ? Et c'est un homme comme toi qui dit cela ? Souviens-toi de Félicie...

ROSMER. — Tu recommences !

KROLL. — Non. C'est à ta conscience, si tu en as encore une, de sonder l'énigme qui se cache au fond du torrent.

Pierre Morstensgaard entre à pas lents et discrets par la porte de gauche. C'est un petit homme chétif, à la chevelure et à la barbe roussâtres, clairsemées.

KROLL, *avec un regard haineux.* — Allons ! Voici le *Phare* — allumé à Rosmersholm. (*Boutonnant sa redingote.*) Je n'ai plus de doute sur la direction que je dois prendre.

MORTENSGAARD, *doucement.* — Le *Phare* sera toujours allumé quand il s'agira de montrer le chemin à monsieur le recteur.

KROLL. — Oui, il y a longtemps que vous mon trez vos bonnes intentions à mon égard. N'y a-t-il pas un commandement qui défend de porter faux témoignage contre son prochain ?

MORTENSGAARD. — Monsieur le recteur n'a pas besoin de m'enseigner les commandements.

KROLL. — Pas même le sixième ?

ROSMER. — Kroll — !

MORTENSGAARD. — Si c'était nécessaire, la tâche incomberait à monsieur le pasteur.

KROLL, *avec une perfide ironie.* — Le pasteur ? Sans aucun doute, le pasteur Rosmer est un homme compétent en cette matière. Bien du plaisir, messieurs.

(Il sort et referme bruyamment la porte derrière lui.)

ROSMER, *à part, le regard fixé sur la porte.* — Allons, le sort en est jeté. (*Se retournant.*) Voulez-vous me dire, M. Mortensgaard, à quoi je dois votre visite ?

MORTENSGAARD. — A vrai dire, j'étais venu voir Mlle West. J'ai cru devoir la remercier pour la bonne lettre qu'elle m'a écrite hier.

ROSMER. — Je sais qu'elle vous a écrit. Lui avez-vous parlé ?

MORTENSGAARD. — Oui, un instant. (*Avec un demi-sourire.*) J'entends dire que les opinions ont changé sur quelques points à Rosmersholm.

ROSMER. — Mes opinions ont changé en bien des matières, je puis presque dire en tout.

MORTENSGAARD. — C'est ce que m'a dit cette dame. Aussi a-t-elle été d'avis que j'aille m'entretenir un instant avec vous à ce sujet.

ROSMER. — A quel sujet, monsieur Mortensgaard?

MORTENSGAARD. — Me permettez-vous de publier dans le *Phare* que vos idées ont pris une nouvelle direction, et que vous vous associez à la cause du progrès et des idées libérales?

ROSMER. — Je vous y autorise volontiers. Je vous prie même de faire cette révélation.

MORTENSGAARD. — Elle paraîtra demain. C'est une grande et importante nouvelle à répandre que le pasteur Rosmer, de Rosmersholm, croit devoir combattre pour la lumière sur ce point comme sur d'autres.

ROSMER. — Je ne vous comprends pas bien.

MORTENSGAARD. — Je veux dire que notre parti acquiert un fort appoint moral chaque fois que nous gagnons à notre cause un adhérent sérieux, animé d'un esprit vraiment chrétien.

ROSMER, *avec quelque étonnement.* — Vous ne savez donc pas — ? Mlle West ne vous a pas tout dit ?

MORTENSGAARD. — Quoi, monsieur le pasteur? Elle était probablement trop pressée. Elle m'a

dit de monter et que j'entendrais le reste de votre bouche.

ROSMER. — Alors je vais vous l'apprendre moi-même : je me suis entièrement affranchi, libéré de tout lien. Je me trouve actuellement sans aucune attache avec l'Église et son enseignement. Désormais, ces choses là ne me regardent plus.

MORTENSGAARD, *le regardant abasourdi.* — Non — si la lune tombait du ciel je ne serais pas plus surpris! Le pasteur en personne abjure —!

ROSMER. — J'en suis arrivé au point où vous vous trouvez depuis longtemps. C'est ce que vous pouvez publier demain dans le *Phare*.

MORTENSGAARD. — Cela aussi? Mon cher pasteur... Excusez-moi, mais voilà un côté de la question dont il vaut mieux ne pas parler.

ROSMER. — Ne pas en parler?

MORTENSGAARD. — Pas tout de suite, du moins.

ROSMER. — Je ne comprends pas.

MORTENSGAARD. — Voyez-vous, monsieur le pasteur, vous n'êtes pas au courant de la situation comme moi. Mais, du moment où vous vous êtes associé à la cause libérale, et où vous voulez, comme disait tout à l'heure M[lle] West, prendre part au mouvement, vous avez naturellement le désir d'être aussi utile que possible à ladite cause et audit mouvement.

ROSMER. — Je le désire de tout mon cœur.

MORTENSGAARD. — Bien ; alors je puis vous apprendre qu'à l'instant même où vous vous déclareriez ouvertement séparé de l'Église, vous vous lieriez les bras.

ROSMER. — Vous croyez cela ?

MORTENSGAARD. — Oui. Vous pouvez être sûr que dans cette contrée, il n'y aura plus grand'chose à faire pour vous. Et puis, nous avons bien assez de libres penseurs, monsieur le pasteur. J'allais dire, que nous en avons trop. Ce dont le parti a besoin, ce sont des éléments religieux — quelque chose qui impose le respect à tous. C'est ce qui nous manque terriblement. Voilà pourquoi je suis d'avis que nous ne soufflions pas un mot de cette question, qui ne regarde pas le public. C'est là mon opinion.

ROSMER. — Ah ! c'est ainsi ? — Si donc, je proclame hautement mon apostasie, vous ne vous risqueriez pas à entrer en relations avec moi ?

MORTENSGAARD. — Je n'oserais pas, monsieur le pasteur. Dans ces derniers temps je me suis fait une règle de ne jamais soutenir rien ni personne qui puisse nuire aux intérêts de l'Eglise.

ROSMER. — Êtes-vous donc rentré depuis peu dans le giron de l'Eglise ?

MORTENSGAARD. — Ceci est une autre affaire.

ROSMER. — Ah ! c'est ainsi ? Allons, je vous comprends.

MORTENSGAARD. — Monsieur le pasteur, il faut

vous souvenir que moi, tout spécialement, je ne suis pas entièrement libre de mes actions.

ROSMER. — Qu'est-ce donc qui vous lie ?

MORTENSGAARD. — Ce qui me lie, c'est que je suis un homme flétri !

ROSMER. — Ah oui !...

MORTENSGAARD. — Un homme flétri, monsieur le pasteur. Vous surtout ne devriez pas l'oublier, car c'est vous tout le premier qui m'avez imprimé la flétrissure.

ROSMER. — Si mon point de vue à cette époque avait été le même qu'aujourd'hui, j'aurais traité votre erreur avec plus de ménagements.

MORTENSGAARD. — Je le pense aussi. Mais il est trop tard maintenant. Vous m'avez flétri pour toujours, flétri pour la vie. Sans doute vous ne vous rendez pas compte de toute la portée de la chose. Mais avant peu, monsieur le pasteur, vous sentirez peut-être vous-même la cuisson du fer.

ROSMER. — Moi ?

MORTENSGAARD. — Mais oui. Car vous ne supposez pas que le recteur Kroll et sa coterie, pardonnent une faute comme la vôtre ? Et l'on dit que désormais le journal du district va mordre à belles dents. Il pourrait bien se faire que vous soyez flétri à votre tour.

ROSMER. — Je me sens invulnérable dans ma vie

privée. Ma conduite n'offre aucune prise aux attaques.

MORTENSGAARD, *souriant tranquillement.* — C'est là un bien grand mot, monsieur le pasteur.

ROSMER. C'est possible, mais j'ai le droit de prononcer ce mot, si grand qu'il soit.

MORTENSGAARD. — Même si vous scrutiez votre conduite aussi sérieusement que vous avez jadis scruté la mienne?

ROSMER. — Vous dites cela d'un ton singulier. Qu'y a-t-il ? A quoi faites vous allusion? Est-ce à quelque chose de spécial?

MORTENSGAARD. — Oui, il y a une chose, une seule, mais il serait grave qu'elle tombât dans les mains d'adversaires malveillants.

ROSMER. — Auriez-vous l'obligeance de m'apprendre de quoi il s'agit?

MORTENSGAARD. — Monsieur le pasteur ne pourrait-il pas le deviner lui-même?

ROSMER. — Pas le moins du monde. Je ne devine pas.

MORTENSGAARD. — Allons il me faut desserrer les dents. Je possède une lettre fort extraordinaire, datée de Rosmersholm.

ROSMER. — Vous voulez parler de la lettre de Mlle West. Est-elle donc si extraordinaire ?

MORTENSGAARD. — Non, cette lettre-là ne l'est pas. Mais il m'est arrivé d'en recevoir une autre d'ici.

ROSMER. — De Mlle West également?

MORTENSGAARD. — Non, monsieur le pasteur.

ROSMER. — Mais alors, de qui? de qui?

MORTENSGAARD. — De feu madame Rosmer.

ROSMER. — De ma femme? vous avez reçu une lettre de ma femme!

MORTENSGAARD. — Oui, j'en ai reçu une.

ROSMER. — Quand cela?

MORTENSGAARD. — Dans les derniers temps de sa vie; il y a un an et demi environ. C'est de cette lettre-là que je parle : elle est vraiment extraordinaire.

ROSMER. — Vous savez bien qu'à cette époque ma femme était atteinte de maladie mentale.

MORTENSGAARD. — Je sais que beaucoup de personnes le croyaient, mais sa lettre ne l'indique nullement, à mon avis. En disant que la lettre est extraordinaire, je l'entends autrement.

ROSMER. Mais qu'a-t-elle bien pu trouver à vous écrire, ma pauvre femme?

MORTENSGAARD. — J'ai la lettre chez moi. Elle commence à peu près ainsi : Elle vit, dit-elle, dans des transes continuelles, à cause de toutes les méchantes gens dont la contrée est pleine. Ces gens-là ne songeraient qu'à vous nuire et à vous faire tout le mal possible.

ROSMER. — A moi?

MORTENSGAARD. — Oui, d'après elle. Mais voici

maintenant ce qu'il y a de plus curieux. Dois-je continuer, monsieur le pasteur?

ROSMER. — Naturellement! Dites tout, sans réticences.

MORTENSGAARD. — Feu Mme Rosmer me supplie d'être généreux. Elle sait, dit-elle, que c'est à monsieur le pasteur que je dois d'avoir perdu ma place d'instituteur. Et elle m'adjure de ne pas me venger.

ROSMER. — Et comment, d'après elle, auriez-vous pu vous venger?

MORTENSGAARD. — Il s'agit dans la lettre de bruits qui pourraient me parvenir et d'après lesquels il se passerait de vilaines choses à Rosmersholm. Je ne devrais pas y croire, ce ne pourraient être que des calomnies répandues à dessein par des gens cherchant à vous nuire.

ROSMER. — La lettre dit cela!

MORTENSGAARD. — Monsieur le pasteur pourra s'en convaincre lui-même à l'occasion.

ROSMER. — Je n'y comprends rien! Que pouvait-elle s'imaginer? A quelles rumeurs faisait-elle allusion?

MORTENSGAARD. — D'abord monsieur le pasteur aurait abandonné la foi de son enfance. Un fait que Mme Rosmer niait énergiquement — cette fois-là. Ensuite, — hm.

ROSMER. — Ensuite?

MORTENSGAARD. — Ensuite elle dit, et ceci est passablement embrouillé, — qu'il n'existe pas, à son su, de relations criminelles à Rosmersholm et que jamais on ne lui a fait de tort. S'il circulait des bruits de ce genre, elle me supplie de ne pas en parler dans le *Phare*.

ROSMER. — Elle ne nomme personne ?

MORTENSGAARD. — Non.

ROSMER. — Qui vous a apporté cette lettre ?

MORTENSGAARD. — J'ai promis de ne pas le dire. Elle m'a été remise un soir, qu'il faisait déjà sombre.

ROSMER. — Si vous vous étiez renseigné tout de suite, vous auriez su que ma pauvre femme n'était pas entièrement responsable de ses actes.

MORTENSGAARD. — J'ai pris des renseignements, monsieur le pasteur. Mais il faut bien le dire : ce n'est pas exactement là l'impression que j'en ai gardée.

ROSMER. — Vraiment ? — Au fait, pourquoi me révélez-vous aujourd'hui l'existence de cette lettre insensée ?

MORTENSGAARD. — Pour vous conseiller d'être extrêmement prudent, monsieur le pasteur.

ROSMER. — Dans ma manière de vivre, voulez-vous dire ?

MORTENSGAARD. — Oui, il faut vous rappeler qu'à l'heure qu'il est vous n'êtes plus inattaquable.

ROSMER. — Ainsi, vous persistez à croire que j'ai un secret à dissimuler ?

MORTENSGAARD. — Je ne vois pas pourquoi un homme qui s'est affranchi de tout, s'abstiendrait de jouir pleinement de la vie. Soyez seulement prudent à partir d'aujourd'hui. Car, si l'on apprenait sur votre compte telle ou autre chose contraire aux préjugés, vous pouvez être sûr que la cause de la liberté en souffrirait. — Je vous salue, monsieur le pasteur.

ROSMER. — Bonjour.

MORTENSGAARD. — Je vais maintenant à l'imprimerie faire publier la grande nouvelle dans le *Phare*.

ROSMER. — Publiez tout.

MORTENSGAARD. — Je publierai tout ce que le bon public a besoin de savoir.

(Il salue et sort. Pendant qu'il descend l'escalier, Rosmer reste près de l'entrée. On entend la porte de la maison se refermer.)

ROSMER, *à demi-voix, appelant.* — Rébecca! Ré... — Hm. (*Haut.*) Madame Helseth, — Mlle West n'est elle pas en bas?

Mme HELSETH, *d'en bas.* — Non, monsieur le pasteur, elle n'est pas ici.

(La portière du fond se soulève : on aperçoit Rébecca.)

RÉBECCA. — Rosmer!

ROSMER, *se retournant.* — Comment, tu étais dans

ma chambre à coucher? Que faisais-tu donc là, chère amie?

RÉBECCA, *s'approchant de lui.* — J'écoutais.

ROSMER. — Rébecca! Comment as-tu pu faire cela?

RÉBECCA. — Comme tu vois; — c'était si méchant, ce qu'il a dit au sujet de mon négligé.

ROSMER. — Ainsi, tu étais déjà là quand Kroll?...

RÉBECCA. — Oui. J'ai voulu voir le fond de sa pensée.

ROSMER. — Je t'aurais tout raconté.

RÉBECCA. — Non, tu ne m'aurais pas tout dit. Du moins, pas dans les mêmes termes.

ROSMER. — Tu as tout entendu?

RÉBECCA. — La plus grande partie, je pense; j'ai dû descendre un instant quand Mortensgaard est arrivé.

ROSMER. — Et puis tu es remontée?

RÉBECCA. — Ne te fâche pas, cher ami.

ROSMER. — Fais en toute occasion ce que tu trouve juste et bon. Je veux que tu aies pleine liberté d'action. — Mais qu'en dis-tu, Rébecca? Oh! jamais je n'avais senti, comme en ce moment, combien tu m'es indispensable.

RÉBECCA. — Nous étions préparés tous les deux à ce qui devait arriver tôt ou tard.

ROSMER. — Non, non, — pas à cela.

RÉBECCA. — Pas à cela?

ROSMER. — J'ai pu croire que, tôt ou tard, notre belle et pure amitié pourrait être méconnue, qu'on lui jetterait de la boue. Pas Kroll. De sa part je ne m'y serais jamais attendu. Mais les autres, ces esprits grossiers, ces gens aux regards ignobles. Oh ! tu sais, — j'avais une bonne raison pour jeter un voile jaloux sur notre alliance. C'était là un secret bien dangereux.

RÉBECCA. — Ah ! peu importe l'opinion des autres ! Nous sommes sûrs nous-mêmes de n'avoir rien à nous reprocher.

ROSMER. — Rien à me reprocher ? Moi ? — Oui, je l'ai cru, — jusqu'à ce jour. Mais à présent, Rébecca.....

RÉBECCA. — Eh bien ?

ROSMER. — Comment m'expliquer la terrible accusation de Félicie ?

RÉBECCA, *éclatant.* — Ah ! ne parle pas de Félicie ! Ne pense plus à Félicie ! Tu avais si bien réussi à te séparer de cette morte.

ROSMER. — Depuis que j'ai appris cela, elle me paraît épouvantablement vivante.

RÉBECCA. — Non, non, je t'en prie, Rosmer ! Je t'en prie !

ROSMER. — Oui, te dis-je. Il faut tâcher d'éclaircir ce mystère. Comment en est-elle arrivée à cette fatale méprise ?

RÉBECCA. — Tu ne vas pas douter maintenant qu'elle ait été folle ou peu s'en fallait.

ROSMER. — C'est que, vois-tu — je n'en suis plus tout à fait sûr. Et puis — même si elle l'avait été...

RÉBECCA. — Si elle l'avait été ? Eh bien, quoi ?

ROSMER. — Je veux dire, — où devons-nous chercher la véritable cause, qui a transformé sa faiblesse d'esprit en folie ?

RÉBECCA. — Ah voyons ! A quoi bon te torturer l'esprit avec toutes ces pensées qui ne mènent à rien ?

ROSMER. — Je ne puis faire autrement, Rébecca. J'aurais beau le vouloir, je ne puis pas me débarrasser de ces doutes qui me rongent.

RÉBECCA. — Oh ! mais, cela peut devenir dangereux — de tourner toujours autour de ce point noir.

ROSMER, *arpentant la scène, inquiet et songeur.* — Je me serai trahi d'une manière ou d'une autre. Elle aura remarqué que depuis ton arrivée j'ai commencé à me sentir heureux.

RÉBECCA. — Mais, cher ami, même s'il en avait été ainsi.

ROSMER. — Vois-tu, — elle aura remarqué que nous lisions les mêmes livres, que nous aimions à rester ensemble et à nous entretenir de toutes ces idées nouvelles. Et pourtant je n'y comprends rien ! J'apportais tant de soin à la ménager. Quand je

me reporte à cette époque, il me semble que je m'efforçais, comme s'il y allait de ma vie, de la tenir en dehors de tous nos intérêts. N'est-ce pas, Rébecca ?

RÉBECCA. — Oh, bien certainement.

ROSMER. — Et tu as agi de même. Et malgré cela ! — Oh ! c'est épouvantable d'y penser ! Elle vivait là, — elle — dans son amour maladif, se taisant toujours, — nous surveillant, — observant chaque chose et, — et se méprenant sur tout.

RÉBECCA, *se tordant les mains.* — Oh ! je n'aurais jamais dû venir à Rosmersholm.

ROSMER. — Songe donc combien elle a dû souffrir en silence ! que de vilaines choses son cerveau malade a dû combiner et forger sur notre compte. Ne t'a-t-elle jamais rien dit qui aurait pu te mettre sur la voie ?

RÉBECCA, *avec trouble et effroi.* — A moi ? Crois-tu que dans ce cas, je serais restée un jour de plus à Rosmersholm ?

ROSMER. — Non, non, cela s'entend. — Oh ! quel combat elle a dû livrer ! Et livrer seule, Rébecca, seule et désespérée ! Et ce triomphe à la fin, — poignant, accusateur — au fond du torrent !

(Il se laisse tomber sur la chaise devant la table à écrire, pose les coudes sur la table et se cache la figure dans les mains.)

RÉBECCA, *venant doucement se placer derrière lui.*

— Ecoute-moi, Rosmer. S'il était en ton pouvoir de rappeler Félicie — auprès de toi — à Rosmersholm — voudrais-tu le faire ?

ROSMER. — Est-ce que je sais ? Je ne puis penser à rien, qu'à une seule chose, irréparable.

RÉBECCA. — Tu allais prendre part à la lutte, Rosmer. Tu avais déjà commencé. Tu avais conquis toute ta liberté. Tu te sentais si gai, si soulagé.

ROSMER. — Oui, tout cela est vrai. Et voilà que je suis écrasé par ce poids terrible.

RÉBECCA, *s'appuyant au dossier de sa chaise.* — Pense à ces moments délicieux, à nos douces causeries au crépuscule, dans le salon où nous allions tous les deux nous asseoir. Nous formions ensemble des projets d'existence nouvelle : tu voulais te jeter dans la vie active, dans la vie intense d'aujourd'hui — comme tu disais. Aller de foyer en foyer porter la parole de liberté, gagner les esprits et les volontés, donner la noblesse aux hommes, partout à la ronde, — élargissant ton cercle de plus en plus. La noblesse !

ROSMER. — La noblesse et la joie.

RÉBECCA. — Oui, et la joie.

ROSMER. — Car c'est la joie qui ennoblit les esprits, Rébecca.

RÉBECCA. — Et la douleur aussi — ne crois-tu pas ? La grande douleur ?

ROSMER. — Oui, quand on peut la traverser, la surmonter, la vaincre.

RÉBECCA. — C'est là ce qu'il faut faire, Rosmer.

ROSMER, *secouant tristement la tête.* — Oh ! je n'en sortirai jamais, il me restera toujours un doute, une interrogation dans l'esprit. Jamais je ne connaîtrai plus ce sentiment qui donne à la vie un charme inexprimable.

RÉBECCA, *plus bas, penchée sur le dossier.* — Quel sentiment, Rosmer ?

ROSMER, *levant la tête pour la regarder.* — Le plus calme, le plus joyeux de tous : la pureté de conscience.

RÉBECCA, *se reculant d'un pas.* — Oui, la pureté de conscience.

(Un court silence.)

ROSMER, *regardant devant lui, le coude sur la table, la tête appuyée sur la main.* Et comme elle a su tout combiner ! Quelle suite dans ses idées ! Elle commence par éprouver un doute au sujet de ma foi religieuse. D'où lui est venu ce doute, en ce moment-là ? Mais enfin il lui est venu. Puis c'est devenu une certitude. Et puis... Ah ! il lui a été si facile après cela de croire tout possible. (*Se redressant et se passant les mains dans les cheveux.*) Ah ! Toutes ces cruelles visions, jamais je ne pourrai m'en défaire ! Je le sens si bien. Je le sais.

A un moment donné, elles surgiront et me rappelleront la morte.

RÉBECCA. — Comme le cheval blanc de Rosmersholm.

ROSMER. — Oui, exactement. Dans les ténèbres, dans le silence.

RÉBECCA. — Et grâce à ce misérable cauchemar, tu voudrais renoncer à la vie active où tu commençais déjà à prendre pied.

ROSMER. — Tu as raison, c'est dur, Rébecca. Mais je n'ai pas de choix. Comment veux-tu que je sorte de là ?

RÉBECCA, *derrière sa chaise.* — En te créant de nouvelles relations.

ROSMER, *tressaillant et levant la tête.* — De nouvelles relations !

RÉBECCA. — Oui, de nouvelles relations, avec le monde extérieur. Vivre, agir, travailler, et ne pas rester là à ruminer tes pensées et à te creuser l'esprit sur des énigmes insolubles.

ROSMER, *se levant.* — De nouvelles relations ? (*Il traverse la scène jusqu'à la porte, s'y arrête un instant et revient à la même place.*) Une question me vient à l'esprit. N'y as tu pas songé toi-même ?

RÉBECCA, *respirant avec peine.* — Dis-moi de quoi il s'agit.

ROSMER. — Quelle tournure, crois-tu que nos relations prendront à partir d'aujourd'hui ?

RÉBECCA. — Je pense que notre amitié saura résister à n'importe quelle épreuve.

ROSMER. — Oui, mais ce n'est pas exactement là ce que je voulais dire. Je parle de ce qui nous a rapprochés dès le commencement, de ce qui nous lie si fort l'un à l'autre, de notre croyance commune à la possibilité d'une chaste union entre homme et femme vivant ensemble.

RÉBECCA. — Oui, oui, eh bien ?

ROSMER. — C'est surtout à un genre de vie paisible et heureux que conviennent, n'est-ce pas, des relations de cette espèce, des rapports comme les nôtres ?

RÉBECCA. — Eh bien ?

ROSMER. — Or, ma vie sera désormais pleine de combats, d'inquiétudes et de fortes émotions. Car je veux vivre, Rébecca ! Je ne me laisserai pas terrasser par d'horribles suppositions. Je ne me laisserai pas imposer une ligne de conduite ni par les vivants, ni... par personne.

RÉBECCA. — Non, n'est-ce pas, Rosmer ? Sois en tout un homme libre !

ROSMER. — Comprends-tu maintenant à quoi je pense ? Dis ? Ne vois-tu pas ce qu'il y a à faire pour me débarrasser de tous ces souvenirs qui me rongent, de tout mon triste passé ?

RÉBECCA. — Continue !

ROSMER. — Je veux opposer au passé une réalité nouvelle et vivante.

RÉBECCA, *comme saisie de vertige, cherche le dossier de la chaise pour s'y appuyer.* — Vivante? que veux-tu dire?

ROSMER, *se rapprochant d'elle.* — Rébecca, si je te demandais : Veux-tu être ma seconde femme?

RÉBECCA, *reste un instant sans pouvoir parler, puis, avec une explosion de joie.* — Ta femme! A toi! Moi!

ROSMER. — C'est bien. Essayons de ce moyen. Ne faisons plus qu'un, toi et moi. Il ne faut plus de place vide après la morte

RÉBECCA. — Moi, à la place de Félicie!

ROSMER. — Comme cela, elle disparaîtra pour toujours. Pour le temps et pour l'éternité.

RÉBECCA, *d'une voix faible et craintive.* — Le crois-tu, Rosmer?

ROSMER. — Il faut que ce soit! Il le faut! Je ne puis pas, je ne veux pas traverser la vie avec un cadavre sur le dos. Je veux m'en débarrasser. Aide-moi, Rébecca. Et puis, étouffons tous les souvenirs dans la liberté, dans le plaisir, dans la passion. Tu seras pour moi la seule épouse que j'aie jamais eue.

RÉBECCA, *avec fermeté.* — Ne me reparle pas de cela. Jamais je ne serai ta femme.

ROSMER. — Que dis-tu là? Jamais! Oh! ne pour-

rais-tu donc pas apprendre à m'aimer? Est-ce qu'un ferment d'amour ne se cache pas déjà au fond de notre amitié ?

RÉBECCA, *se bouchant les oreilles, comme épouvantée.* — Ne parle pas ainsi, Rosmer ! Ne dis pas cela !

ROSMER. — Oui, oui, il y a là une possibilité. Oh ! je vois que tu le sens comme moi. N'est-ce pas Rébecca ?

RÉBECCA, *reprenant son calme et se dominant.* — Écoute-moi bien : je te dis que si tu persistes dans cette idée, je quitte Rosmersholm.

ROSMER. — Toi, partir ! Tu ne le pourrais pas ! C'est impossible.

RÉBECCA. — Il m'est encore plus impossible d'être ta femme. Jamais de la vie je ne le pourrai.

ROSMER, *la regarde, frappé.* — Tu dis « je ne le pourrai » et tu le dis d'une façon si étrange. Pourquoi ne le pourrais-tu pas ?

RÉBECCA, *lui prenant les mains.* — Cher ami, dans ton intérêt et dans le mien, ne me demande pas pourquoi. (*Lâchant ses mains.*) Assez, Rosmer.

(Elle se dirige vers la porte de gauche.)

ROSMER. — A partir de ce moment, il n'y a plus pour moi qu'une seule question : Pourquoi ?

RÉBECCA, *se retournant et regardant Rosmer.* — En ce cas tout est fini.

ROSMER. — Entre toi et moi ?

RÉBECCA. — Oui.

ROSMER. — Jamais nous ne serons détachés l'un de l'autre. Jamais tu ne quitteras Rosmersholm.

RÉBECCA, *la main sur le bouton de la porte.* — Non ; c'est bien possible. Mais, si tu me questionnes encore, tout n'en sera pas moins fini.

ROSMER. — Fini ? Comment ?

RÉBECCA. — Oui, car en ce cas, je prendrai le même chemin que Félicie.

ROSMER. — Rébecca !

RÉBECCA, *près de la porte, avec un lent hochement de tête.* — Tu le sais maintenant.

(Elle sort.)

ROSMER, *fixant d'un air égaré la porte qui s'est refermée.* — Qu'est-ce que cela veut dire ?

ACTE TROISIÈME

Même décor. La fenêtre et la porte du vestibule sont ouvertes. Au dehors, le soleil du matin éclaire le paysage.

Rébecca West, habillée comme au premier acte, est debout près de la fenêtre, occupée à soigner et à arroser les fleurs. Elle a jeté son ouvrage sur un fauteuil. Mme Helseth, un plumeau à la main, épousette les meublee.

RÉBECCA, *après un moment de silence.* — C'est singulier que le pasteur ne soit pas encore descendu.

Mme HELSETH. — Oh ! cela arrive souvent. Mais je pense qu'il ne peut plus tarder maintenant.

RÉBECCA. — L'avez-vous vu aujourd'hui ?

Mme HELSETH. — A peine. Quand je lui ai monté son café, il était en train de faire sa toilette dans la chambre à coucher.

RÉBECCA. — Je demande cela, parce qu'il n'allait pas très bien hier soir.

Mme HELSETH. — Je l'ai bien remarqué. Et puis, n'y aurait-il pas quelque brouille entre lui et son beau-frère ?

RÉBECCA. — A propos de quoi cette brouille ? Que croyez-vous ?

Mme HELSETH. — Je n'en sais rien. Peut-être ce Mortensgaard les aura-t-il montés l'un contre l'autre.

RÉBECCA. — C'est bien possible. Savez-vous quelque chose au sujet de ce Pierre Mortensgaard ? Vous le connaissez ?

Mme HELSETH. — Comment mademoiselle peut-elle supposer cela ? Un homme comme lui !

RÉBECCA. — Vous pensez à ce vilain journal qu'il rédige ?

Mme HELSETH. — Oh ! il y a encore autre chose. — Mademoiselle a bien entendu dire qu'il a eu un enfant avec une femme mariée abandonnée par son mari ?

RÉBECCA. — On me l'a dit. Mais cela a dû se passer longtemps avant mon arrivée.

Mme HELSETH. — Oh oui, il était tout jeune alors. Elle aurait dû être plus raisonnable que lui. Il voulait même l'épouser, mais cela n'a pas pu se faire et il a payé cher cette histoire. — Mais, depuis ce temps, Mortensgaard s'est relevé, ma foi, et maintenant il y a beaucoup de gens qui le recherchent.

RÉBECCA. — La plupart des petites gens s'adressent à lui de préférence, quand ils sont dans l'embarras.

Mme HELSETH. — Oh, il se pourrait qu'il n'y eût pas que les petites gens qui...

RÉBECCA, *la regardant à la dérobée.* — Vraiment.

Mme HELSETH. — *frottant et nettoyant énergiquement le sofa.* — Il se pourrait bien, mademoiselle, que ce fût arrivé à des gens dont on n'aurait jamais pu le croire.

RÉBECCA, *rangeant les pots de fleurs.* — Cela ne peut être qu'une supposition, madame Helseth. Vous ne pouvez pas savoir cela au juste.

Mme HELSETH. — Vraiment, mademoiselle? Eh bien, mademoiselle se trompe. Car, puisqu'il faut absolument tout dire, j'ai moi-même porté, dans le temps, une lettre à Mortensgaard.

RÉBECCA, *se retournant.* — Pas possible!...

Mme HELSETH. — Bien sûr que oui. Et cette lettre avait été écrite à Rosmersholm même.

RÉBECCA. — Vraiment, madame Helseth?

Mme MELSETH. — Ma foi, oui. Et cela sur un beau papier fin, et cachetée d'un beau cachet rouge.

RÉBECCA. — Et on vous l'a confiée? En ce cas, chère madame Helseth, il n'est pas bien difficile d'en deviner l'auteur.

Mme HELSETH. — Vraiment?

RÉBECCA. — Naturellement ça a dû être quelque fantaisie de malade de cette pauvre Madame Rosmer.

Mme HELSETH. — C'est mademoiselle qui dit cela, pas moi.

RÉBECCA. — Mais que contenait-elle donc, cette lettre ? Ah! c'est vrai, vous ne pouviez pas le savoir.

Mme HELSETH. — Hm, il se pourrait bien tout de même...

RÉBECCA. — Vous a-t-elle dit de quoi il s'agissait?

Mme HELSETH. — Non, ce n'est pas tout à fait cela. Mais, quand ce Mortensgaard eût achevé de lire la lettre, il s'est mis à me questionner en long et en large, de sorte que j'ai fort bien compris de quoi il s'agissait.

RÉBECCA. — De quoi s'agissait-il donc? Chère, bonne madame Helseth, racontez-moi cela, je vous en prie.

Mme HELSETH. — Non, mademoiselle. Pour rien au monde.

RÉBECCA. — Voyons, vous pouvez bien me confier cela. Nous sommes de si bonnes amies.

Mme HELSETH. — Que Dieu me garde de vous en parler, mademoiselle. Je ne puis dire qu'un mot : il s'agissait d'une vilaine chose qu'on avait fait accroire à la pauvre dame.

RÉBECCA. — Qui cela ?

Mme HELSETH. — De méchantes gens, mademoiselle, de méchantes gens.

RÉBECCA. — De méchantes.....

Mme HELSETH. — Oui, je le répète, ce devaient être de méchantes gens.

RÉBECCA. — Qui soupçonnez vous ?

Mme HELSETH. — Oh ! je sais bien à qui je pense. Mais que Dieu me garde d'en souffler mot. Il y a en ville certaine dame — hm !

RÉBECCA. — Je vois à votre figure que vous pensez à madame Kroll.

Mme HELSETH. — Ah ! en voilà une, celle-là ! Avec moi, elle s'est toujours montrée d'une hauteur... — Et soyez sûre qu'elle ne vous porte pas dans son cœur.

RÉBECCA. — Croyez-vous que madame Rosmer eût toute sa raison quand elle a écrit cette lettre à Mortensgaard ?

Mme HELSETH. — C'est si curieux, la raison : on n'y comprend pas grand'chose, mademoiselle. Pour moi, je ne crois pas que madame eût jamais perdu tout son bon sens.

RÉBECCA. — Cependant, elle a été comme folle en apprenant qu'elle n'aurait jamais d'enfants. C'est alors qu'a éclaté sa démence.

Mme HELSETH. — Oui, cela a beaucoup éprouvé la pauvre dame.

RÉBECCA, *prenant son ouvrage et s'asseyant sur le fauteuil, près de la fenêtre.* — Du reste — ne pensez-vous pas aussi, madame Helseth, qu'au fond

c'est ce qui pouvait arriver de plus heureux à monsieur le pasteur ?

Mme HELSETH. — Que voulez-vous dire, mademoiselle ?

RÉBECCA. — Qu'il n'y eût pas d'enfants, n'est-ce pas ?

Mme HELSETH. — Dame, je ne sais trop, mademoiselle.

RÉBECCA. — Vous pouvez m'en croire. Le pasteur Rosmer n'est pas fait pour passer sa vie ici à écouter crier des enfants.

Mme HELSETH. — Les petits enfants ne crient pas à Rosmersholm, mademoiselle.

RÉBECCA, *la regardant.* — Ils ne crient pas ?

Mme HELSETH. — De mémoire d'homme, on n'a entendu les petits enfants crier à Rosmersholm.

RÉBECCA. — C'est bien extraordinaire.

Mme HELSETH. — N'est-ce pas, mademoiselle ? C'est de famille. Et puis il y a encore une chose. Plus tard, ils ne rient jamais. Ils ne rient jamais durant toute leur vie.

RÉBECCA. — Vraiment, ce serait bien singulier.

Mme HELSETH. — Mademoiselle a-t-elle une seule fois vu ou entendu rire monsieur le pasteur ?

RÉBECCA. — Non ; en y réfléchissant bien, je crois que vous avez raison. Mais il me semble que les gens, en général, ne rient pas beaucoup, dans cette contrée.

Mme HELSETH. — Non, bien sûr. Cela a commencé à Rosmersholm, à ce qu'on dit, et puis cela s'est répandu à la ronde ; on dirait une contagion.

RÉBECCA. — Vous êtes une femme de grand sens, madame Helseth.

Mme HELSETH. — Ah, il ne faut pas que mademoiselle se moque de moi — (*Écoutant.*) Chut, chut, voici le pasteur qui descend. Il n'aime pas à voir le balai ici.

(Elle sort par la porte de droite.)

(Jean Rosmer, son chapeau et sa canne à la main, entre par la porte du vestibule.)

ROSMER. — Bonjour, Rébecca.

RÉBECCA. — Bonjour, cher ami. (*Un instant de silence. Elle tricote.*) Tu vas sortir ?

ROSMER. — Oui.

RÉBECCA. — Le temps est très beau.

ROSMER. — Tu n'es pas montée chez moi ce matin ?

RÉBECCA. — Non. Pas aujourd'hui.

ROSMER. — Tu ne le feras plus à l'avenir ?

RÉBECCA. — Je ne sais pas encore.

ROSMER. — A-t-on apporté quelque chose pour moi ?

RÉBECCA. — Le *Journal du district.*

ROSMER. — Le *Journal du district* ?

RÉBECCA. — Il est là, sur la table.

ROSMER, *déposant son chapeau et sa canne.* — Y a-t-il quelque chose dans le journal?

RÉBECCA. — Oui.

ROSMER. — Et malgré cela tu me l'as pas envoyé.

RÉBECCA. — Il sera toujours temps de le lire.

ROSMER. — Voyons! (*Il prend le journal et lit debout près de la table.*) Quoi! « On ne prend jamais assez de précautions contre de pitoyables déserteurs. » (*Il la regarde.*) Ils m'appellent déserteur, Rébecca.

RÉBECCA. — Il n'y a personne de nommé.

ROSMER. — Cela revient au même. — (*Il continue à lire.*) « traîtres, perfides envers la bonne cause, natures de Judas qui avouent impudemment leur apostasie aussitôt qu'ils croient le moment propice et profitable arrivé. » « Un attentat scandaleux contre la mémoire des ancêtres — « dans l'attente d'une récompense honnête de la part de ceux qui, pour le moment, détiennent le pouvoir. » (*Replaçant le journal sur la table.*) Et voilà ce qu'ils écrivent sur mon compte! Des gens qui me connaissent de si près et depuis si longtemps. Tout en sachant qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. — Cela ne les empêche pas de l'écrire.

RÉBECCA. — Ce n'est pas tout.

ROSMER, *reprenant le journal.* — « une excuse

dans un jugement peu exercé ; une influence perverse, s'étendant peut-être jusqu'à un ordre de faits dont nous ne voulons pas encore faire l'objet d'une allusion ou d'une censure publique. » — (*Il regarde Rébecca.*) Qu'est-ce que cela veut dire ?

RÉBECCA. — Cela me concerne, comme tu vois.

ROSMER, *déposant le journal.* — Rébecca, c'est là le fait de malhonnêtes gens.

RÉBECCA. — Oui, je crois qu'ils rendraient des points à Mortensgaard.

ROSMER, *arpentant la scène.* — Il faudrait songer au salut public. Tout ce qu'il y a de bon au fond des hommes sera étouffé si on laisse subsister cet état de choses. Mais cela ne doit pas durer ! Oh ! quel bonheur ce serait, quel bonheur de pouvoir apporter un peu de lumière dans cet abîme de ténèbres et de méchanceté !

RÉBECCA, *se levant.* — Oui, n'est-ce pas, cher ami ? Tu as là un grand, un magnifique but d'existence !

ROSMER. — Pense donc, Rébecca, si j'avais le pouvoir de leur faire avouer leurs torts, de réveiller la honte et le repentir dans leurs cœurs, de les amener à se rapprocher de leurs semblables avec confiance — avec amour.

RÉBECCA. — Si tu y emploies seulement toutes tes forces, tu verras que tu réussiras.

ROSMER. — Il me semble qu'on pourrait y arri-

ver. Que la vie deviendrait belle alors! Plus de combats haineux, rien que des luttes d'émulation, tous les regards fixés sur un même but, toutes les volontés, tous les esprits tendant sans cesse plus loin, toujours plus haut, chacun suivant le chemin qui convient à son individualité. Du bonheur pour tous, créé par tous. (*Il se trouve par hasard devant la fenêtre, regarde et, tressaillant, dit avec une sombre expression.*) Oh! — Ce n'est pas par moi.....

RÉBECCA. — Ce n'est pas... Ce n'est pas par toi?

ROSMER. — Ni pour moi non plus.

RÉBECCA. — Voyons, Rosmer, ne te laisse pas aller à ces doutes-là!

ROSMER. — Le bonheur, chère Rébecca, c'est avant tout le sentiment doux, gai, confiant d'une conscience pure.

RÉBECCA, *d'un air absorbé.* — Oui, ce sentiment-là.....

ROSMER. — Toi, tu ne peux guère en juger. Mais moi.....

RÉBECCA. — Toi moins que personne!

ROSMER, *montrant la fenêtre du doigt.* — Le torrent du moulin...

RÉBECCA. — Oh! Rosmer?

(Mme Helseth se montre à la porte de droite.)

MADAME HELSETH. — Mademoiselle!

RÉBECCA. — Plus tard, plus tard. Pas maintenant

MADAME HELSETH. — Un seul mot, mademoiselle.

(Rébecca se dirige vers la porte. Mme Helseth lui communique quelque chose. Elles parlent un instant à voix basse. Mme Helseth fait un signe de tête et sort.)

ROSMER, *inquiet.* — Est-ce quelque chose qui me regarde ?

RÉBECCA. — Non, rien que des affaires de ménage. Tu devrais sortir maintenant, Rosmer, respirer l'air frais, faire une longue promenade.

ROSMER, *prenant son chapeau.* — Oui ; viens, nous irons ensemble.

RÉBECCA. — Non, mon ami, je ne puis t'accompagner maintenant. Va seul, mais promets-moi de secouer toutes ces tristes pensées. Promets-le-moi.

ROSMER. — Je n'y réussirai jamais. Je le crains bien.

RÉBECCA. — Dire que tu te tourmentes ainsi pour de vaines imaginations.

ROSMER. — Hélas ! ce ne sont pas de vaines imaginations, Rébecca. J'ai passé toute la nuit à retourner ces choses dans ma tête. Félicie a peut-être vu juste, quand même.

RÉBECCA. — En quoi ?

ROSMER. — Quand elle a cru que je t'aimais, Rébecca.

RÉBECCA. — Elle aurait vu juste !

ROSMER, *déposant son chapeau sur la table.* — Une question me travaille sans cesse. N'avons-nous

pas été dupes de nous-mêmes en appelant amitié le lien qui nous unit ?

RÉBECCA. — Tu crois peut-être qu'on aurait dû l'appeler.....

ROSMER. — Amour. Oui, Rébecca, je le crois. Encore du vivant de Félicie, c'est vers toi qu'allaient toutes mes pensées. Je n'étais heureux qu'avec toi. Auprès de toi seule j'éprouvais ce bonheur sans désirs, fait de calme et de joie. Si nous réfléchissons bien, Rébecca, nos rapports ont commencé comme une douce et furtive amourette d'enfants, sans désirs et sans rêves. N'éprouvais-tu pas les mêmes sentiments ? Dis ?

RÉBECCA, *tâchant de se maîtriser.* — Oh, je ne saurais te répondre.

ROSMER. — Et c'est cette vie intime, l'un avec l'autre, l'un pour l'autre, que nous avons prise pour de l'amitié. Non, vois-tu, dès les premiers jours peut-être, nos relations n'ont été autre chose qu'un mariage spirituel. Voilà pourquoi je suis coupable. Je n'en avais pas le droit à cause de Félicie.

RÉBECCA. — Tu n'avais pas le droit d'être heureux ? Le crois-tu, Rosmer ?

ROSMER. — Elle voyait nos relations au point de vue de son amour à elle, elle les jugeait d'après la nature de cet amour. Cela va de soi. Elle ne pouvait pas juger autrement.

RÉBECCA. — Mais comment peux-tu t'accuser toi même de la méprise de Félicie ?

ROSMER. — C'est par amour pour moi, un amour à sa manière, qu'elle s'est jetée dans le torrent. C'est un fait révélateur, Rébecca. Jamais je ne sortirai de là.

RÉBECCA. — Oh ! ne pense plus qu'au bel et noble but auquel tu as voué ton existence !

ROSMER, *secouant la tête.* — Il est inaccesible, pour moi, vois-tu. Je n'y atteindrai jamais, après ce que je sais maintenant.

RÉBECCA. — Pourquoi n'y attendrais-tu pas ?

ROSMER. — Parce qu'il ne saurait y avoir de triomphe dans une œuvre qui a sa racine dans le crime.

RÉBECCA, *avec éclat.* — Ah ! voilà donc l'esprit de ta race, ses doutes, ses angoisses, ses scrupules ! On se raconte ici que les morts reviennent comme des chevaux blancs lancés à fond de train. C'est l'image de ce que je reconnais en toi.

ROSMER. — Que ce soit vrai ou non, je n'y puis rien, puisque je ne saurais m'y dérober. Crois-moi, Rébecca ; c'est comme je le dis : pour qu'une œuvre triomphe à jamais, il lui faut un champion joyeux et sans reproche.

RÉBECCA. — La joie, Rosmer, est-elle donc une condition de vie pour toi ?

ROSMER. — La joie ? Oui, Rébecca.

RÉBECCA. — Pour toi qui ne ris jamais ?

ROSMER. — Qu'importe ! Je t'assure que j'ai une grande disposition à être joyeux.

RÉBECCA. — Sors maintenant, cher ami. Va loin, très loin, entends-tu ? Tiens : voici ton chapeau et voici ta canne.

ROSMER, *prend l'un et l'autre.* — Merci. Et tu ne m'accompagnes pas ?

RÉBECCA. — Non, non, pas maintenant : cela m'est impossible.

ROSMER. — Allons ! tu n'en es pas moins toujours avec moi.

(Il sort par la porte du vestibule, qui reste ouverte. Un instant après, Rébecca s'en approche et regarde. Puis elle se dirige vers la porte de droite qu'elle ouvre.)

RÉBECCA, *à demi-voix.* — Maintenant, madame Helseth, vous pouvez le faire entrer.

(Elle traverse la scène et s'approche de la fenêtre.)

(Un instant après, le recteur Kroll entre par la porte de droite. Il salue en silence d'un air compassé et ne dépose pas son chapeau.)

KROLL. — Il est sorti ?

RÉBECCA. — Oui.

KROLL. — A-t-il l'habitude de rester longtemps dehors ?

RÉBECCA. — Oh oui ! Mais aujourd'hui il est impossible de rien prévoir. Et si vous ne voulez pas le rencontrer.....

KROLL. — Non, non. C'est à vous que je désire parler, seul à seule.

RÉBECCA. — En ce cas ne perdons pas de temps. Prenez place, monsieur le recteur.

(Elle s'assied dans le fauteuil près de la fenêtre. Kroll prend place sur un siège, à côté d'elle.)

KROLL. — Mademoiselle West, vous ne sauriez vous faire une idée de la douleur profonde que me cause le changement survenu dans Jean Rosmer.

RÉBECCA. — Nous avions prévu que cela vous ferait cet effet au premier moment.

KROLL. — Au premier moment, dites-vous?

RÉBECCA. — Rosmer avait l'espoir certain que, tôt ou tard, vous vous rangeriez de son côté.

KROLL. — Moi!

RÉBECCA. — Vous et tous ses autres amis.

KROLL. — Vous voyez bien! Telle est la faiblesse de son jugement quand il sagit des hommes et de la vie réelle.

RÉBECCA. — Du reste, il sent le besoin de s'affranchir en tout.

KROLL. — Voilà justement ce que je ne crois pas.

RÉBECCA. — Que croyez-vous donc?

KROLL. — Je crois que c'est vous qui êtes au fond de tout cela.

RÉBECCA. — Cette idée vous vient de votre femme, recteur.

KROLL. — Peu importe de qui elle vient. Ce qui

est certain, c'est qu'en songeant à toute votre conduite, depuis votre arrivée à Rosmersholm, et en coordonnant tous mes souvenirs, il me vient un soupçon, un fort, un très fort soupçon.

RÉBECCA, *le regardant.* — Je crois me rappeler qu'il y eut un temps, cher recteur, où vous aviez une immense confiance en moi, j'allais dire une confiance sans bornes.

KROLL, *d'une voix contenue.* — Qui ne réussiriez-vous pas à ensorceler, en vous y appliquant ?

RÉBECCA. — Je me serais appliquée à !...

KROLL. — Oui, vous l'avez fait. Je ne suis plus assez fou maintenant pour supposer qu'il y ait eu du sentiment dans votre jeu. Vous vouliez tout simplement vous faire accepter à Rosmersholm, vous enraciner ici. C'est à cela que je devais vous aider. Je le vois bien maintenant.

RÉBECCA. — Vous avez donc entièrement oublié que c'est aux prières et aux supplications de Félicie que j'ai cédé en venant demeurer ici.

KROLL. — Oui, elle aussi, vous l'aviez ensorcelée. Croyez-vous qu'on eût pu donner le nom d'amitié au sentiment qu'elle éprouvait pour vous? C'est devenu une idolâtrie, un culte, — comment dire? une folle adoration : c'est le mot.

RÉBECCA. — Souvenez-vous, je vous prie, de l'état d'esprit de votre sœur. Quant à moi, je ne pense pas qu'on puisse m'accuser d'exaltation.

KROLL. — Non, certes, on ne peut pas vous accuser d'exaltation. Et c'est cela qui vous rend si dangereuse pour les personnes sur lesquelles vous voulez établir votre empire. Il vous est facile d'agir avec délibération, de calculer juste, précisément parce que vous avez un cœur froid.

RÉBECCA. — Un cœur froid? Vous en êtes sûr?

KROLL. — J'en suis tout à fait sûr maintenant. Auriez-vous pu, sans cela, poursuivre votre but, d'année en année, avec cette impassible fermeté? Oui, oui, vous avez réussi. Lui et tout ici est en votre pouvoir. Mais, pour y arriver, vous n'avez pas craint de le rendre malheureux.

RÉBECCA. — Ce n'est pas vrai, ce n'est pas moi, c'est vous-même qui le rendez malheureux.

KROLL. — Moi!

RÉBECCA. — Oui; en lui faisant croire qu'il est responsable de la terrible fin de Félicie.

KROLL. — Ah! cela lui a donc fait une si violente impression?

RÉBECCA. — Pouviez-vous en douter? Une âme tendre comme la sienne...

KROLL. — Je pensais qu'un homme émancipé, comme on dit, savait se mettre au-dessus de tous les scrupules de ce genre. Mais voilà! Oh oui! au fond j'en étais convaincu. Le descendant des hommes qui nous regardent ici (*Il montre les portraits d'un geste*) ne pourra jamais se défaire des sentiments

qu'ils se sont légués de génération en génération.

RÉBECCA, *d'un air pensif.* — C'est bien vrai : Jean Rosmer tient à sa race par de fortes racines.

KROLL. — Oui ; et si vous aviez été bonne pour lui, vous en auriez tenu compte; mais probablement vous ne pouvez pas vous arrêter à des considérations de ce genre. Votre point de départ est entièrement différent du sien.

RÉBECCA. — De quel point de départ parlez-vous?

KROLL. — Je parle d'origines et d'extraction, mademoiselle West.

RÉBECCA. — Eh bien, oui. C'est vrai, je suis d'une très humble extraction. Cependant...

KROLL. — Ce n'est pas à la classe ou à la situation sociale que je fais allusion. Je pense aux origines morales.

RÉBECCA. — Quelles origines?

KROLL. — A ce qui a présidé à votre naissance.

RÉBECCA. — Vous dites?

KROLL. — Je n'en parle que parce que cela explique toute votre conduite.

RÉBECCA. — Je ne vous comprends pas. Je demande une explication claire et nette. Venez au fait.

KROLL. — Je croyais vraiment que vous étiez au fait. Il serait étrange, sans cela, que vous vous fussiez laissé adopter par le docteur West.

RÉBECCA, *se levant.* — Ah! je comprends maintenant.

KROLL. — Que vous eussiez pris son nom. Votre mère s'appelait Gamvik.

RÉBECCA, *traversant la scène.* — Gamvik était le nom de mon père, M. le recteur.

KROLL. — Les fonctions de votre mère devaient naturellement la mettre en rapports continuels avec le médecin du district.

RÉBECCA. — C'est vrai.

KROLL. — Aussitôt après la mort de votre mère, il vous accueille ; il vous traite durement, et malgré cela vous restez auprès de lui. Vous savez qu'il ne vous laissera pas un sou. Pour tout héritage, vous avez eu, je crois, une caisse remplie de livres. Et cependant vous restez chez lui, vous supportez tout et vous le soignez jusqu'à la fin.

RÉBECCA, *près de la table, le regardant avec ironie.* — Et si j'ai fait tout cela, c'est signe, d'après vous, qu'il y a quelque chose d'immoral et de criminel dans ma naissance?

KROLL. — Tout ce que vous avez fait pour lui, je l'attribue à un instinct filial inconscient : j'estime, au surplus, que, pour expliquer toute votre conduite, il faut remonter jusqu'à votre origine.

RÉBECCA, *brusquement.* — Mais il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous avancez ! Et je puis le prouver : à l'époque de ma naissance, le

docteur West n'était pas encore venu dans le Finmark.

KROLL. — Excusez-moi, Mademoiselle. Il s'y est établi un an auparavant. J'ai vérifié le fait.

RÉBECCA. — Vous vous trompez, vous dis-je! Vous vous trompez!

KROLL. — Avant-hier vous avez dit ici-même que vous aviez vingt-neuf ans. Que vous étiez dans votre trentième.

RÉBECCA. — Vraiment? J'ai dit cela?

KROLL. — Oui, vous l'avez dit. Et, partant de là.....

RÉBECCA. — Halte! Vous calculez pour rien. Je puis vous le dire tout de suite : j'ai un an de plus que ce que j'avoue.

KROLL, *avec un sourire d'incrédulité.* — Vraiment?... Voilà du nouveau. Comment cela se fait-il?

RÉBECCA. — Quand j'ai eu vingt-cinq ans, il m'a semblé, n'étant pas mariée, que je devenais trop vieille. Alors j'ai résolu de me rajeunir d'une année.

KROLL. — Vous! Une femme émancipée, vous nourrissez des préjugés à l'égard de l'âge où l'on se marie?

RÉBECCA. — Oui, c'était absurde, c'était ridicule. Mais on ne réussit jamais à s'émanciper entièrement. Nous sommes ainsi faites.

KROLL. — C'est bien possible. Mais le calcul pourrait bien se trouver juste tout de même : c'est que le docteur West a fait une courte visite dans ces parages, l'année qui a précédé sa nomination.

RÉBECCA, *avec éclat.* — Ce n'est pas vrai !

KROLL. — Ce n'est pas vrai ?

RÉBECCA. — Non, car ma mère n'en a jamais parlé.

KROLL. — Vraiment !

RÉBECCA. — Non, jamais ! et le docteur West non plus. Jamais un mot.

KROLL. — C'est peut-être qu'ils avaient tous deux une raison pour sauter par dessus une année ? Exactement comme vous l'avez fait vous-même, mademoiselle West. Peut-être est-ce là un trait de famille.

RÉBECCA, *marchant avec agitation et se tordant les mains.* — C'est impossible. Vous voulez m'en imposer. Ce n'est pas vrai ! C'est faux ! Cela ne se peut pas ! Jamais, jamais !

KROLL, *se levant.* — Voyons, ma chère amie, pourquoi le prendre ainsi, grand Dieu ! Vous m'effrayez, vraiment ! Que dois-je croire ? Que dois-je penser ?

RÉBECCA. — Rien. Vous n'avez rien à croire, rien à penser.

KROLL. — Expliquez-moi alors comment il se

fait que vous preniez cette chose, cette possibilité tellement à cœur.

RÉBECCA, *reprenant contenance.* — C'est assez clair, me semble-t-il, monsieur le recteur. Je n'ai pourtant pas envie de passer ici pour une enfant illégitime.

KROLL. — Bien. J'accepte cette explication, jusqu'à nouvel ordre. Mais voilà donc encore un point sur lequel vous avez conservé certains préjugés.

RÉBECCA. — Il paraît que oui.

KROLL. — Eh bien! il me semble qu'il en est de même de la plupart des idées qui constituent ce que vous appelez votre émancipation. Votre esprit s'est approprié tout un fond de pensées, de convictions nouvelles. Vous avez acquis quelque connaissance des travaux accomplis dans certains domaines, et qui paraissent renverser tet ou tel autre principe regardé jusqu'à présent, parmi nous, comme immuable et hors d'atteinte. Mais tout cela, mademoiselle West, est resté chez vous à l'état de notion. Ce n'est que du savoir. Cela ne vous a pas passé dans le sang.

RÉBECCA, *pensive.* — Peut-être avez-vous raison dans ce que vous dites.

KROLL. — Interrogez-vous seulement et vous verrez. Et, s'il en est ainsi de vous, il est facile de comprendre ce qui se passe dans l'âme de Jean Rosmer. C'est de la folie pure et simple. Pour lui,

ce serait aller droit à l'abîme que de se donner ouvertement pour un renégat ! Le voyez-vous, avec son esprit timoré, repoussé, poursuivi par le milieu auquel il a appartenu jusqu'à ce jour ? Exposé à être attaqué sans pitié par ce qu'il y a de mieux dans la société ? Jamais de la vie il ne pourrait résister à cela.

RÉBECCA. — Il faudra bien qu'il y résiste ! Il est trop tard pour reculer.

KROLL. — Pas le moins du monde. On pourra faire le silence autour de ce qui est arrivé, ou du moins représenter tout cela comme un égarement fatal, mais passager. Cependant, il y a une règle de conduite qu'il sera en effet indispensable de suivre.

RÉBECCA. — Laquelle?

KROLL. — Il faudra, mademoiselle West, que vous l'ameniez à légaliser cette situation.

RÉBECCA. — Sa situation à mon égard ?

KROLL. — Oui, il faut l'y amener.

RÉBECCA. — Ainsi donc, vous ne pouvez pas vous défaire de l'idée que nos relations aient besoin d'être légalisées, comme vous dites.

KROLL. — Je ne veux pas discuter cette question. Mais je crois avoir remarqué qu'il n'est jamais aussi facile de rompre avec les soi-disant préjugés que lorsque... hm.

RÉBECCA. — Lorsqu'il s'agit de relations entre homme et femme, voulez-vous dire ?

KROLL. — Oui, franchement, je le crois.

RÉBECCA, *traversant la scène et allant regarder par la fenêtre.* — J'allais presque dire : tant mieux si c'était le cas, monsieur le recteur.

KROLL. — Voilà de singulières paroles. Que voulez-vous dire?

RÉBECCA. — Peu importe! Ne parlons plus de tout cela. Ah, le voici.

KROLL. — Déjà! En ce cas je m'en vais.

RÉBECCA, *se tournant vers lui.* — Non, restez. Vous allez entendre du nouveau.

KROLL. — Pas maintenant. Il me semble que je ne supporterais pas sa présence.

RÉBECCA. — Je vous en prie, restez. Ne partez pas! Vous vous en repentiriez plus tard. C'est la dernière fois que je vous fais une prière.

KROLL, *la regardant, étonné, et déposant son chapeau.* — C'est bien, mademoiselle West. Je reste.

(*Un moment de silence. Jean Rosmer entre par la porte du vestibule.*)

ROSMER, *aperçoit le recteur et s'arrête sur le seuil.* — Comment! Toi ici!

RÉBECCA. — Il aurait préféré ne pas te rencontrer, Rosmer.

KROLL, *répétant involontairement.* — Te rencontrer.

RÉBECCA. — Oui, recteur. Rosmer et moi, nous

nous tutoyons. C'est une suite naturelle des relations qui existent entre nous.

KROLL. — C'est donc cela que vous vouliez m'apprendre ?

RÉBECCA. — Cela, et autre chose encore.

ROSMER, *se rapprochant.* — Quel est le motif de ta visite d'aujourd'hui ?

KROLL. — J'ai voulu essayer encore une fois de t'arrêter, de te reprendre.

ROSMER, *montrant le journal.* — Après ce qui est écrit-là ?

KROLL. — Ce n'est pas de moi.

ROSMER. — As-tu fait quelque demarche pour l'empêcher ?

KROLL. — C'eût été manquer à la cause que je sers. D'ailleurs cela ne dépendait pas de moi.

RÉBECCA, *déchire le journal, en froisse les morceaux et les jette dans la cheminée.* — Voilà. C'est loin des yeux : que ce soit aussi loin du cœur. Car il n'arrivera plus rien de pareil, Rosmer.

KROLL. — Puissiez-vous faire en sorte que ce soit vrai.

RÉBECCA, — Asseyons-nous, mes amis, tous les trois. Je vais tout vous dire.

ROSMER, *lui obéissant involontairement.* — Qu'as-tu, Rébecca? D'où te vient ce calme effrayant ? Qu'y a-t-il ?

RÉBECCA. — C'est le calme de la résolution. (*S'asseyant.*) Vous aussi, recteur, prenez place.

(Kroll s'assied sur le sofa.)

ROSMER. — Le calme de la résolution? Quelle résolution?

RÉBECCA. — Mon cher ami, je vais te rendre ce dont tu as besoin pour vivre : la joie d'une conscience pure.

ROSMER. — Que veulent dire ces paroles?

RÉBECCA. — Je te raconterai ce qui s'est passé. Cela suffira.

ROSMER. — Parle!

RÉBECCA. — Quand je suis venue du Finmarck, avec le docteur West, j'ai eu comme la révélation d'un monde nouveau qui s'ouvrait tout grand devant moi. Le docteur m'avait enseigné un peu de tout. Ces notions éparses étaient alors tout ce que je connaissais de la vie, (*se maîtrisant avec effort, d'une voix à peine intelligible.*) Et alors...

KROLL. — Et alors?

ROSMER. — Mais, Rébecca, tout cela m'est connu.

RÉBECCA, *se maîtrisant.* Oui, oui, tu as bien raison : tu ne le sais que trop.

KROLL, *la regardant fixement.* — Il vaut mieux, peut-être que je m'en aille?

RÉBECCA. — Non. Il faut que vous restiez, cher recteur. (*S'adressant à Rosmer.*) Voici de quoi il

s'agit : je voulais vois-tu, être de la nouvelle époque qu'on voyait poindre, m'associer à toutes ces nouvelles idées. Le recteur Kroll m'a dit un jour qu'Ulric Brendel avait eu un grand empire sur toi. Il me sembla que cet empire pourrait maintenant me tomber en partage.

ROSMER. — En venant ici, tu avais donc un but caché ?

RÉBECCA. — Je voulais marcher avec toi vers la liberté. Avancer sans cesse, d'un pas toujours plus ferme. Mais un mur sinistre, infranchissable, s'élevait entre toi et la véritable indépendance.

ROSMER. — De quel mur parles-tu ?

RÉBECCA. — Je veux dire, Rosmer, que tu ne pouvais atteindre à la liberté qu'en pleine lumière, en plein soleil. Au lieu de cela, plongé dans les ténèbres d'une union comme la tienne, je te voyais dépérir et t'étioler.

ROSMER. — Jamais encore tu ne m'as parlé sur ce ton de ma vie conjugale.

RÉBECCA. — Non. Je ne l'aurais pas osé, de peur de t'effrayer.

KROLL, *faisant un signe à Rosmer.* — Tu entends !

RÉBECCA, *continuant.* — Mais j'ai bien vu d'où pouvait venir le salut, le seul salut qu'il y eût pour toi. Et j'ai agi.

ROSMER. — Tu as agi, dis-tu ? Comment ?

KROLL. — Voudriez-vous faire entendre que ?...

RÉBECCA. — Oui, Rosmer. (*Se levant*). Reste assis, et vous aussi, recteur. Il faut que la lumière se fasse : ce n'est pas toi, Rosmer, — toi, tu es innocent, — c'est moi qui ai attiré, — qui ai été amenée à attirer Félicie dans le chemin où elle s'est perdue.

ROSMER, *se levant d'un bond.* — Rébecca !

KROLL, *se levant.* — Le chemin où elle s'est perdue ?

RÉBECCA. — Le chemin qui l'a conduite au torrent. Maintenant vous savez tout, l'un et l'autre.

ROSMER, *comme égaré.* — Je ne comprends pas. — Que dit-elle là ? Je ne comprends pas un mot !

KROLL. — Oh si ! Je commence à comprendre, moi !

ROSMER. — Mais qu'as-tu donc fait? Qu'as-tu pu lui dire? Il n'y avait rien, absolument rien !

RÉBECCA. — Elle a appris que tu cherchais à t'affranchir de tous les vieux préjugés.

ROSMER. — Mais je n'y songeais pas encore à cette époque.

RÉBECCA. — Je savais que tu y arriverais bientôt.

KROLL, *faisant un signe à Rosmer.* — Ah, ah !

ROSMER. — Voyons, continue ! Je veux tout savoir, maintenant.

REBECCA. — Quelque temps après, — je l'ai suppliée de me laisser quitter Rosmersholm.

ROSMER. — Pourquoi voulais-tu partir — en ce temps-là ?

RÉBECCA. — Je ne voulais pas partir. Je tenais à rester où j'étais. Mais je lui ai dit que dans notre intérêt à tous, — il valait mieux que je m'en allasse à temps. Je lui ai laissé comprendre qu'un plus long séjour — pourrait, — pourrait amener des suites inévitables.

ROSMER. — Ainsi tu as dit cela, tu as fait cela?

RÉBECCA. — Oui, Rosmer.

ROSMER. — C'est cela que tu appelais agir?

RÉBECCA, *d'une voix brisée.* — Oui, c'est cela.

ROSMER, *après un instant de silence.* — Tu as tout confessé, Rébecca?

RÉBECCA. — Oui.

KROLL. — Non.

RÉBECCA, *le regardant avec effroi.* — Que resterait-il encore?

KROLL. — N'avez-vous pas fini par faire comprendre à Félicie qu'il était nécessaire, non pas désirable, — *nécessaire* et pour vous-même et pour Rosmer, que vous disparussiez — le plus tôt possible? — Dites!

RÉBECCA, *bas, d'une voix à peine intelligible.* — Peut-être ai-je pu dire quelque chose d'approchant.

ROSMER, *se laissant tomber sur le fauteuil placé près de la fenêtre.* — Et c'est à ce tissu de fraudes et de mensonges qu'elle, — la pauvre malade, a ajouté foi tout le temps! Une foi pleine et entière, inébranlable! (*Regardant Rébecca.*) Et jamais elle

ne s'est adressée à moi. Jamais un mot! Ah, Rébecca! je le vois à ta figure, c'est toi qui l'en as détournée!

RÉBECCA — Elle s'était mise en tête que — femme stérile, elle n'avait pas le droit de rester ici. Et puis elle s'est imaginée que c'était un devoir à elle, un devoir envers toi de céder la place.

ROSMER. — Et toi, — tu n'as rien fait pour l'arracher à de telles idées?

RÉBECCA. — Rien.

KROLL. — Vous l'y avez confirmée peut-être? Répondez! Vous l'avez fait?

RÉBECCA. — C'est ainsi, je pense, qu'elle aura compris mon langage.

ROSMER. — Oui, oui. — En tout, elle se courbait sous ta volonté. Et elle a cédé la place. (*Se levant d'un bond.*) Ah comment as-tu pu poursuivre cet épouvantable jeu!

RÉBECCA. — J'ai pensé, Rosmer, qu'il y avait ici deux vies mises en balance. Il fallait choisir.

KROLL, *d'un ton dur et péremptoire.* — Vous n'aviez pas le droit de faire ce choix!

RÉBECCA, *avec emportement.* — Mais vous croyez donc que j'agissais avec une préméditation froide et raisonnée! Ah! je n'étais pas alors telle que vous me voyez en ce moment où je vous raconte tout. Et puis, n'y a-t-il donc pas dans tout être deux sortes de volontés? Je voulais écarter Félicie,

l'écarter d'une façon ou d'une autre. Et pourtant je ne pouvais croire que les choses en viendraient là. A chaque pas que je tentais, que je hasardais en avant, j'entendais comme une voix intérieure qui me criait : Tu n'iras pas plus loin ! Pas un pas de plus ! Et néanmoins je ne *pouvais* pas m'arrêter. Je *devais* continuer encore, quelques pas seulement. Rien qu'un pas, un seul. Et puis encore un et encore un. Et tout a été consommé ! C'est ainsi que ces choses-là se passent.

(Un court silence.)

ROSMER, *à Rébecca.* — Et maintenant, après cet aveu, qu'adviendra-t-il de toi ?

RÉBECCA. — Peu importe, cela n'a pas grande importance.

KROLL. — Pas un mot qui trahisse du repentir. N'en éprouveriez-vous pas ?

RÉBECCA, *froidement.* — Excusez-moi, monsieur le recteur, cela ne regarde personne, c'est une chose que je règlerai avec moi-même.

KROLL, *à Rosmer.* — Et c'est avec cette femme que tu habites sous le même toit, dans une étroite intimité ! (*Regardant les portraits.*) Oh ! si les morts pouvaient voir ce qui se passe ici !

ROSMER. — Rentres-tu en ville ?

KROLL, *prenant son chapeau.* — Je voudrais y être déjà.

ROSMER, *prenant également son chapeau.* — Eh bien ! je t'accompagne.

KROLL. — Vraiment ! Je savais bien que tu n'étais pas perdu pour nous.

ROSMER. — Viens, Kroll, viens !

(Ils sortent par la porte du vestibule sans regarder Rébecca. — Un instant après, Rébecca se dirige avec précaution vers la fenêtre et regarde, cachée derrière les fleurs.)

RÉBECCA, *Se parlant à elle-même à voix basse.* — Aujourd'hui encore il évite la passerelle. Jamais il ne traversera le torrent. Jamais. (*S'éloignant de la fenêtre.*) Allons, c'est bien !

(Elle sonne. — Peu après, Mme Helseth entre par la porte de droite.)

Mme HELSETH. — Que désire mademoiselle ?

RÉBECCA. — Mme Helseth, auriez vous la bonté de faire descendre ma malle du grenier ?

Mme HELSETH. — Votre malle ?

RÉBECCA. — Oui, vous savez bien, la malle brune recouverte en loutre.

Mme HELSETH. — Bien sûr. Mais, Seigneur Jésus, que signifie cela ; mademoiselle veut-elle partir ?

RÉBECCA. — Oui — je veux partir, Mme Helseth.

Mme HELSETH. — Sur le champ ?

RÉBECCA. — Aussitôt que j'aurai fait ma malle.

Mme HELSETH. — Je n'ai jamais entendu rien de pareil ! Mais mademoiselle reviendra bientôt, pour sûr.

RÉBECCA. — Je ne reviendrai jamais.

Mme HELSETH. — Jamais ! Mais, au nom de Dieu, que fera-t-on à Rosmersholm quand Mlle West n'y sera plus ? Le pauvre pasteur commençait enfin à vivre heureux...

RÉBECCA. — Oui, mais voyez-vous, Mme Helseth, j'ai eu peur aujourd'hui.

Mme HELSETH. — Peur ! Seigneur Jésus ! et de quoi donc ?

RÉBECCA. — Il m'a semblé, que j'ai aperçu les chevaux blancs.

Mme HELSETH. — Les chevaux blancs ! En plein jour ?

RÉBECCA. — Oh, ils sont dehors nuit et jour, — les chevaux blancs de Rosmersholm (*changeant de ton.*) Voyons, Mme Helseth, nous parlions de la malle.

Mme HELSETH. — Ah, oui, la malle.

(Elles sortent toutes deux par la porte de droite.)

ACTE QUATRIÈME

Même décor. Une heure avancée de la soirée. Sur la table, une lampe allumée et coiffée d'un abat-jour.

Rébecca West, près de la table, est occupée à emballer de petits objets dans un sac de voyage. Son manteau, son chapeau et son châle blanc sont jetés sur le dossier du sofa.

Mme Helseth entre par la porte de droite.

MME HELSETH, *d'une voix contenue, et avec des allures discrètes.* — Voilà, mademoiselle. On a sorti tous les bagages. Ils sont dans le corridor de la cuisine.

RÉBECCA. — C'est bien. Le cocher est-il prévenu ?

MME HELSETH. — Oui. Il fait demander à quelle heure mademoiselle désire la voiture ?

RÉBECCA. — Vers les onze heures. Le bateau part à minuit.

MME HELSETH, *avec quelque hésitation.* — Et le pasteur ? S'il ne rentrait pas à temps ?

RÉBECCA. — Je partirai quand même. Si je ne le vois pas, vous pouvez lui dire que je lui écrirai. Il recevra une longue lettre. Dites-lui cela.

Mme HELSETH. — Ah oui ! c'est bien d'écrire — mais — ma pauvre demoiselle — il me semble que vous devriez essayer de lui parler encore un fois.

RÉBECCA. — Peut-être. Ou plutôt non.

Mme HELSETH. — Non ? — Dire que je devais assister à quelque chose de pareil ! Je n'aurais jamais cru cela.

RÉBECCA. — Qu'aviez vous donc pensé, Mme Helseth ?

Mme HELSETH. — J'avais pensé que le pasteur Rosmer était un homme plus comme il faut que cela.

RÉBECCA. — Plus comme il faut ?

Mme HELSETH. — Ma foi, oui.

RÉBECCA. — Voyons, chère Mme Helseth, que voulez-vous dire ?

Mme HELSETH. — Ce que je dis est bien vrai et bien juste, mademoiselle. Ce n'est pas ainsi qu'il aurait dû se retirer de tout cela, pour sûr.

RÉBECCA, *la regardant*. — Ecoutez, Mme Helseth, dites-moi bien franchement. — Pourquoi croyez-vous que je m'en vais ?

Mme HELSETH. — Mon Dieu, mademoiselle, je suppose que c'est nécessaire ! Ah oui, oui, oui ! Mais, en vérité, je ne trouve pas que ce soit bien de la part du pasteur. Mortensgaard avait une

excuse, lui : le mari était vivant, de sorte qu'avec la meilleure volonté du monde, ils ne pouvaient pas se marier, eux, tandis que le pasteur — hm.

RÉBECCA, *avec un peu d'hésitation.* — Avez-vous vraiment pu supposer pareille chose de moi et du pasteur ?

MADAME HELSETH. — Jamais de la vie. C'est-à-dire pas avant aujourd'hui.

RÉBECCA. — Ainsi aujourd'hui ?...

MADAME HELSETH. — Enfin, après toutes les horreurs qui ont été écrites sur le compte du pasteur dans les journaux.

RÉBECCA. — Ah, ah !

MADAME HELSETH. — Oui ; car, d'après moi, lorsqu'un homme peut passer à la religion de Mortensgaard, on peut, ma foi, le croire capable de n'importe quoi.

RÉBECCA. — Mettons que vous ayez raison ; mais moi ? que dites-vous de moi ?

MADAME HELSETH. — Mon Dieu, mademoiselle, contre vous il n'y a pas grand'chose à dire, à ce qu'il me semble. Ce n'est peut-être pas si facile à une femme seule de résister. On est femme, après tout, mademoiselle West.

RÉBECCA. — C'est bien vrai ce que vous dites-là, madame Helseth. On est femme. Qu'écoutez-vous donc ?

MADAME HELSETH, *à voix basse.* — Jésus, mon Dieu, je crois vraiment que c'est lui.

RÉBECCA, *tressaillant.* — Allons! le sort en est jeté! (*d'un ton résolu.*) C'est bien. Advienne que pourra.

(Jean Rosmer entre par la porte du vestibule.)

ROSMER, *apercevant les préparatifs de voyage, s'adresse à Rébecca.* — Que signifie cela?

RÉBECCA. — Je pars.

ROSMER. — Tout de suite?

RÉBECCA. — Oui. (*à Mme Helseth*). C'est dit : à onze heures.

MADAME HELSETH. — Bien, mademoiselle.

(Elle sort par la porte de droite.)

ROSMER, *après un court silence.* — Où vas-tu, Rébecca?

RÉBECCA. — Vers le nord.

ROSMER. — Vers le nord? Que vas tu faire là?

RÉBECCA. — C'est de là que je viens.

ROSMER. — Mais tu n'as plus rien qui t'y appelle.

RÉBECCA. — Ici non plus, rien ne me retient.

ROSMER. — Que comptes-tu faire?

RÉBECCA. — Je n'en sais rien. Tout ce que je désire, c'est que cela finisse.

ROSMER. — Que veux-tu dire?

RÉBECCA. — Rosmersholm m'a brisée.

ROSMER, *attentif.* — Tu dis?

RÉBECCA. — Brisée, dis-je. En venant ici, je me sentais tant de courage à l'âme et si ferme de volonté. Maintenant je suis courbée sous le joug d'une loi étrangère. A l'avenir, je crois que je n'oserai plus rien entreprendre.

ROSMER. — Pourquoi donc? Quelle est cette loi dont tu parles?

RÉBECCA. — Cher ami, ne nous occupons pas de cela en ce moment. Dis-moi ce qui s'est passé entre toi et le recteur.

ROSMER. — Nous avons fait la paix.

RÉBECCA. — Ah vraiment? Voilà donc comment cela devait finir.

ROSMER. — Il avait rassemblé tous nos vieux amis chez lui. Ils m'ont clairement prouvé, que la mission d'ennoblir les esprits, ne me convient pas du tout. Du reste, la cause en elle-même est si désespérée, vois-tu! Je ne m'en occuperai plus.

RÉBECCA. — Oui, oui, cela vaut peut-être mieux.

ROSMER. — Voilà comment tu parles maintenant? C'est là ton opinion?

RÉBECCA. — Oui, c'est mon opinion. J'y suis arrivée durant ces deux jours.

ROSMER. — Tu mens, Rébecca.

RÉBECCA. — Je mens?

ROSMER. — Oui, tu mens. Tu n'as jamais eu foi en moi. Jamais, tu n'as cru que j'étais l'homme qu'il fallait pour faire triompher une telle cause.

RÉBECCA. — J'ai cru qu'à nous deux, nous y parviendrions.

ROSMER. — Ce n'est pas vrai. Tu as cru que toi-même, tu pourrais accomplir une grande œuvre. Que je pourrais te servir d'instrument, être utile à tes projets. C'est là, ce que tu as cru.

RÉBECCA. — Ecoute-moi, Rosmer.

ROSMER, *se laissant tomber sur le sofa.* — Laisse-moi donc ! Je vois tout, maintenant. J'ai été, entre tes mains, souple comme un gant.

RÉBECCA. — Ecoute-moi, Rosmer. Il faut que nous parlions de cela une dernière fois. (*Elle s'assied sur un siège près du sofa.*) J'avais l'intention de t'apprendre tout par écrit, une fois rentrée là-bas. Mais je préfère te le dire tout de suite.

ROSMER. — Tu as encore un aveu à faire ?

RÉBECCA. — Oui, et le plus grand de tous.

ROSMER. — Que veux-tu dire ?

RÉBECCA. — Il s'agit d'une chose que tu n'as jamais soupçonnée et qui jette du jour et de l'ombre sur tout le reste.

ROSMER, *secouant la tête.* — Je ne comprends rien de tout cela.

RÉBECCA. — C'est bien vrai qu'un jour j'ai tendu mes filets pour me faire accepter à Rosmersholm. Je pensais y faire mon chemin, d'une façon ou d'une autre, tu comprends.

ROSMER. — Et tu as réussi, dans tout ce que tu as voulu.

RÉBECCA. — Je crois qu'à cette époque il n'y avait rien qui ne m'eût réussi. Car j'avais encore ma volonté, libre, fière et hardie. Pas d'égards qui m'arrêtassent, pas de situation qui me fît reculer ! Mais c'est alors que j'ai senti poindre ce qui a brisé ma volonté, ce qui m'a rendue si lâche pour toute ma vie.

ROSMER. — Qu'as-tu senti ? Parle de façon à ce que je puisse te comprendre.

RÉBECCA. — J'ai senti un désir, un élan sauvage invincible. Ah, Rosmer !

ROSMER. — Un élan ? Rébecca ! vers...

RÉBECCA. — Vers toi.

ROSMER, *faisant un mouvement pour se lever.* — Que dis-tu ?

RÉBECCA, *le retenant.* — Reste là, mon ami. Je n'ai pas fini.

ROSMER. — Et tu dis, que tu m'as aimé... de cette façon.

RÉBECCA. — Je croyais alors que cela s'appelait aimer. Cela me semblait de l'amour, mais ce n'en était pas. Je le répète : c'était un désir sauvage, indomptable.

ROSMER, *accablé.* — Rébecca, est-ce toi, est-ce bien toi, que je vois assise à cette place et me faisant ce récit ?

RÉBECCA. — Oui. Qu'en dis-tu, Rosmer?

ROSMER. — Et c'est pour cela, c'est sous l'empire de cette passion que tu as agi, comme tu dis?

RÉBECCA. — Elle s'est abattue sur moi comme une tempête sur la mer, comme une de ces tourmentes d'hiver qui sévissent là haut, dans le nord. Elles passent, comprends-tu, et vous enlèvent, vous emportent avec elles. On n'y résiste pas.

ROSMER. — Cette tourmente a précipité Félicie dans le torrent du moulin.

RÉBECCA. — C'est que nous étions là comme deux naufragées luttant sur une épave.

ROSMER — Tu étais certes la plus forte à Rosmersholm. Plus forte que nous deux ensemble, Félicie et moi.

RÉBECCA. — Je te connais assez pour savoir que je n'aurais pu t'atteindre que libre de fait et d'esprit.

ROSMER. — Je ne te comprends pas, Rébecca. Tu es pour moi une énigme insoluble, toi et toute ta conduite. Me voici libre maintenant, libre de fait, et d'esprit. Tu as atteint le but que tu t'étais proposé dès le commencement. Et malgré cela!...

RÉBECCA. — Je n'ai jamais été aussi éloignée de mon but qu'en ce moment.

ROSMER. — Et malgré cela, dis-je, quand hier je t'ai suppliée d'être ma femme, tu as paru saisie d'effroi et t'es écriée que cela ne se pourrait jamais.

RÉBECCA. — J'ai crié de désespoir, vois-tu.

ROSMER. — Pourquoi ?

RÉBECCA. — Parce que Rosmersholm m'a énervée. Il a mutilé ma force et ma volonté. Il m'a abîmée. Le temps est passé où j'aurais pu oser n'importe quoi. J'ai perdu la faculté d'agir, entends-tu, Rosmer.

ROSMER. — Et comment ?... Comment ?...

RÉBECCA. — En vivant avec toi.

ROSMER. — Explique-toi donc !

RÉBECCA. — Oui, quand je me suis trouvée seule ici avec toi, et que tu as été rendu à toi-même...

ROSMER. — Eh bien ?

RÉBECCA. — Car tu n'étais pas entièrement toi aussi longtemps qu'à vécu Félicie.

ROSMER. — Hélas ! c'est bien vrai.

RÉBECCA. — Quand j'ai pu enfin vivre avec toi ici, dans le calme, dans la solitude, confidente absolue de toutes tes pensées, de toutes tes impressions, telles que tu les ressentais, délicates et fines, alors s'est accomplie la grande transformation. Cela s'est fait peu à peu, comprends-tu, presque imperceptiblement, et pourtant j'ai été abattue à la fin, atteinte jusqu'au fond de mon être.

ROSMER. — Oh ! Que me dis-tu là, Rébecca !

RÉBECCA. — Alors tout le reste, le désir mauvais, l'ivresse des sens, tout cela s'en est allé si loin, si loin de moi. Toutes ces puissances soulevées sont

retombées dans le néant et j'ai connu une paix profonde, silencieuse comme celle qui règne chez nous, au soleil de minuit, sur les rochers où l'oiseau de mer fait son nid.

ROSMER. — Explique-toi mieux encore. Dis-moi tout.

RÉBECCA. — Il n'y a plus grand'chose à dire. L'amour me fut révélé. Le grand'amour fait de sacrifice et de renoncement, celui qui se contente d'une existence comme celle que nous avons connue.

ROSMER. — Ah! si j'avais pu avoir le moindre soupçon de tout cela!

RÉBECCA. — Il vaut mieux que les choses se soient passées ainsi. Hier, quand tu m'as demandé d'être ta femme, j'ai été transportée de joie.

ROSMER. — N'est-ce pas, Rébecca? c'est bien ce que j'ai cru.

RÉBECCA. — Un instant, oui. Pendant un instant, j'ai tout oublié. Déjà je sentais se ranimer ma fière volonté des anciens jours. Mais sa force est brisée : elle ne peut plus se soutenir longtemps.

ROSMER. — Comment t'expliques-tu cette transformation?

RÉBECCA. — C'est l'esprit des Rosmer, le tien en tout cas, qui a été contagieux pour ma volonté.

ROSMER. — Contagieux?

RÉBECCA. — Et qui l'a rendue malade. Elle a été

pliée sous des lois qui lui étaient étrangères. Comprend-tu. La vie à tes côtés a ennobli mon être.

ROSMER. — Ah, si j'osais le croire !

RÉBECCA. — Tu le peux sans crainte. L'esprit des Rosmer ennoblit — (*secouant la tête*) mais, mais...

ROSMER. — Mais ? Voyons !

RÉBECCA. — Mais, vois-tu, il tue le bonheur.

ROSMER. — Tu crois cela, Rébecca ?

RÉBECCA. — Du moins en ce qui me concerne.

ROSMER. — En es-tu bien sûre ? Et si je te demandais encore une fois ? Si je te suppliais...

RÉBECCA. — Oh, mon ami, — ne m'en reparle plus ! C'est impossible ! C'est que... il faut que tu le sache, Rosmer, j'ai un passé derrière moi.

ROSMER. — Quelque chose de plus que ce que tu m'as appris ?

RÉBECCA. — Oui. Quelque chose de plus et quelque chose d'autre.

ROSMER, *avec un faible sourire.* — C'est singulier, Rébecca ! Figure-toi que j'en ai eu le sentiment par instants.

RÉBECCA. — Vraiment ! Et cependant cela n'a pas empêché ?...

ROSMER. — Je n'y ai jamais cru. Je n'ai fait, comprends-tu, que jouer avec cette idée.

RÉBECCA. — Si tu l'exiges, je suis prête à tout te dire sur-le-champ.

ROSMER, *l'arrêtant du geste.* — Non, non ! je ne

veux rien savoir. Quoi qu'il y ait, je le voue à l'oubli.

RÉBECCA. — Pas moi.

ROSMER. — Rébecca, oh !

RÉBECCA. — Oui, Rosmer, ce qu'il y a d'horrible, c'est que le bonheur est là, la vie m'offre toutes ses joies, et moi, telle que je suis maintenant, je me sens arrêtée par mon propre passé.

ROSMER. — Ton passé est mort, Rébecca. Il n'a plus de prise sur toi, aucun rapport avec ce que tu es devenue.

RÉBECCA. — Ah, mon ami, ce ne sont là que des mots. Et la pureté de conscience ? D'où me viendrait-elle ?

ROSMER, *avec abattement.* — Ah, oui, la pureté de conscience.

RÉBECCA. — La pureté de conscience, en effet. En elle est la joie et le bonheur. N'est-ce pas là l'enseignement dont tu voulais inspirer tous ces êtres nobles et joyeux qui allaient paraître ?

ROSMER. — Ah, ne me rappelle pas ces souvenirs ! Ce n'était là, vois-tu, qu'un rêve à demi ébauché, une inspiration mal venue, à laquelle je ne crois plus moi-même. Les hommes, Rébecca, ne se laissent pas ennoblir par une influence extérieure.

RÉBECCA, *baissant la voix.* — Pas même par celle d'un amour silencieux ?

ROSMER, *pensif.* — Oh oui, c'est là ce qu'il

y aurait de plus grand, de plus beau dans l'existence! — S'il en était ainsi..... (*Il s'agite inquiet.*) Mais que puis-je faire pour éclaircir ce problème, et comment le résoudre?

RÉBECCA. — Ne me crois-tu pas, Rosmer?

ROSMER. — Ah, Rébecca, comment te croirais-je sans réserve? Toi qui as pu vivre ici, en dissimulant tout un monde de mystères? Et en voici encore de nouveaux. Si tu as quelque dessein caché, si tu désires obtenir quelque chose, dis-le moi franchement. Il n'y a rien que je ne ferais pour toi, si c'est en mon pouvoir.

RÉBECCA. — Ah, ce doute mortel! — Rosmer! Rosmer!

ROSMER. — N'est-ce pas, Rébecca? C'est affreux, mais je n'y puis rien. Ce doute, je ne m'en déferai jamais. Jamais je ne serai sûr que tu m'aimes d'un amour pur et sans réserve.

RÉBECCA. —N'y a-t-il donc aucune voix intérieure pour t'attester qu'une transformation s'est accomplie en moi, et que c'est toi, toi seul qui m'as transformée?

ROSMER. — Non, Rébecca, je ne crois plus à mon pouvoir de transformer les âmes. Je n'ai plus de foi en moi-même, sous aucun rapport. Je ne crois plus ni en toi, ni en moi.

RÉBECCA, *le regardant d'un air sombre.* — Comment feras-tu pour vivre en ce cas?

ROSMER. — Je n'en sais rien moi-même. Je ne crois pas *pouvoir* vivre. D'ailleurs, je ne connais rien au monde qui vaille la peine de vivre.

RÉBECCA. — Ah, la vie! Elle contient en elle le renouvellement. Tenons-nous y ferme, Rosmer. Elle nous échappera assez tôt.

ROSMER, *se levant agité.* — Alors rends-moi la foi en toi, Rébecca! La foi en ton amour? Je veux une preuve! Une preuve!

RÉBECCA. — Une preuve! Comment te la donnerais-je!

ROSMER. — Il me la faut! (*Il remonte la scène.*) Je ne puis supporter cette situation, ce vide affreux, ce... ce...

(On frappe fortement à la porte d'entrée.)

RÉBECCA, *se levant effarée.* — Ah, — tu entends?

La porte s'ouvre, entre Ulrich Brendel. Il porte une chemise à manchettes, une redingote noire et des bottes en bon état par-dessus son pantalon. Le reste de son costume comme au premier acte. Il paraît troublé.

ROSMER. — Ah, c'est vous, M. Brendel.

BRENDEL. — Jean, mon enfant, je te salue. Adieu!

ROSMER. — Où allez-vous si tard?

BRENDEL. — Je descends la côte.

ROSMER. — Comment cela?

BRENDEL. — Je rentre chez moi, mon précieux élève. J'ai la nostalgie du grand néant.

ROSMER. — Il vous est arrivé quelque chose, M. Brendel; dites-le moi.

BRENDEL. — Tiens ! tu as remarqué la transformation ? Cela ne m'étonne pas. La dernière fois que j'ai franchi ton seuil, je t'ai apparu comme un homme dans l'aisance, la main sur son gousset.

ROSMER. — Vraiment ! Je ne comprends pas bien.

BRENDEL. — Mais, tel que tu me vois cette nuit, je suis un roi dépossédé sur les ruines de son palais en cendres.

ROSMER. — Si je pouvais vous aider en quelque chose...

BRENDEL. — Tu as conservé ton cœur d'enfant, Jean. Pourrais-tu me faire une avance ?

ROSMER. — Certainement, avec le plus grand plaisir.

BRENDEL. — Disposerais-tu d'un idéal, ou de deux.

ROSMER. — Vous dites?

BRENDEL. — Une paire d'idéaux usés. Tu ferais une bonne action. Je suis absolument à sec, mon cher enfant. La dèche la plus complète.

RÉBECCA. — Vous avez renoncé à faire votre conférence ?

BRENDEL. — Non, séduisante dame. Mais pensez-donc ! Au moment même où j'allais vider ma corne d'abondance, j'ai fait la pénible découverte qu'il n y avait plus rien dedans.

RÉBECCA. — Eh bien, et tous vos ouvrages, ceux que vous n'avez pas écrits ?

BRENDEL. — Pendant vingt-cinq ans je suis resté là, comme un avare assis sur son coffre-fort. Et voilà qu'hier, en ouvrant le coffre-fort, pour en tirer le trésor, je m'aperçois qu'il est vide. Le temps a tout rongé, tout réduit en poussière. N,i, ni, c'est fini : plus rien de rien.

ROSMER. — En êtes-vous bien sûr, au moins.

BRENDEL. — Il n'y a pas à en douter, mon cher : le président m'en a convaincu ?

ROSMER. — Le président ?

BRENDEL. — Son Excellence, si tu aime mieux. Va pour Son Excellence.

ROSMER. — Voyons ! de qui parlez-vous ?

BRENDEL. — De Pierre Mortensgaard, cela s'entend.

ROSMER. — Quoi !

BRENDEL, *mystérieusement.* — Chut, chut, chut ! Pierre Mortensgaard est le maître de l'avenir. Jamais plus grand que lui ne m'a admis en sa présence. Pierre Mortensgaard a en lui les attributs de la toute-puissance. Il peut tout ce qu'il veut.

ROSMER. — Ne croyez donc pas cela.

BRENDEL. — Si, mon enfant ! Et cela parce que Pierre Mortensgaard ne veut jamais plus qu'il ne peut. Pierre Mortensgaard est capable de vivre sans aucun idéal. Et c'est là, vois-tu, c'est là que gît

tout le secret de la lutte et de la victoire. C'est là le comble de la sagesse en ce monde. *Dixi.*

ROSMER, *d'une voix étouffée.* — Je comprends. — En effet, vous partez d'ici plus pauvre que vous n'étiez venu.

BRENDEL, *All right!* — Prends donc modèle sur ton vieux maître. Efface tout ce qu'il s'est appliqué à graver en toi. Ne construis pas ta citadelle sur du sable mouvant. Et prends bien garde, mesure bien tes forces, avant de fonder quoi que ce soit sur l'être plein de grâces que je vois ici, adoucissant ton existence.

RÉBECCA. — Est-ce de moi que vous parlez ?

BRENDEL — Oui, ma séduisante sirène.

RÉBECCA. — Pourquoi ne pourrait-on rien fonder sur moi ?

BRENDEL, *faisant un pas vers elle.* — Je me suis laissé dire que mon ancien élève avait une cause à faire triompher.

RÉBECCA. — Eh bien?

BRENDEL. — Il est sûr de la victoire, mais, notez bien, à une condition expresse.

RÉBECCA. — Laquelle ?

BRENDEL, *lui prenant doucement le poignet.* — Que la femme qui l'aime aille gaîment à la cuisine et se coupe le petit doigt, ce petit doigt rose, tenez, là, à la seconde articulation. *Item,* que la dite femme aimante, toujours aussi joyeusement, se coupe

l'oreille gauche, si admirablement moulée. (*Il lâche la main de Rébecca et se tourne vers Rosmer.*) Adieu, Jean le Victorieux.

ROSMER. — Vous partez ? Par cette nuit noire ?

BRENDEL. — La nuit noire, c'est encore là ce qu'il y a de mieux. Que la paix soit avec vous.

(Il sort.)

(Un instant de silence.)

RÉBECCA, *respirant péniblement.* — Ah qu'il fait lourd et étouffant ici !

(Elle s'approche de la fenêtre qu'elle ouvre.)

ROSMER, *s'asseyant sur le fauteuil, au coin de la cheminée.* — Je vois bien, Rébecca, qu'il n'y a en effet, qu'une chose à faire : il faut que tu partes.

RÉBECCA. — Oui, il n'y a pas de choix, que je sache.

ROSMER. — Jouissons au moins de nos derniers instants : viens t'asseoir près de moi.

RÉBECCA, *allant se placer sur le sofa.* — Qu'as-tu à me dire Rosmer ?

ROSMER. — D'abord, je tiens à te déclarer que tu dois être sans inquiétude pour ton avenir.

RÉBECCA, *avec un sourire.* — Hum. Mon avenir.

ROSMER. — J'ai songé à toutes les éventualités, et cela depuis longtemps. Quoi qu'il arrive, ton sort est assuré,

RÉBECCA. — Tu as pensé même à cela, mon ami !

ROSMER. — Tu aurais pu le prévoir.

RÉBECCA. — Il s'est écoulé du temps depuis que j'ai eu de ces préoccupations.

ROSMER. — Oui, oui, tu pensais n'est-ce pas, que cela durerait toujours entre nous?..

RÉBECCA, — Je le croyais.

ROSMER. — Moi aussi. Mais si je venais à disparaître...

RÉBECCA. — Oh, Rosmer, tu vivras plus longtemps que moi.

ROSMER. — J'ai, Dieu merci, le pouvoir de disposer de cette misérable existence.

RÉBECCA. — Que veux-tu dire? Tu ne pense pas à..

ROSMER. — Cela t'étonnerait? Après la piteuse, la lamentable défaite que j'ai subie! Moi, qui voulais vivre pour le triomphe de ma cause! Me voici en fuite, avant même que la lutte ait commencé.

RÉBECCA. — Reprends le combat, Rosmer! Essaie et tu verras. — La victoire t'attend. Par toi des centaines, des milliers d'âmes seront ennoblies. Essaie te dis-je!

ROSMER. — Allons donc, Rébecca! Je ne crois plus moi-même à ma propre cause.

RÉBECCA. — Mais elle a fait ses preuves, cette cause! Dans tous les cas, il est un être que tu as ennobli : c'est moi, et je le suis pour toujours.

ROSMER. — Oui, si seulement je pouvais le croire.

RÉBECCA, *se tordant les mains.* — Ah, Rosmer,

n'y a-t-il donc rien, rien qui puisse te convaincre?

ROSMER, *tressaille comme saisi d'angoisse.* — Ne touche pas à cette question! N'y touche pas, Rébecca! Pas un mot de plus, pas un mot!

RÉBECCA. — Si, il faut que nous en parlions. Connaîtrais-tu un remède contre le doute? Moi, je n'en connais pas un seul.

ROSMER. — C'est heureux pour toi, heureux pour nous deux.

RÉBECCA. — Non, non, non, voilà qui ne me suffit pas! Si tu sais un moyen de me justifier à tes yeux, c'est mon droit d'en être informée et je le réclame. Nomme-le moi.

ROSMER. — *Il semble entraîné, contre sa propre volonté, à dire ce qui suit.* — Voyons, alors. Tu te dis pénétrée d'un grand amour! tu prétends que j'ai ennobli ton être. Est-ce bien vrai? As-tu bien fait tes comptes? Veux-tu que nous les vérifiions, dis?

RÉBECCA. — Je suis prête,

ROSMER. — Quand le ferons-nous?

RÉBECCA. — Quand tu voudras. Le plus tôt sera le mieux.

ROSMER. — C'est bien, Rébecca. Voyons alors si, par amour pour moi, tu serais prête, ce soir encore... (*S'interrompant.*) Ah non, non, non!

RÉBECCA. — Si, Rosmer! Si, si! Dis, et tu verras bien.

ROSMER. — Aurais-tu le courage, voudrais-tu — joyeusement, comme disait Ulric Brendel, — par amour pour moi, — cette nuit encore, — joyeusement, entends-tu, — prendre le chemin qu'a pris Félicie?

RÉBECCA, *se levant lentement, d'une voix à peine intelligible.* — Rosmer?...

ROSMER. — Oui, Rébecca, c'est là la question qui se posera éternellement à moi, quand tu seras partie. Elle se présentera à toutes les heures du jour. Ah, je crois t'y voir : te voici sur la passerelle : là, bien au dessus du torrent. Tu te penches sur le parapet : un vertige te prend, tu fais un mouvement vers le gouffre. Non! tu recules, tu n'oses pas ce *qu'elle* a osé.

RÉBECCA. — Et si j'avais ce courage, cette volonté joyeuse? Qu'en dirais-tu?

ROSMER. — Je devrais te croire, alors. Je devrais croire en ma cause, en mon pouvoir d'ennoblir humaine, et que l'âme humaine peut être ennoblie.

RÉBECCA, *d'une voix contenue, prenant lentement son châle, qu'elle jette sur sa tête.* — Ta foi te sera rendue.

ROSMER. — Tu as le courage et la volonté de faire cela, Rébecca?

RÉBECCA. — Tu en jugeras demain ou plus tard, quand on m'aura repêchée.

ROSMER, *se prenant le front.* — Il y a là une séduisante horreur !...

RÉBECCA. — C'est que je ne voudrais pas rester là longtemps, plus longtemps qu'il ne le faut. Il faudra veiller à ce qu'on me retrouve.

ROSMER, *bondissant.* — Mais tout cela, c'est de la folie. Pars, ou reste ! Je te croirai sur parole, cette fois aussi.

RÉBECCA. — Des mots, Rosmer. Plus de faux-fuyants et de lâcheté, maintenant ! Comment me croirais-tu sur parole après ce qui s'est passé aujourd'hui ?

ROSMER. — Mais je ne veux pas assister à ta défaite, Rébecca !

RÉBECCA. — Ce ne sera pas une défaite.

ROSMER. — Si, c'en sera une. Tu n'es pas faite pour prendre le chemin de Félicie.

RÉBECCA. — Tu crois ?

ROSMER. — Non, vraiment ! Tu n'es pas comme Félicie, toi. Tu n'es pas sous l'empire d'un égarement qui te fait voir la vie en faux.

RÉBECCA. — Non, mais je vois aujourd'hui la vie comme on la voit à Rosmersholm. Je suis coupable, il est juste que j'expie.

ROSMER, *la regardant fixement.* — Tu en es donc là ?

RÉBECCA. — Oui.

ROSMER, *d'un ton résolu.* — C'est bien. Mais moi,

Rébecca, je vois la vie telle qu'elle doit apparaître à nos esprits affranchis. Nous ne ressortissons d'aucun tribunal. C'est donc à nous de juger nous-mêmes.

RÉBECCA, *se méprenant sur le sens de ses paroles.* — C'est juste. C'est juste. En m'en allant, je sauverai ce qu'il y a de meilleur en toi.

ROSMER. — Oh ! Il ne reste plus en moi rien à sauver.

RÉBECCA. — Si, Rosmer. Seulement je ne pourrais être que le mauvais génie du navire où tu dois t'embarquer, suspendu à ses flancs et l'empêchant d'avancer. Il faut que je sois jetée à la mer. Vaut-il donc mieux que je traîne de par le monde une existence brisée, que je me morfonde et gémisse sur le bonheur échappé, sur cet enjeu que mon passé m'a fait perdre ? Il vaut mieux quitter la partie, Rosmer.

ROSMER. — Si tu t'en vas, je pars avec toi.

RÉBECCA, *le regardant avec un imperceptible sourire et baissant la voix.* — Oui, viens, Rosmer, et sois témoin.

ROSMER. — Je te suivrai, te dis-je.

RÉBECCA. — Jusqu'à la passerelle, oui, puisque tu n'oses jamais y mettre le pied.

ROSMER. — Tu as remarqué cela ?

RÉBECCA, *d'une voix brisée.* — Oui. Et c'est là ce qui a ôté tout espoir à mon amour.

ROSMER. — Rébecca , Voici que je pose ma main sur ta tête, (*il fait le mouvement*) et te prends pour femme légitime.

RÉBECCA, *lui saisissant les mains et posant sa tête sur la poitrine de Rosmer.* — Merci, Rosmer. (*Se dégageant.*) Et maintenant je m'en vais, joyeusement.

ROSMER. — L'époux et l'épouse ne doivent jamais se quitter.

RÉBECCA. — Jusqu'à la passerelle seulement, Rosmer.

ROSMER. — J'y monterai avec toi. Aussi loin que tu iras, je te suivrai. A présent, j'en ai le courage.

RÉBECCA. — Es-tu sûr, à n'en pas douter, que ce soit là le meilleur chemin que tu puisses prendre?

ROSMER. — C'est le seul, j'en suis sûr.

RÉBECCA. — Et si tu te trompais? Si ce n'était là qu'un mirage, quelque cheval blanc de Rosmersholm?

ROSMER. — C'est possible. Nous ne pouvons nous y soustraire, nous, les gens d'ici.

RÉBECCA. — S'il en est ainsi, reste, Rosmer!

ROSMER. — Le mari doit suivre sa femme, comme la femme doit suivre son mari.

RÉBECCA. — Ecoute, Rosmer : dis moi d'abord une chose : lequel de nous deux suit l'autre?

ROSMER. — Nous chercherions en vain à nous en rendre compte.

RÉBECCA. — Et pourtant, je voudrais bien le savoir.

ROSMER. — Nous nous suivons l'un l'autre, Rébecca, l'un suit l'autre.

RÉBECCA. — C'est ce qui me semble aussi.

ROSMER. — Car à présent nous ne faisons qu'un

RÉBECCA. — Oui. Nous ne faisons plus qu'un. Viens! Nous marcherons joyeux.

(Ils sortent en se tenant la main et traversent le vestibule ; on les voit tourner à gauche. La porte d'entrée reste ouverte derrière eux.)

(La scène demeure un instant vide. Madame Helseth entr'ouvre la porte de droite.)

Mme HELSETH. — Mademoiselle, la voiture est avancée. (*Regardant autour d'elle.*) Sortis. Sortis enemble à cette heure? Ah bien, on peut dire! — Hum! (*Elle va regarder dans le vestibule et rentre.*) Pas sur le banc. Oh, non. (*Elle s'approche de la fenêtre et regarde.*) Jésus! — Cette chose blanche là-bas! — Que Dieu me vienne en aide, les voilà tous deux sur la passerelle! Ayez pitié des pauvres pécheurs! Il s'étreignent. (*Elle pousse un grand cri.*) Ah? tombés tous les deux dans le torrent! Au secours! Au secours! (*Ses genoux tremblent, elle s'appuie en chancelant au dossier d'une chaise et peut à peine balbutier.*) Non! Il n'y a pas de secours possible Madame les a pris!

TABLE

Le Canard Sauvage, drame. 1
Notice sur LE CANARD SAUVAGE 3
LE CANARD SAUVAGE 11
Rosmersholm, drame 181
Notice sur ROSMERSHOLM 183
ROSMERSHOLM 189

É. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



